National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Canadian Theses Service
Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

NL-339 (r. 88/04) c

Canada

LA REFUTATION PHILOSOPHIQUE DES PRINCIPALES INTERPRETATIONS DES COMMENTATEURS DU THEME DE LA MORT CHEZ MAURICE MAETERLINCK

par

Jean-Pierre Proulx

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes Supérieure de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du M.A. en Philosophie

© Jean-Pierre Proulx, Ottawa, Canada, I99I

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Canadian Theses Service
Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-75034-0

Canada

UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

à M. Max Bauthier,

par l'intermédiaire duquel Dieu, dans son infinie miséricorde, nous a fait comprendre qu'en ce monde tout est vanité.

REMERCIEMENTS

Cette thèse a été réalisée sous la direction patiente et attentive de M. Maurice Carignan, professeur titulaire en Philosophie à l'Université d'Ottawa et spécialiste en Philosophie de la religion, dont nous aimerions souligner ici l'ouverture d'esprit exceptionnelle et la non moins prudente et libérale pédagogie, des qualités éminentes qu'on ne retrouve que chez les personnes qui ont véritablement consacré toute leur existence à l'enseignement et à la pénétration des pensées religieuses, et en particulier à la méditation des grandes questions dernières. Nous ajouterons aussi à cet ensemble de qualités, quitte à froisser son humilité, un sens de l'accueil et de la disponibilité intellectuelle vis-à-vis la jeunesse tout aussi remarquables.

Nos remerciements s'adressent également aux autres membres du Département de Philosophie de l'Université d'Ottawa qui ont été impliqués, de près ou de loin, dans notre formation académique, et qui, sous leurs bons offices, nous ont permis de conduire cette recherche à son terme.

Enfin, nous ne pourrions passer sous silence le soutien que nous avons reçu de la part de certains proches et de plusieurs amis et collègues, mais surtout de la part de Mme Nicole Caissy, M.A. en Espagnol et M.A. en Bibliothéconomie, compagne avec laquelle nous avons traversé toutes les années nécessaires à cette réalisation et dont l'appui moral a toujours été indéfectible, ainsi que M. Hervé-Marie Gicquel, candidat au Doctorat en Philosophie, qui a eu l'amabilité fraternelle de nous enrichir de ses suggestions et d'apporter ses corrections grammaticales et stylistiques à la mise au point définitive de cette thèse.

INTRODUCTION

"Il n'y a pour nous, dans notre vie et dans notre univers qu'un événement qui compte, c'est notre mort".[1]

Maurice Maeterlinck

1. La mort comme thématique universelle.

Le thème de la mort peut être considéré comme l'un des sujets caractéristiques des oeuvres les plus géniales que l'humanité ait produites. Rares sont les créateurs qui, parmi les plus grands de l'histoire, ont négligé de s'y arrêter et de l'approfondir. Evoquant une réalité cruciale, objet des préoccupations les plus fondamentales et les plus universelles, il n'a jamais été occulté par les philosophes vraiment originaux qui lui ont tous réservé une part importante de leurs méditations dans leurs tentatives ultimes de jeter une lumière nouvelle sur l'incontournable problématique du sens de l'existence de toutes choses. Pour tous ceux-là, sans exception, la mort s'est posée à la fois comme un abîme de problèmes et une grande source de solutions. Car la mort, du fait de son caractère primordial et de son mystère, est l'objet nécessaire de la pensée de ceux que l'amour de la sagesse n'égare pas et qui recherchent en elles des vérités capitales. N'a-t-elle pas été, cette mort, le fait d'une vénération certaine de la part de philosophes aussi reconnus pour leur

---

[1] Maeterlinck, Maurice. La Mort. Paris, 1922, p.3. (Le sigle M. désignera désormais cet essai de l'auteur.

profondeur que le furent, par exemple, Socrate, Platon, Plotin, Marc-Aurèle, Pascal, Spinoza ou Schopenhauer, qui ne sont que quelques-uns seulement des penseurs qui inspirèrent Maeterlinck? Des écrivains aussi imposants que l'étaient Dante, Shakespeare, Goethe, Novalis, Poe et Villiers de l'Isle-Adam n'ont-ils pas, eux aussi, accordé à la mort une place privilégiée dans leur littérature? Des penseurs mystiques de l'envergure d'un Ruysbroeck, d'un Maître Eckhart, d'un saint Bernard, d'une Thérèse d'Avila ou d'un Bohme n'en ont-ils pas fait de même? Certes, tous ces grands esprits, et bien d'autres, ont été lus par notre écrivain belge, tous ont ceci en commun d'avoir médité sérieusement à la question que nous pose la fin de la vie.[2] Ce qui confère à ce thème une importance d'autant plus considérable.

2. La mort à travers l'oeuvre de Maurice Maeterlinck.

Maurice Maeterlinck à son tour a été frappé par le mystère fascinant de cette réalité dernière. La mort, dans ses écrits, opère des retours incessants sur la grande scène de la "Vie universelle" dont il est, sans conteste, l'un des interprètes les plus éloquents et dévoués du vingtième siècle. Dans presque toutes ses pages, d'une façon ou d'une autre, sont évoquées les réalités de la mort et de la finitude humaine, qu'elles soient prétextes à l'expression d'une esthétique profondément originale

---

[2] On trouvera dans l'imposant ouvrage intitulé Le Maeterlinckisme, (Bruxelles, 1939) de Maurice Lecat une liste considérable des auteurs et ouvrages qui ont inspiré M. Maeterlinck (vol. 2, chapitre XI, pp. 5-44). (Le sigle L.Mae. désignera cet ouvrage de M. Lecat).

ou qu'elles marquent tout simplement les étapes de l'évolution d'une authentique recherche de sens: "*Quand donc quitterons-nous cette idée que la mort est plus importante que la vie...?*", se demande-t-il dans Sagesse et Destinée (1898). "*Il n'y a pour nous, dans notre vie et dans notre univers,* affirme-t-il dans La Mort (1911), *qu'un événement qui compte, c'est notre mort*". Et dans La Grande Féerie (1929), où il étend la même thématique du monde microcosmique aux mondes macrocosmiques, il remarque: "*Le but de tous les mondes est à peu près connu; c'est toujours le même. Après une évolution plus ou moins longue, la mort solitaire par le froid ou la dislocation, la pulvérisation par le choc et le feu, le retour à l'état gazeux et ensuite le nouveau cycle et l'éternel recommencement*". Mais on pourrait également relever, à la suite de cette réflexion d'inspiration typiquement stoïcienne, un passage tiré de L'Ombre des Ailes (1936) où il dénonce la conception de Dieu de la petite morale religieuse, et où il sous-entend que, pour lui, loin d'être une cause de malheur et de pessimisme, la mort est la première des choses justes et bonnes: "*Si j'étais Dieu je supprimerais toutes les maladies, toutes les infirmités injustes et cruelles, la laideur, l'imbécillité, l'envie, la haine, la perfidie, la bassesse, la misère, mais non point la mort qui est la récompense de la vie*". En somme, soutient-il avec force dans L'Autre Monde (1942), "*La vie nous trahirait si elle ne nous apportait pas la mort*"[3]

---

[3] S.D. (Paris, 1923), p. 122; M., p. 3; G.F. (Paris, 1929), pp. 118-119; O.A. (Paris, 1936), p. 201; A.M.C.S. (Paris, 1942), p. 101.

Un constat s'impose donc: le thème de la mort chez Maeterlinck ne peut être considéré comme n'étant qu'un simple thème abordé et traité à l'occasion parmi tant d'autres; l'existence de toute une série de textes successifs nous le révèle: à côté de celui de la "Vie universelle" - qui est fondamental - le thème de la mort alimente partout et toujours sa pensée directrice.[4] Ce que nous

---

[4] *"Vérité intime de l'univers", "Volonté secrète se cachant derrière les choses", "mystère de l'existence de tout être"* (S.D., Paris, 1923), la Vie universelle que conçoit Maeterlinck se compare aisément, en tant que réalité explicative, à n'importe quel principe premier qu'on trouve habituellement au fondement des grands systèmes métaphysiques. Il ne s'agit donc pas seulement de cette force toute spéciale de la simple nature, dont un ensemble de phénomènes observables est considéré comme la manifestation, pas plus que la somme de ces derniers, mais plutôt de ce qui, pour ainsi dire, les sous-tend, les précède et les comprend jusque dans l'invisible, causant et ordonnant leurs existences, leurs formes et leurs actions. La Vie universelle est au moins analogue au Bien de Platon, au Dieu de Pascal, tout de même qu'à la Volonté schopenhauerienne (sans l'idée d'un hasard ou d'un aveuglement).

Pris en ce sens, et de manière générale, un tel principe se retrouve chez Maeterlinck au coeur de sa théologie, de sa théorie de la connaissance - qui est doublement empirique et métaphysique -, de sa physique, de sa psychologie et de sa morale. Toutefois, pour ce qui nous intéresse ici, en ce qui a trait à la façon de la connaître, la Vie universelle représente ce que l'homme est capable de directement intuitionner au cours de certains types d'expérience. Il est vrai que cette idée d'intuition métaphysique ou spirituelle a souvent été mal reçue et mal comprise par les divers commentateurs; mais c'est que, justement, on avait jusqu'ici passablement discrédité ou simplement perdu de vue le fait des expériences singulières que le Prix Nobel (au même titre que beaucoup de philosophes) avait vécues dans la mort et l'oraison mystique, autant qu'à travers quelque saisie d'ordre inconscient ou d'ordre parapsychologique. Disons que la réalité même de la Vie universelle, entendue comme une forme d'Intelligence et de Volonté supérieure manifestée dans les natures, est occultée dès qu'on néglige le terrain plus irrationnel du vécu proprement psychologique, métaphysique ou mystique, pour se complaire dans les définitions logiques et les spéculations sans conséquence pour l'évolution et la remise en question de la vie intérieure.

Si, certes, la Vie universelle - comme la mort - peut être déduite rationnellement de l'interprétation que l'homme fait, grâce à ses sens et à son entendement, des choses existantes dans l'ensemble de leurs apparitions, jamais Elle n'apparaît mieux cependant comme se trouvant au-delà des formes spécifiques d'existence que lorsqu'Elle se révèle d'Elle-même à notre intelligence par les effets spéciaux qu'Elle produit en nous. Elle décentre l'homme de lui-même, lui ouvre l'Au-delà de sa raison et de ses passions, et le libère de ses attachements à ses idées, à ses émotions et au monde en l'aimantant progressivement sur l'Inconnu. Et il n'est d'esprit ou de races humaines qui puissent échapper à cette nécessité: *"Tout ce qui nous soutient, tout ce qui nous assiste, dans la vie physique comme dans la vie morale, vient d'une sorte de justification lente et graduelle de la force inconnue qui nous parut d'abord impitoyable. Si une race absolument conforme à notre idéal disparaît, c'est que notre idéal n'est pas absolument conforme à l'idéal par excellence, qui est, comme je l'ai dit, la vérité intime de l'univers"* (S.D. 14).

démontrerons, en effet, à l'encontre de ce que soutiennent bon nombre de commentateurs, c'est que cette série de textes atteste, chez Maeterlinck, de l'existence d'une préoccupation éminemment fondamentale et positive qui se matérialise sous sa plume au point de constituer l'une des trames majeures de sa production littéraire et philosophique.

3. La mort chez les commentateurs de Maeterlinck.

En effet, si plusieurs commentateurs ont abordé l'oeuvre de notre Prix Nobel de Littérature (1911) en prenant en considération cette thématique importante, il n'existe toutefois, à notre connaissance, aucun ouvrage qui lui réserve un traitement de faveur, c'est-à-dire complet et privilégié. De fait, aucun auteur n'a produit de développement assez long et approfondi sur ce thème pour pouvoir comprendre que la mort constituait, du commencement à la fin de l'existence de l'auteur gantois, une trame d'inspiration proprement philosophique, susceptible même d'éclairer le sens de toute son oeuvre sous un jour différent de celui sous lequel on a examiné cette dernière jusqu'ici, avec ceci pour

---

L'abandon de notre idéal n'est possible en effet que dans l'intime expérience de la Vie universelle. Du côté de l'âme, Celle-ci est, comme chez Socrate, l'objet du connais-toi toi-même, ou comme chez Thomas d'Aquin, ce qui est plus intime à l'âme que l'âme elle-même. Considérée en Elle-même, Elle est l'Un de Plotin situé par-delà la science, par-delà les contradictions qui opposent sans cesse l'intelligence et ses objets, et ainsi que chez Augustin, la source immuable et nécessaire de la plus haute intelligibilité possible, l'objet d'une intuition première et véritablement philosophique que ne peut ébranler le doute et par quoi tout commence. Ubiquité de tout, cette présence de tout autour de nous et en nous, comme si, dans un même temps et paradoxalement, nous étions le centre du monde et que tout était partout le centre de tout toujours, immensité de la substance même de Dieu (O.A., 1936), voilà la Vie universelle dont Maeterlinck a essayé de nous livrer une modeste définition et que l'investigateur impatient ne rencontrera jamais en dehors d'une expérience métaphysique ou mystique privilégiée. *"C'est peu si l'on aime l'illusion, c'est beaucoup si l'on préfère la vérité"* (Le Grand Secret, 1921, conclusions).

conséquence principale que l'expérience vécue de la mort par l'auteur n'a jamais pu être rapprochée d'une façon vraiment objective et heureuse des questions plus cruciales du bonheur, de la vie, de l'Au-delà et, pour tout dire, du thème final de la béatitude, toutes questions qu'il soulève d'un bout à l'autre de sa littérature. Mais nous pouvons déjà dire, dans cette introduction, qu'il y a à ces nombreux manquements plusieurs raisons de type méthodologique et, plus largement, de type idéologique, avec lesquelles il convient de nous familiariser dès maintenant.

Premièrement, on peut avoir affaire à des études qui furent entreprises et achevées avant même que le Prix Nobel n'ait fini d'écrire toutes ses oeuvres, et, dans ce cas, les traitements littéraires et philosophiques s'avèrent nécessairement incomplets. C'est-à-dire qu'on se trouvait dans l'impossibilité de satisfaire à toutes les exigences méthodologiques de l'historiographie positive, laquelle réclame, pour chaque enquête historique, l'observation d'au moins trois règles précises. La première de ces règles est philologique; elle demande qu'on fasse toujours des investigations complètes, c'est-à-dire qu'on prenne connaissance de toutes les oeuvres afin de mieux comprendre le "système" d'une pensée avant de chercher à l'interpréter. La deuxième est historique et se rattache, par conséquent, à l'histoire en tant que discipline particulière. Cette science nous enseigne qu'il faut tenir compte de la pluralité des contextes dans lesquels furent écrites les oeuvres. Ces contextes sont économiques, sociaux, politiques, culturels et religieux. Enfin,

la troisième et dernière de ces règles méthodologiques est philosophique et exige de situer chaque texte dans le contexte spécifique de l'oeuvre dont on le sort, mais aussi dans celui, plus global, de la pensée de l'auteur. Il s'agit ici en fait de rendre au discours son autonomie par rapport au texte lui-même, surtout lorsque ce discours tente de retracer la véritable signification d'un sens conceptuel quelconque en se référant à l'ensemble des thèses. Encore faut-il appliquer ces règles en respectant certaines exigences morales. Il est clair par exemple qu'on doit tâcher de respecter le principe d'objectivité en laissant, autant que possible, parler l'auteur lui-même, et aussi le principe de vérification, lequel consiste à prouver qu'une lecture est authentique, c'est-à-dire pleinement conforme au texte et au contexte.[5] Nous ne comptons point, pour notre part, nous y prendre autrement et notre méthodologie répondra à ces exigences tout au long de cette thèse.

Deuxièmement, quant à l'autre raison qui explique que certains commentateurs ont perdu de vue ces vérités fondamentales que nous tenterons de démontrer, elle tient à ceci que, si certaines études furent effectivement conduites sur la base des oeuvres complètes, par contre les approches littéraires et philosophiques qu'on y privilégiait ne permettaient guère de conclure - en raison même des attitudes psychologiques et morales ou des parti-pris idéologiques et religieux des interprètes en

---

[5] Lafrance, Yvon. Méthode et exégèse en histoire de la philosophie. (Montréal, 1983) pp. 34-43.

face de la sévérité de leur propre fin - que le thème de la mort envahissait, d'un bout à l'autre, le paysage de l'oeuvre maeterlinckienne parce qu'il servait de point de fuite à l'orientation de toute sa réflexion philosophique. On chassait de son horizon intellectuel le fait décisif de cette mort dont rien, dans les propos de Maeterlinck, ne parvenait à convaincre l'esprit qu'elle s'avérait en définitive aussi fascinante et digne d'intérêt qu'il le soutenait lui-même. Pour résumer, il est clair qu'on retrouve partout chez ces commentateurs les mêmes préjugés et les mêmes convictions qui font perdre de vue le sens profond - et pas du tout angoissant et fatal - qu'avait ce thème dans la pensée de l'auteur gantois.

Mais, avant même d'aborder ces études critiques (nous les étudierons assez au long de cette thèse), nous pouvons entreprendre ici un résumé des positions qui conduisent à penser que le thème particulier de la mort chez Maeterlinck n'a aucune résonnance agréable et qu'il ne saurait, pour ce motif, soutenir positivement, du début à la fin, ses vues philosophiques. Premièrement, on considère d'ordinaire que l'expérience et l'étude qu'il a faite de la mort ont été négatives, c'est-a-dire nécessairement confuses, douloureuses, angoissantes, dramatiques, pessimistes, irréalistes, voire même irrationnelles. Mais, à notre point de vue, aucune de ces considérations ne se prête absolument à l'interprétation de ses oeuvres de poète, de dramaturge ou d'essayiste. Au contraire, nous pensons que son oeuvre entière nous présente plutôt de l'expérience et du fait de la

mort une description et une conception réalistes, intelligentes et heureuses, dignes d'exercer une réelle fascination, au sens maeterlinckien de ce mot, lequel est dépourvu de tout négativisme ou psychologisme. Et l'on ne peut passer à côté de ces vérités que si l'on s'inspire d'un criticisme sans objectivité (et sans objet) qui cherche constamment à se démontrer lui-même en se fondant sur une lecture bêtement littérale, en somme en traitant mots et idées en dehors de tout contexte, en particulier des contextes des ouvrages eux-mêmes. Deuxièmement, nous remarquons qu'on prend souvent le thème de la mort comme une sorte de point de repère accidentel à partir duquel on élabore des développements théoriques de toutes sortes, mais qui écartent régulièrement la question - qui n'a jamais été résolue en elle-même - de l'attrait positif, et par conséquent totalement dénué de cet émotivisme tendancieux qu'on y voit, qu'avait Maeterlinck pour un tel phénomène, qu'on croit en soi surtout morbide et rebutant. Il devient alors plus difficile de s'apercevoir que la mort fut pour lui autre chose qu'une bonne occasion d'enrichir simplement sa thématique générale. Troisièmement, on recourt à des approches académiques qui conduisent à faire croire que c'est le désir intellectuel de rendre rationnellement compte de la mort qui justifie en premier lieu, chez notre Prix Nobel, ces longs développements littéraires et théoriques sur ce thème, alors que c'est plutôt la réalité de la Vie universelle qui s'est d'abord, et d'elle-même, imposée à lui, à travers l'intuition qu'il en a eue dans ses expériences de contact avec l'événement de la mort

et tout au long de ses solitaires méditations, et que c'est elle qui, au fond, l'a poussé à produire ces constructions thématiques. En somme, ce que l'expérience elle-même pourrait révéler de nouveau sur la pensée et l'oeuvre de Maeterlinck a été chaque fois reléguée au second rang (ou même complètement oublié), derrière la nécessité scientifique à laquelle on restait suspendu de rechercher exclusivement, et en priorité, un fondement rationnel, épistémologique, littéraire ou historique, à cette espèce de préoccupation. Voilà ce qui explique qu'on soit retombé à a tout coup dans des interprétations qui excluaient a priori l'idée d'un rapprochement positif, riche, profond, lumineux et intemporel entre cette réalité d'expérience et le thème final de sa pensée philosophique qu'est la béatitude. Voici pourquoi, finalement, l'on doute partout - à l'encontre de tant de témoignages que nous en livre Maeterlinck lui-même - du fait que l'expérience de la mort peut aussi n'être ni morbide et macabre, ni angoissante et cruelle. Bref, les commentateurs ne sont pas parvenus jusqu'ici, à cause, pourrait-on dire, de leurs conceptions morales et psychologisantes de la mort et de leur attachement pour les explications théoriques, à percevoir ce qu'il y avait de profondément bon et naturel dans la très subtile fascination du Prix Nobel pour le moment de cette dernière seconde de notre existence ou pour la mort au figuré elle-même. La rencontre de la mort ne fut pas pour lui une expérience si déplorable; nous soutenons au contraire qu'elle a dû être à ses yeux, de toute nécessité, une expérience révélatrice et positive, sans quoi rien ne pourrait

plus justifier, à côté de certaines inquiétudes occasionnelles, cette si grande ouverture sur l'Au-delà de la vie intérieure et cosmique dont témoignent ses oeuvres.

4. La réfutation des principales interprétations du thème de la mort par la divulgation de leurs procédés préjudiciables à son intelligence et la justification de notre entreprise critique du point de vue de la philosophie de la religion.

En somme, et comme l'indique clairement le titre de notre thèse, notre objectif ultime est de réfuter les principales interprétations des commentateurs due thème de la mort chez Maurice Maeterlinck, et, par voie de conséquence, d'établir la pertinence de nos hypothèses de recherche, ce faisant de montrer la nécessité d'une nouvelle lecture de toutes les oeuvres de cet auteur, en particulier à une époque où son étude est presque en voie de disparaître. Nous tâcherons donc tout au long de cet essai de réfuter les exercices d'interprétation des commentateurs qui se sont attardés en particulier au thème de la mort en démontrant l'absence de conformité de leurs méthodes d'enquête et de leurs procédés d'argumentation eu égard aux exigences de l'historiographie positive et du principe d'objectivité en général, et, dans un même temps aussi, leur éloignement par rapport à la totalité des faits vécus par Maeterlinck et à l'ensemble de ses dits.

Soulignons que notre essai cherche à la fois à satisfaire aux exigences d'une thèse de maîtrise et à rencontrer les visées spécifiques de la philosophie de la religion, comme les exigences logiques et pratiques de la philosophie en général. En effet, il est stipulé dans le manuel des Règlements généraux de l'Ecole des

Etudes Supérieures et de la Recherche 1990-1992 de l'Université d'Ottawa qu'*"une thèse de maîtrise doit révéler qu'un candidat possède vraiment une méthode de travail scientifique et qu'il est au courant des principaux ouvrages sur le sujet de sa thèse"*. On demande également, autant que possible, que la thèse soit une contribution originale - bien qu'on acceptera *"une bonne synthèse critique des conclusions des spécialistes sur un problème particulier en rapport avec le sujet de spécialisation"* (nous soulignons). A notre avis, il eût été difficile de satisfaire avec plus d'exactitude à ces critères d'évaluation, tant nous avons essayé de coller à ces définitions: notre essai constitue une synthèse véritablement critique, fondée sur les règles méthodologiques de l'historiographie positive, des principales conclusions auxquelles sont parvenus les commentateurs les plus importants du problème singulier de la mort dans l'oeuvre de Maurice Maeterlinck.

Quant à la philosophie, n'est-ce pas d'ordinaire cette discipline qui tente d'objectiver tout ce qui existe et de tenir sur ces existants un discours logique et cohérent? La religion, quant à elle, se veut, et doit être cette science normative de la Révélation et du mystère divins.[6] Dès lors, l'objet de la philosophie de la religion, en tant que spécialisation, est la

---

[6] Le terme science est ici employé au sens que Thomas d'Aquin lui donne dans la Somme Théologique (Ia pars, question 1, article 1-7: *Dieu, de la doctrine sacrée. Qu'est-elle? A quoi s'étend-elle?*) lorsqu'il parle de "Science sacrée" et "révélée" dont la raison supérieure peut être saisie par la grâce. Ce qui est à distinguer - surtout de nos jours - d'avec la connaissance ou tout type de connaissance religieuse qui ne serait fondée que sur le seul pouvoir que possède naturellement l'homme par le sens commun ou sa raison inférieure.

religion. Mais comment la philosophie peut-elle prétendre avoir pour objet quelque chose qui est en réalité fermé à l'objectivation? Voilà ce qui explique sans doute qu'il n'y ait jamais eu de consensus autour de la définition et des méthodes d'une telle branche d'étude. Quoi qu'il en soit, les spécialistes s'entendent pour dire généralement que l'objet de leur discipline est de tenter de médiatiser rationnellement la religion, et, par conséquent, tout thème ou catégorie s'y rapportant. Or le thème de la mort est au centre des grandes traditions religieuses de l'humanité; c'est même celui qui, entre tous, nous touche et nous interroge le plus intimement. C'est aussi le thème qui est au centre de toute l'oeuvre littéraire, philosophique et mystique de Maeterlinck. L'auteur gantois, comme on le verra, ne cesse d'ailleurs de le mettre constamment en rapport avec le mystère de l'Au-delà, de l'inconnu, de la révélation des forces invisibles qui émanent de Dieu, des Dieux ou de l'Univers. Le caractère universel de sa pensée, on le voit, ne pourrait mieux s'inscrire dans l'optique de la philosophie de la religion. En fait, Maeterlinck, un peu comme S. Kierkegaard, est un véritable philosophe de la religion.

Reste la question de la contribution originale de notre thèse, laquelle nous aimerions introduire ici en citant quelques passages très pertinents tirés de l'ouvrage de M. Jean-Marie Andrieu sur Maurice Maeterlinck (Paris, 1962), paru aux Editions universitaires où l'on a voulu que n'écrivent que les "meilleurs critiques" des grands écrivains.

> *Entré dans une sorte de légende qui, aux yeux de certains, confine à la nébulosité, Maeterlinck fait à présent l'objet de nombreux préjugés. On voudrait, semble-t-il, se venger sur sa mémoire des glorieuses réussites qui ont marqué son existence: trop connu pour être bien connu, le voici victime d'une notoriété si évidente que, non contents de juger superflue la recherche des valeurs qui en sont la justification, bien des contemporains mettent en doute des faits de création qu'ils n'ont même pas approchés.*
>
> *(...) Pourtant il serait aisé au premier étudiant en philosophie venu, grâce au jargon repris à n'importe quel système ou doctrine et à une mise en construction adéquate, d'exposer une philosophie maeterlinckienne qui en vaudrait bien d'autres.*[7]

Ces passages - qui mériteraient toutefois d'être beaucoup plus nuancés (pauvre philosophie!) - témoignent cependant du malaise qui règne encore aujourd'hui dans les études maeterlinckiennes. Car si les ouvrages consacrés au Prix Nobel sont pourtant nombreux, comme le fait remarquer avec pertinence M. Andrieu, ils n'ont en général qu'une portée restreinte ou de dimension trop réduite par rapport à l'étendue du sujet. Il reste alors beaucoup à faire. M. Andrieu a raison d'ajouter:

> *Maeterlinck n'a pas encore trouvé son biographe. Il s'agirait de dégager son visage des souvenirs contradictoires qui le voilent, d'abattre les cloisonnements entre l'enfance, la jeunesse, l'époque Georgette Leblanc, l'entre-deux guerres, les Etats-Unis, le retour. Car il existe encore trop de personnes qui l'ont connu et qui seraient tentées de le dépeindre en fonction des ressources immédiates dont elles disposent.*[8]

---

[7] Andrieu, Jean-Marie, Maurice Maeterlinck. Paris, 1962. Avant-propos, p.9. (Nous soulignons). (Sigle: M.M.).

[8] Ibid., pp. 10-11. (Nous soulignons).

Mais il existe également des personnes qui ne l'ont jamais connu et qui s'en remettent malencontreusement à des références bibliographiques d'un ordre plutôt douteux.

Une chose est sûre, la nécessité commence à se faire drôlement sentir de mettre sur le métier, non seulement une étude philosophique en règle de l'oeuvre de Maeterlinck, mais toute une psychologie et une théologie de sa pensée pour faire taire les trop nombreux préjugés de ceux qui ne voient en lui qu'un simple écrivain (comme M. Andrieu, malheureusement)[9] ou qu'un mystique affectif et humaniste (comme M. Marcel Postic, par exemple)[10], voire, pour mettre un terme aux inepties qui, sortant de la bouche de plusieurs autres, en font à peu près n'importe quoi, un inconditionnel du naturalisme, un rationaliste véhément, un anticléricaliste convaincu, un agnostique confus ou même pire, un déséquilibré! Pareille entreprise serait impossible, tant le tour de toute cette pensée réclamerait d'heures de lecture et d'ouverture d'esprit libre de préjugés, si l'on ne tâchait pas d'abord, et plus modestement, de mettre de l'ordre dans cette tradition d'interprétation un peu hétéroclite des oeuvres maeterlinckiennes. A commencer par les opinions reçues et les préjugés établis qui concernent les expériences plus intimes de la vie de l'auteur, comme celles de la mort ou de l'oraison contemplative, opinions et préjugés qui forment une épaisse couche de sédiments

---

[9] M. Andrieu nous dit en effet dans son M.M. que *"Maeterlinck n'a jamais prétendu à un autre titre que celui d'écrivain"*. (Avant-propos, p. 10).

[10] Postic, Marcel, Maeterlinck et le Symbolisme, (Paris, 1970), Troisième partie: "Les armes contre l'angoisse", chapitre III, p. 206 et ss. (Sigle M.S.).

qu'il faut savoir déblayer avec une précaution extrême afin d'être en mesure de retrouver à la fois et le texte et l'esprit maeterlinckiens originels et le point de vue désintéressé qui saura leur rendre pleinement justice.

Rien ne justifiera mieux notre initiative, en effet, que la démonstration que nous allons faire, à partir de l'étude philosophique et critique des commentaires sur le thème de la mort, de l'existence de ce voile d'obscurité quasi impénétrable qu'on a jeté sur l'oeuvre du Prix Nobel, avec cette conséquence paradoxale que la prolifération des études n'a pas eu d'autre résultat que de le rendre encore plus inaccessible.

5. Délimitations générales de notre enquête et présentation succincte du plan de thèse.

Comme nous l'avons signalé, il existe à l'heure actuelle une quantité considérable de publications portant sur l'oeuvre et la personne de Maurice Maeterlinck (plus de deux mille titres en fait). De ce nombre - et si l'on écarte en fait les documents les moins pertinents du point de vue de cette thèse - quelques-uns seulement méritent notre considération pour l'importance qu'ils accordent au traitement du "problème" de la mort dans l'oeuvre maeterlinckienne. Parmi ces dernières publications, certaines comptent au nombre des classiques de l'interprétation générale de la pensée du prix Nobel (celles, par exemple, de Maurice Lecat sur Le Maeterlinckisme et de Bernardus Timmermans sur Le spinozisme de Maeterlinck), d'autres s'offrent à nous comme des études limitées à la thématique qui nous occupe (comme celle de Edmund Constant Van Den Bossche, qui étudie Le thème de la mort dans les

premières oeuvres de Maurice Maeterlinck, et de Mme Carole J. Wilson-Lambert, intitulée "Maurice Maeterlinck et l'idée de la mort de 1885 à 1890" - ces deux dernières retiendront d'ailleurs principalement notre attention dans le premier chapitre de cette thèse, tandis que les deux premières feront l'objet d'une analyse plus succincte dans le second chapitre -). Tous ces travaux représentent aux yeux des spécialistes des livraisons assez importantes dont il nous est apparu indispensable de faire une sorte de synthèse. Toutefois ce sous-ensemble de recherches s'introduit, auprès de l'investigateur patient, sous la forme d'une somme assez chaotique et incohérente dans laquelle des matériaux souvent contradictoires voisinent des évidences des plus notoires. Cet état des choses s'explique assez bien si l'on considère que certains auteurs ont pu passer à côté de ces grandes vérités fondamentales auxquelles nous avons déjà fait allusion dans cette introduction (cf. pp. 4 et 5). Comment ont-ils pu s'éloigner à ce point de la nature réelle des faits et dits de l'écrivain belge, c'est de dont nous allons traiter à la suite.

Tandis que nous avons entrepris aussi dans cette introduction un résumé substantiel des positions générales qui conduisent à interpréter le thème de la mort chez Maeterlinck d'une façon négative, tout au long des deux chapitres de notre thèse nous comptons préciser davantage notre approche en départageant, puis en étudiant justement un à un ces interprètes, selon qu'ils ont traité le thème de la mort chez Maeterlinck d'une manière privi-

légiée ou directe, comme M. Van Den Bossche et Mme Wilson-Lambert (ce qui est l'objet, comme nous l'avons dit, de notre chapitre premier) et selon qu'ils s'y sont intéressés d'une façon plus éloignée ou indirecte en l'abordant uniquement comme un thème parmi tant d'autres, à la manière de M. Timmermans et de M. Lecat (ce qui est l'objet de notre second chapitre). Au cours de cette analyse à la fois dialectique et critique, et conformément aux exigences académiques, nous ferons ressorotir au fur et à mesure les différences qui existent entre les conclusions de ces études spécialisées et les nôtres, dans le but de légitimer le traitement réaliste et original que nous présentons nous-même, en guise de contribution, au cours de cette étude du thème de la mort chez Maurice Maeterlinck.

CHAPITRE 1

LA REFUTATION DES PRINCIPALES ETUDES CONSACREES EN EXCLUSIVITE AU THEME DE LA MORT CHEZ MAURICE MAETERLINCK.

1. Critique philosophique des études consacrées de façon privilégiée ou directe au thème de la mort.

1.1. Nomenclature et sélection.

Les études consacrées exclusivement au traitement du thème de la mort ne sont pas, à notre connaissance, si nombreuses. Nous ne croyons pas non plus qu'elles soient particulièrement étoffées, si, devançant nos démonstrations, nous nous en remettons à la nature de nos propres conclusions. Il faut du moins en faire une sorte de nomenclature. Celle-ci commence avec les auteurs qui ont traité directement de la question, c'est-à-dire qui ne se sont intéressés qu'à l'élaboration de ce thème chez Maurice Maeterlinck. Il y a d'abord l'étude de M. Edmund Constant Van Den Bossche intitulée Le thème de la mort dans les premières oeuvres de Maeterlinck (1969), puis celle que Mme Carole J. Wilson-Lambert fit paraître sous forme d'article dans les Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck (tome vingt-sept, 1989), qui a pour titre *"Maurice Maeterlinck et l'idée de la mort, de 1885 à 1890"*[1] De longues et minutieuses recherches nous ont permis d'en découvrir bien d'autres, mais ces références, malheureusement pour nous, se sont avérées inaccessibles ou introuvables. Ce

---

[1] Van Den Bossche, Edmund C. Le Thème de la mort dans les premières oeuvres de Maurice Maeterlinck. University Microfilms Dissertation Information Service, Ann Arbor (Michigan), 1987, 224 pages (Sigle: T.M.P.O.M.M.); Wilson-Lambert, Carole J., *"Maurice Maeterlinck et l'idée de la mort de 1885 à 1890"*, Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck, tome XXVII, Gant, 1989, pp. 43-51 (Sigle pour cet article: "M.M.I.M."; sigle désignant les Annales: A.F.M.M.).

sont celles de Jean Dornis, "*La contemplation de la mort*" (Figaro, 19 avril 1913); de Marie Dutoit, "*La Mort de Maurice Maeterlinck au point de vue chrétien*" (Foi et Vie, 16 juin 1913); de Henri Goffinet, ;"*Les idées de Maeterlinck sur la mort*" (Revue du Clergé français, 1er mai 1913); de Claude-Roger Marx, "*Le sentiment de la mort chez Maeterlinck*" (Mercure de France, 1er avril 1913); de L. de Mondadon, "*La Mort de Maurice Maeterlinck*" (Etudes, 20 avril 1913); de Nicolas Ségur, "*La littérature de la mort*" (La Revue, 1er mars 1913); et enfin, de Basil de Selincourt, "*Maurice Maeterlinck et la mort*" (Thyrse, janvier 1912). Il est à remarquer qu'aucun de ces articles n'apparaît non plus dans la bibliographie de la thèse doctorale de M. Van Den Bossche ou n'est indiqué à titre de référence dans l'étude de Mme J. Wilson-Lambert.

1.2. Edmund Constant Van Den Bossche.

Nous entreprenons donc notre analyse des commentateurs par l'étude de l'ouvrage de M. Van Den Bossche, Le thème de la mort dans les premières oeuvres de Maeterlinck. L'auteur, un belge de naissance, a soutenu cette thèse en 1969 au "Department of Romances Languages" de l'Université Fordham de New York, laquelle lui a toutefois valu le titre de Docteur en Philosophie. L'ouvrage, qui a été écrit et soutenu en français, aborde le thème de la mort chez Maeterlinck du point de vue de la Philosophie de la littérature sur la base des premières oeuvres écrites par ce dernier de ses débuts aux environs de 1894. Signalons immédiatement que les élaborations de Van Den Bossche fournissent à notre

thèse l'une de ses meilleures justifications du fait qu'elles offrent une bonne illustration des fautes d'interprétation les plus notables reliées à cette thématique de la mort chez l'auteur gantois.

1.2.1. Nature générale de l'approche.

Dans sa thèse, Van Den Bossche étudie le thème de la mort en rapport avec l'évolution des croyances religieuses de notre auteur: "*Le thème de la mort, un des plus pressants de sa première oeuvre, suit ainsi les sinuosités de son évolution spirituelle, et trahit, tout à tout, l'intensité du mystique chrétien et du "mystique agnostique""*[2]. En effet, notre interprète centre son interprétation de Maeterlinck sur les premières oeuvres, desquelles il tire ensuite des conclusions sur l'ensemble de l'oeuvre. En outre, au lieu d'envisager le thème de la mort d'une façon rigoureusement objective, il tend surtout, tout au long de son ouvrage, à cultiver chez le lecteur cette impression que la perception qu'a eu Maeterlinck de la mort pendant toute son existence a été pour l'essentiel fort négative, c'est-à-dire "*pessimiste*", "*angoissante*", "*fataliste*", "*dramatique*" et "*tragique*". Et comme son étude porte sur les premières oeuvres du poète, il affirme, dans son introduction, que c'est dans celles-ci

> *que le poète voit la mort comme <u>l'expression la plus angoissante du destin humain</u>. Toujours présente dans ses drames, elle prend différentes formes, mais n'est en fait que <u>l'incarnation d'une fatalité moins saisissable</u> bien que beaucoup plus*

---

[2] Van Den Bossche, Edmund C., <u>T.M.P.O.M.M.</u>, Conclusion, p.197. (Nous soulignons).

> *large et mystérieuse que la mort. Elle ne disparaîtra jamais de la pensée de l'auteur, mais le pessimisme déprimant qu'elle engendre deviendra petit à petit mêlé d'un vague espoir qu'on a parfois nommé de l'optimisme.*[3]

A ses yeux, l'intention de Maeterlinck a été ici d'"*évoquer l'effrayante réalité des forces surnaturelles qui lâchent sur l'être humain les horreurs du destin en nous communiquant la peur et l'angoisse dans lesquelles la mort trempe ses victimes*"[4]. Van Den Bossche, de son introduction à sa conclusion, ne sort jamais de son explication dernière: l'exposé du poète sur la mort "*exprime concrètement la croyance à une fatalité, un destin irrémédiablement tragique*"[5]: rien n'a pu le marquer plus terriblement que l'expérience du contact avec la mort même, si ce n'est justement ce penchant pour la fatalité (car Van Den Bossche accuse au fond Maeterlinck de s'être intéressé aux Anciens, croyant qu'il y a trouvé une justification de ses instincts morbides). Et bien qu'il reconnaisse volontiers, après une analyse soigneuse de ses poèmes en vers réguliers, qu'il est déjà arrivé à Maeterlinck de traiter ce thème dans une perspective chrétienne, ayant suivi en cela de très près l'enseignement des auteurs mystiques (dont Ruysbroeck) "*pour qui la vraie et la seule mort est celle de l'âme*"[6], il ne démord guère de l'idée que, pour le jeune poète, (Van Den Bossche revient toujours, avec

---

[3] Ibid., Introduction, p.2. (Nous soulignons).

[4] Ibid. Chapitre II, p. 36. (Nous soulignons).

[5] Ibid., Conclusion, p. 197. (Nous soulignons).

[6] Ibid. Conclusion, p.197.

une insistance presque lassante, sur les mêmes qualificatifs), la mort est

> *(...) l'événement central que le destin produit au terme d'une longue route mystérieuse par laquelle il mène l'être humain impuissant et terrifié. C'est dans la mort que Maeterlinck trouve le moyen le plus clair et le plus frappant de nous montrer l'action désastreuse de la fatalité. Non pas une fatalité comme celle qui régit les héros de la tragédie antique, mais une fatalité plus profondément mêlée à la nature même de l'âme humaine,*[7]

entendre ici, comme en sous-entendu, une fatalité liée à la nature même de l'âme de Maeterlinck...

En somme, il est clair que Van Den Bossche prête à l'auteur gantois des pensées toujours sombres et qu'il critique chez lui, d'un bout à l'autre de sa thèse, tout à la fois son attitude et ses propos en face de la mort. La façon dont il s'y prend - d'une manière très univoque, et en présentant chaque fois son interprétation des faits comme une évidence - nous a poussé à conduire contre l'analyste belge une sorte de procès d'intention, dont les conclusions nous serviront ensuite d'exemples. Non que Van Den Bossche soit pour nous plus inquiétant par ses raisonnements que certains autres commentateurs, mais qu'il est l'un des rares, avec Mme Carole J. Wilson-Lambert que nous verrons ci-après, à avoir consacré une étude spécifiquement relative à ce thème; ce qui fait qu'on rencontre chez lui, si l'on peut dire, un assez bon condensé des fautes de lecture que nous dénonçons.

---

[7] Ibid. Conclusion, p. 197. (Nous soulignons).

1.2.2. Divulgation des procédés d'interprétation préjudiciables.

La première question que nous devons nous poser est la suivante: - quel intérêt peut bien avoir Van Den Bossche à nous communiquer une aussi noire impression de la fascination que Maeterlinck avait pour la mort? La question est d'autant plus pertinente à nos yeux que cet intérêt s'inscrit en faux contre les récits que le Prix Nobel nous fait vers la fin de sa vie dans Bulles bleues (1948) de toutes les expériences de contact avec la mort qu'il a connues et qui comptent au nombre des événements qui ont marqué son existence de façon positive: - *"Bulles bleues, écrit-il, c'est ainsi qu'on pourrait appeler les souvenirs heureux"*[a]

Certes, nous consacrerons une partie de notre chapitre I à ces sortes d'"expériences vécues de la mort", mais nous devons tenter d'élucider d'abord la question de ces interprétations qui tendent à nous faire croire toujours que l'intérêt de Maeterlinck pour ces réalités naît d'une inclination morbide. Dans le cadre d'une recherche scientifique, il n'est de meilleure façon d'établir (ou de rétablir) les faits et dits que de s'en remettre en premier lieu au témoignage de l'auteur lui-même, c'est-à-dire au texte qu'il a écrit. L'interprétation à partir du contexte plus général de l'oeuvre ne se pose qu'en second lieu et précède celle de l'interprétation à partir du contexte historique, les deux ne servant en effet qu'à rendre raison du contenu positif des

---

[a] Maeterlinck, Maurice, Bulles bleues. (Paris, 1948), p.9. (Nous soulignons). (Sigle: B.B.).

documents. Si donc nous sommes dans l'obligation de réfuter certains commentaires qui nient la réalité des faits vécus par l'auteur ou la véracité de son témoignage, c'est au texte d'abord que nous devons tâcher de nous fier, ceci dans le plus grand respect des principes objectifs d'analyse et en nous inspirant de la plus froide rigueur. De ce que nous allons démontrer ici dépend en grande partie, peut-on dire, l'objet de notre thèse. Nul doute ne devrait plus subsister ensuite dans la pensée du lecteur à propos du sens qu'a pu prendre pour l'auteur belge, et jusqu'à la fin de ses jours, la réalité de la mort.

1.2.2.1. Introduction à un événement digne d'un songe déterminant: le premier contact de Maeterlinck avec la mort.

La réalité est si facile à démontrer que, pour le moment, nous n'aurons guère besoin de recourir à d'autre ouvrage que Bulles bleues (1948) dans lequel l'auteur gantois consacre expressément plusieurs chapitres à ses souvenirs relatifs à la fréquentation de la mort. Le besoin de circonscrire ici avec précision ses pensées sur ces événements nous a donc porté à considérer ce témoignage, lequel nous fournira un éclairage important sur le sens du thème de la mort dans l'ensemble de son oeuvre et de son existence. Nous verrons d'ailleurs que les contextes social, moral, intellectuel et religieux dans lesquels Maeterlinck a écrit ne sont pas étrangers non plus à la nature de ce témoignage.

Le problème est le suivant: on a souvent prétendu, à la manière de Van Den Bossche par exemple, que la fascination de Maeterlinck pour la mort ne pouvait provenir que d'une forte

inclination au pessimisme ou au fatalisme, penchants que beaucoup ont cru reconnaître chez lui à la seule lecture de ses écrits. Des auteurs tels que Gaston Compère, dans son essai sur Le théâtre de Maurice Maeterlinck (1955), ou que Marcel Postic, dans son étude sur Maeterlinck et le symbolisme (1970) n'hésitent même jamais à étendre cette perception à la lecture de toute son oeuvre et à l'intelligence de toute son existence. Compère, en particulier, dont les idées de fond ressemblent à celles de Van Den Bossche, lorsqu'il interprète ses drames et ses essais, parle sans ménagement d'une "fatalité malheureuse", d'"un pessimisme qui fut sien toute sa vie" et, mais voilà de bien grands mots, de "déterminisme" et d'"agnosticisme".

> *Des raisons d'ordre artistique poussèrent Maeterlinck à faire emploi de la fatalité: d'autres raisons du même ordre, et un certain climat psychologique, l'amenèrent à ne considérer qu'une fatalité malheureuse. Je ne voudrais pas que l'on me fasse dire que la formule dramatique, qu'il employa de si nombreuses fois, fût une formule inventée de toute pièce et utilisée uniquement pour son efficacité. Il ne put exploiter cette formule avec tant de maîtrise que parce qu'elle correspondait parfaitement à ses croyances et à ses états d'âme. C'est parce qu'il était sur la voie du pessimisme que cette formule put naître, - pessimisme qui fut sien toute sa vie, dont l'aspect extérieur seul se modifia, et qui trouve ses racines profondes dans son déterminisme et dans son agnosticisme.*[9]

Pour Compère, l'utilisation que fait Maeterlinck dans son théâtre du thème de la fatalité ne saurait donc s'expliquer autrement que par le fait que son intime complexion psychologique - laquelle il

---

[9] Compère, Gaston, Le théâtre de Maurice Maeterlinck. (Bruxelles, 1955), p.223. (Nous soulignons. (Sigle: T.M.M.).

croit connaître parfaitement - et qu'il ne pourrait d'ailleurs considérer d'une autre façon, tant il a décidé d'avance, dans son esprit, que ce qu'il recevait comme un "agnosticisme" constituait une menace certaine pour ses propres vues philosophiques et religieuses. C'est pourquoi le sens qu'il accorde à l'oeuvre entière du Prix Nobel, dans un chapitre intitulé très ostensiblement "*L'évolution de Maeterlinck. Pessimisme et Sagesse*", est à ce point univoque et semble si mal dégrossi.

> *Toutes ces idées séduisantes et un peu vagues, dont l'attrait et le charme résident surtout dans la beauté des phrases où elles s'expriment, toutes ces idées ne me semblent que la projection d'un désir, l'espérance d'une inquiétude ou même d'une angoisse cachée, et non point l'affirmation d'une croyance bien enracinée. Maeterlinck ne croit pas au bonheur mais voudrait y croire.*[10]

Compère entend bien nous faire croire que "*le fond philosophique des drames, les croyances fondamentales de Maeterlinck, sont restés immuables*"[11] en ce sens qu'ils sont enracinés dans un pessimisme outrancier dont ils ne se sont jamais arrachés. Plus exactement, notre commentateur croit qu'ils sont attribuables à une crainte irraisonnée et affreuse de la mort, provoquée en grande partie par des problèmes d'ordre physique, psychologique ou religieux.

> *Pour résumer, je dirai que toute la vie psychique de Maeterlinck est centrée sur l'idée de la mort. Cette idée naît et s'impose: la mort de son plus jeune frère et des raisons de santé en sont à l'origine: son pessimisme provient, vers 1890, surtout d'une cause physique, bien qu'il commence*

---

[10] Ibid., p. 226. (Nous soulignons).

[11] Ibid., p. 221.

> *à donner sa foi aux idées de fatalité et d'agnosticisme. Maeterlinck tira une formule dramatique de ce pessimisme; il cultivera celui-là même quand sa santé ne l'inquiétera plus, parce qu'il est efficace au point de vue littéraire; mais au fur et à mesure que ses idées philosophiques se préciseront, au fur et à mesure que les motifs qu'il invoque pour se rassurer se révéleront vains, ce pessimisme s'aggravera au point de devenir sur la fin de sa vie, absolument incurable.*[12]

Pour pouvoir faire cet exposé, il est évident que Compère a Bulles bleues sous les yeux; s'il observe, et c'est pertinent, que le thème de la mort est bel et bien central chez l'auteur gantois, par contre il ne fait que l'utiliser dans son propre intérêt (le procédé n'est absolument pas objectif). D'autres que lui, comme on le verra, associeront cette fascination pour la mort à des faits, et par conséquent, à des origines qui seront très différents, parvenant de la sorte, en partant de cette même lecture pessimiste, à des conclusions tout à fait contraires aux siennes. Mais peu importe ici les "origines" ou les "causes" - qu'on cherche et qu'on trouve immanquablement - à ces tendances d'interprétation (nous aurons largement l'occasion, à la suite et ailleurs dans notre chapitre deuxième, de les réfuter elles aussi), le fait est qu'on fonde presque toujours les idées de ce pessimisme, de ce fatalisme ou de cet agnosticisme, qu'on pense reconnaître dans la vision qu'a Maeterlinck de la mort depuis son enfance, uniquement sur des impressions personnelles ou à partir de transports affectifs et idéologiques.

---

[12] Ibid., p. 225. (Nous soulignons). Effectivement, entre autres problèmes reliés aux expériences de la mort, il faut compter la perte de son frère et certains troubles passagers qu'elle lui occasionna. Nous y reviendrons d'ici la fin de ce chapitre.

Chez Postic, et en dépit de sa bienveillance toute relative pour le Prix Nobel, on retrouve ce même trait caractéristique d'interprétation. Si du moins Maeterlinck a réussi, mais surtout vers la fin de sa vie, à se tirer de ce "pessimisme incurable", d'après lui, l'ouvrage Bulles bleues, parmi tant d'autres oeuvres, témoigne encore de sa lutte contre le désespoir que devait lui inspirer le fait ou l'anticipation tendue et inquiète de la mort.[13] On le voit, il n'y a rien à faire, le thème de la mort sert le plus souvent de prétexte fondamental à cette forme de compréhension. Compère et Postic ne font qu'illustrer mieux encore le fond de cette interprétation générale à laquelle Van Den Bossche se rallie. C'est parce que Bulles bleues n'échappe guère à celle-ci, bien que rien n'autorise dans ses pages à tirer sur l'oeuvre complète ou sur la psychologie de l'auteur des conclusions aussi arbitraires, que nous comptons, une première fois, nous attarder ici au type de traitement que cet essai réserve au thème de la mort. Mieux encore, puisque c'est dans cet ouvrage, principalement, qu'on trouve le récit des événements dans lesquels on croit justement pouvoir découvrir les fondements historiques et existentiels de ce prétendu pessimisme de toute l'oeuvre, si nous réussissons à prouver, à partir de ce qu'il nous dit sur la mort, que rien ne justifie une pareille lecture,

---

[13] Postic, Marcel. M.S., Troisième partie: les armes contre l'angoisse, chapitre I,p. 163 et ss. Postic ne sort pas de cette veine d'interprétation négative, mais au moins il contredit nettement les Van Den Bossche, Lecat et autres qui ont attribué à Maeterlinck ce pessimisme interminable. Alex Pasquier, l'un d'eux, écrit par exemple que: "*son pessimisme s'alourdit au point d'aboutir à un mal effrayant et sans remède.*" (Gloire et méditation de Maeterlinck. Paris, 1938, pp. 11-12).

nous aurons du même coup démontré le caractère fantasmatique de toutes ces interprétations.

Considérons à présent les textes. Comme il nous l'explique dans son premier chapitre (qui porte d'ailleurs le même titre que l'ouvrage), Maeterlinck nous confie dans Bulles bleues (1948) les souvenirs qu'il a gardés de son enfance. Soixante ans séparent la rédaction de cette oeuvre de cette période fertile en émotions et en expériences de toutes sortes. Mais l'on pourrait d'autant moins douter de sa mémoire que l'écrivain renommé s'est fait un point d'honneur de la parfaire afin de déjouer l'oubli et la fuite des jours. Comme il le dit si bien: "*On parvient assez facilement à discipliner ce qui reste dans notre mémoire, et le bonheur ou le malheur de notre existence dépend de cette discipline*"[14] Mais quels sont ces souvenirs sur lesquels s'exerce ici cette faculté, quelle valeur ont-ils à ses yeux et à quand remontent-ils? Ce sont, précisément, les souvenirs de son enfance et de sa prime jeunesse; les seuls qu'il juge raisonnablement authentiques.

> *Les véritables souvenirs, les seuls qui survivent, les seuls qui ne vieillissent pas, les seuls qui soient enracinés, sont les souvenirs de l'enfance et de la première jeunesse. Jusqu'à la fin de nos jours, ils gardent la grâce, l'innocence, le velouté de leur naissance et ceux qui naissent contrefaits, malpropres, malheureux ou stupides tombent dans les ténèbres où ils rejoignent les souvenirs de l'âge mûr qui méritent rarement d'être recueillis.*[15]

---

[14] Maeterlinck, Maurice, B.B., p. 10.

[15] Ibid., p.11. (Nous soulignons).

Car en effet, pour Maeterlinck, les souvenirs déplaisants, ceux qui ennuient, qui blessent ou qui traumatisent, en somme tous ceux qui, justement, auraient le pouvoir de le rendre pessimiste ou fataliste, ne sont même pas dignes d'être retenus ou de paraître auprès de ces bulles de souvenirs étonnantes. Nous le recitons.

Bulles bleues

(Titre du chapitre)

> *C'est ainsi qu'on pourrait appeler les souvenirs heureux. Ce sont les seuls à qui je permette de vivre (...) Les autres, **les bulles de malheur ou d'ennui qui surgissent des tristesses ou des déceptions de toute existence, sont mortes en moi** parce que je ne les ai pas nourries de mon souffle, parce que je les ai laissées s'évaporer dans l'espace.*[16]

Impossible, dès lors, de se tromper, - si nous lisons bien l'écrivain comme il entendait qu'on le lise, c'est-à-dire sans aucune arrière-pensée -: il faut entendre que Bulles bleues ressuscite des souvenirs aux contenus beaucoup plus positifs que négatifs. Dans cet ouvrage, Maeterlinck entendait établir que notre volonté peut agir sur les grandes inconnues de notre destinée "en ressuscitant ce que nous avons aimé de préférence à ce que nous avons haï, ce qui nous a fait du bien à ce qui nous a fait du mal"[17].

Or, comme nous avions commencé de le dire, Bulles bleues renferme plusieurs chapitres qui portent sur la mort, dont

---

[16] Ibid., p.9. (Nous soulignons).

[17] Ibid., p. 10. (Nous soulignons).

notamment celui qui fait le récit de "*La noyade*", et ces autres intitulés "*La mort d'un frère*", "*L'Île due cimetière*" et "*L'épilogue*", chapitres qui rapportent toutes sortes de faits vécus sur lesquels, ainsi que nous l'avons vu, l'on a coutume de s'appuyer pour essayer de légitimer des interprétations abusives du thème de la mort chez Maeterlinck. Il nous a fallu en déduire, - comment faire autrement? - qu'ils doivent tous comporter des "souvenirs heureux", quelles que puissent être par ailleurs nos réactions personnelles en face de ces réalités dures et froides. Peut-être même serait-il bon de souligner, pour rester fidèle en cela à l'optique de l'auteur, que ces souvenirs retiennent "la substance" de ce qu'il a vécu étant enfant[18], donc de ce qui a sans doute eu une sorte d'impact déterminant sur sa destinée et sur son oeuvre. Du reste, il existe enfin d'autant moins de raisons de douter de l'authenticité de ce "documentaire" et des multiples détails qu'il contient que Maeterlinck lui trouve lui-même "*le mérite d'être sincère et dépourvu d'ornements inventés*"[19] et que ces détails ne sont ni pris dans son imagination, ni dans la fiction, mais bien dans la vie réellement vécue.[20] C'est en effet la moindre des précautions que celle qui consiste à s'efforcer avant tout de comprendre l'auteur lui-même.

Ceci dit, et parce qu'il convient de prendre les choses à leur commencement, tous les commentateurs s'entendent sur le fait

---

[18] Ibid., p. 12.

[19] Ibid., p. 12.

[20] Ibid., p. 13.

que la première expérience de contact qu'a eu Maeterlinck, étant enfant, avec la mort, remonte à l'incident de sa noyade. Il s'agit d'un accident dont il fut lui-même la victime (c'était vers 1871, la date n'est nulle part précisée), alors qu'il devait avoir l'âge de raison, et dont il nous raconte l'histoire dans ce chapitre intitulé "*La noyade*", exclusivement consacré à cet événement. Nous nous en tiendrons simplement au commentaire le plus important qu'il fait sur cette aventure.

> *Je fus donc tout près de la mort. Je crois que si je l'avais réellement touchée, je n'aurais pas éprouvé autre chose. J'avais franchi la grande porte sans m'en apercevoir. J'avais vu, un moment, une sorte de ruissellement prodigieux. Aucune souffrance, pas le temps d'une angoisse. Les yeux se ferment, les bras s'agitent et l'on n'existe plus.*[21]

Il est à noter que l'auteur nous assure que cette expérience s'est déroulée sans "*aucune souffrance*" et "*sans le temps d'une angoisse*", et qu'il prend aussi la peine de nous dire qu'elle fut accompagnée de la vision d'"*une sorte de ruissellement prodigieux*". D'autres documents nous livrent une version encore plus éclairante sur ce qui s'est passé, comme cette lettre écrite à son ami d'enfance Herman Baltia (datée du 18 avril 1918) où il dit que son

> *asphyxie, qui fut à peu près totale, car j'avais perdu connaissance quand on me ramena sur la rive, ne fut nullement douloureuse. J'eus simplement l'impression d'immenses et féeriques colonnes d'eau qui se déroulaient devant mes yeux, puis ce*

---

[21] **Ibid.**, p. 43.

fut tout et le reste sombra dans les tentatives convulsives et inconscientes de l'instinct.[22]

Dans Le Sablier (1936), ouvrage auquel il a emprunté presque intégralement la version de cet événement qu'on retrouve douze ans plus tard dans Bulles bleues (1948), la jugeant sans nul doute adéquate, on trouve cependant ces interrogations qui ne figurent pas ainsi dans cette dernière oeuvre: "*Qui de nous n'a frôlé la mort? Pour moi, dans mon enfance, je crois l'avoir vue d'aussi près qu'il se peut, sans être sa proie... J'espère la retrouver aussi clémente, aussi prompte, aussi douce*"[23]! C'était en somme un événement heureux, digne d'un songe ou d'un présage déterminant.

Aussi ne comprenons-nous plus très bien comment, dans ce récit ou dans d'autres semblables, les commentateurs sont arrivés à lire "autre chose" que ce que l'écrivain célèbre y a mis simplement. Dans les récits qu'il nous fait, au fil des pages de Bulles bleues, du reste de ses jours d'enfance, on ne découvre nulle part de témoignage ou d'aveu qui permettrait d'affirmer qu'il a été horrifié, terrorisé, traumatisé ou "perturbé" par un tel incident. Il y aurait même dans de telles allusions quelque tentative malhonnête ou inconsciente de salissage, comme si on essayait en somme, afin de mieux faire digérer au lecteur cette

---

[22] Bronne, Carlo, "*Une lettre inédite de Maeterlinck*". Le Centenaire de Maurice Maeterlinck, (Bruxelles, 1964), pp. 225-229. (Nous soulignons). N.B. L'incident n'est jamais daté non plus par les commentateurs. Il n'en reste pas moins que Maeterlinck a gardé ce souvenir tout au long de sa vie.

[23] Maeterlinck, Maurice, Le Sablier, (Paris, 1936), p. 151 et ss. (Nous soulignons). (Sigle: S.).

interprétation inadmissible, de la faire reposer sur un désordre émotif, voire sur une déficience mentale qu'on attribuerait alors à l'auteur.[24] Comment parviendrait-on sinon, sans recourir à des procédés aussi abusifs, à conclure ici à quelque incidence négative qui servirait à obscurcir son intelligence ultérieure de la vie, pis, à noircir sans le moindre scrupule, comme s'il s'agissait d'évidences ou de faits accomplis, le sens de son oeuvre entière? Serions-nous donc le premier à signaler le rapport éventuel - et de ce fait aussi mystérieux que probable - entre le choix de ce titre surprenant - Bulles bleues - et le récit des événements de cette noyade?[25] Car qu'est-ce en réalité qu'une prise de vue sous-marine, que la vie expirant ses dernières bulles d'oxygène vers la surface d'un monde habité?

---

[24] Le procédé n'est guère nouveau. Dès l'avènement de la popularité de Maeterlinck, en effet, certains commentateurs et critiques de ses oeuvres (et parmi ceux-ci, un bon nombre de défenseurs de la moralité religieuse) s'évertuèrent à semer le doute dans l'esprit de leurs lecteurs en tentant d'en montrer les caractères "puérils" et "tâtonnants" (Firmin Van Den Bossche, La Littérature d'aujourd'hui. Impressions et Opinions. Bruxelles, 1908, p. 267), ce qui devait les amener à douter de la santé mentale de notre créateur, "à *trembler pour son bon sens et sa raison*". (Joseph Boubée, "*L'intelligence des Fleurs, d'après Maurice Maeterlinck*", Rev. Etudes, tome 113, Paris, 1907, p. 857). Non seulement ne lui reconnaissait-on pas "*l'intelligence des choses dont il parle*" (Samuel Cornut, "*La Mort de Maeterlinck*" Rev. La Semaine littéraire, Genève, no. du 13 avril 1913), mais tout en incriminant "*sa bonne foi*" (Louis Dumont-Wilden, L'Esprit européen, Essais, Paris, 1914, p. 175), on prétendait que ses écrits sortaient tout droit "*d'un cerveau halluciné*" (Paul Halflants, Maurice Maeterlinck, Bruxelles, 1914, p. 6), dont "*la raison chancelante*" (Auguste Bailly, Maeterlinck, Paris, 1931, p.3) ou "*l'indigence intellectuelle*" (Victor Poucel, "*L'insecte et l'homme, et Maurice Maeterlinck*", Rev. Etudes, tome 206, Paris, 1931, p. 654) devait être la cause. On doit compter Maurice Lecat parmi ces critiques fallacieux. N'arrivait-il pas à se convaincre lui-même que les oeuvres, qu'il avait sous les yeux comme tant d'autres, ne pouvaient être que le fruit d'un esprit souffrant de "*démence mélancolique*"? (L.Mae., tome II, p. 341). Mais nous y reviendrons plus loin.

[25] Il va sans dire que l'inaccessibilité de certaines études nous empêche de revendiquer absolument l'originalité de la découverte de ce rapprochement possible, bien qu'au cours de nos minutieuses recherches nous n'ayons jamais rencontré d'hypothèse semblable, d'autant que la tendance générale d'interprétation n'a jamais accordé une importance suffisante à l'incident de cette noyade pour être en mesure de le rapprocher, comme nous le faisons ici, des développements philosophiques et religieux de la pensée de Maeterlinck.

Qu'est-ce que la vision d'un "ruissellement prodigieux" ou d'une "colonne d'eau féerique"? Qu'est-ce que l'au-delà de la conscience à l'état mort quand on a franchi la Grande Porte de l'expérience finale? Dans un autre contexte moral et religieux, en cette fin de vingtième siècle, les célèbres travaux entrepris aux Etats-Unis par le Dr. E. Kübler-Ross et le Dr. Raymond Moody Jr. (Docteur en Philosophie et médecin), n'ont-ils point révélé que des milliers d'américains décédés cliniquement - respiration interrompue, coeur arrêté, activité cérébrale nulle - avaient connu des aventures aussi singulières pendant lesquelles ils disaient être passés un bref instant dans l'Au-delà? Nous parlons ici réellement d'une expérience de contact avec la mort, comme le Dr. Moody en mentionne une cinquantaine de cas dans son ouvrage La vie après la vie. Enquête à propos d'un phénomène: la survie de la conscience après la mort du corps.[26] Il ne peut donc rien y avoir de si extravagant dans le récit qu'un homme - et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit d'un Prix Nobel - puisse faire d'une telle aventure qui lui serait à lui aussi advenue...

> *Aucune souffrance, pas le temps d'une angoisse. Les yeux se ferment, les bras s'agitent et l'on n'existe plus.*
>
> *Est-ce la mort? Pourquoi pas? Ou bien y a-t-il autre chose après la perte totale de la conscience? Que voulez-vous qu'il y ait? La conscience,*

---

[26] Les travaux auxquels nous faisons allusion dans ce passage, sur la possible survie de la conscience après la mort du corps, ont débuté avec l'article due Dr. Elisabeth Kübler-Ross intitulé *"Life after Death?"* paru dans le magazine américain Newsweek, livraison du 12 juillet 1976, et se sont poursuivis, à partir d'une plus grande quantité de témoignages sélectionnés, et d'un point de vue plus scientifique encore, avec les enquêtes du Dr Raymond Moody Jr. qui a publié le fruit de ses recherches pour la première fois dans Life after Life, - et dont le titre français est La vie après la vie (Paris, 1977).

> *c'est notre moi. Elle perdue, que reste-t-il? Il faudrait qu'elle se réveillât sous une autre forme. Est-ce possible sans le corps? Question fondamentale à laquelle on n'a pas encore répondu.*[27]

Question de la survie après la mort du corps... née d'une aventure aquatique, et qui constituera, naturellement, une trame philosophique majeure dans sa destinée, quelque chose qui explique, mais dans un sens beaucoup plus fascinant que péjoratif, que Maeterlinck, jusque dans sa vieillesse, ait pu être préoccupé à ce point par cette approche de l'Ailleurs expérimentée au cours de sa prime jeunesse ou à d'autres moments aussi curieux de son existence.

Ouvrons une parenthèse. Maeterlinck n'a pas manqué de réfléchir plus philosophiquement aussi à cette question de la survie de la conscience après la mort du corps. La seule hypothèse de survie recevable pour lui, ce qui est bien caractéristique de la position qu'il a gardée d'un bout à l'autre de son oeuvre, est celle d'une conscience, mais pour ainsi dire modifiée. Pourquoi? D'abord le moi ne peut pas souffrir l'antithèse de l'existence qui est la sienne dans son état actuel. Ensuite, il n'existe aucune raison de penser que quelque chose puisse se perdre ou disparaître absolument à la toute fin, même si notre individualité est retenue ici-bas par ses tendances instinctives, émotives et rationnelles. En effet, notre penseur se représente l'individualité comme étant une forme d'existence inconsciente et rebelle à la Vie universelle et à Dieu. Si donc quelque chose

---

[27] Maeterlinck, Maurice, B.B., p. 43. (Nous soulignons).

doit survivre de nous dans l'Au-delà, ce sera en quelque sorte la négation de cette individualité. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'élaborer cette conception d'ici la fin de cette thèse. L'important est de retenir que Maeterlinck se représente la survie de la conscience après la mort comme une transformation de l'existence du moi et non comme sa perdition. La spiritualité de l'auteur gantois a toujours consisté dans la recherche d'une vérité qui se situe en dehors des limites imposées par la forme humaine de la vie. Dans Sagesse et Destinée (1898), il soutient que l'homme doit se préparer à la mort par cette quête de la Vérité. En fait, la vérité que constitue chez lui la survie dans l'Au-delà correspond à la perte des illusions de la conscience enfermée en elle-même à l'état vivant.

1.2.2.2. Introduction au second incident: la mort de son frère.

Quant à la mort de son frère, laquelle eut lieu postérieurement à l'incident de la noyade, mais à laquelle aussi on se réfère, comme on l'a vu dans le cas de Compère, pour justifier les interprétations pessimistes, c'est à peine s'il est permis de penser, pour demeurer réaliste, que l'auteur en fut profondément ému et touché (ce qu'il dit), autant que nous le serions nous-mêmes en de pareilles circonstances. Il n'y a rien d'autre ici qu'une réaction bien humaine, qu'une souffrance normale; il n'est vraiment pas nécessaire de parler d'une complaisance morbide. Car y a-t-il ici encore matière à conclure au pire? Bien au contraire! Maeterlinck a épousé après le décès de son frère, une fois que fut traversée la tempête des pleurs et que fut fustigée

l'épouvante par la nécessité de vivre, l'idée définitive qu'il s'est faite de la mort.

> *J'appris à la connaître, à la regarder en face, à l'interroger comme une visiteuse. Je me dis, d'après Epicure, que, quand nous sommes, la mort n'est pas et que, lorsqu'elle est, c'est nous qui ne sommes plus, si bien que nous ne la rencontrons jamais; et je tâchais de vivre, comme le conseille Thomas Hardy, dans "Jude l'Obscur", de façon que je craigne ma tombe aussi peu que mon lit.*[28]

Nous sommes donc ici très loin du fait d'une angoisse de la mort qui ne se serait jamais résolue. Seul un homme sain d'esprit et profond peut trouver en lui la force et l'intelligence nécessaires pour regarder de la sorte la mort en face, se familiariser avec elle et l'admettre avec une sorte d'indifférence hautaine qui ne relève que de la sagesse._

1.2.2.3. Conclusion sur la nature de ces expériences.

Il faut en venir à cette idée: il n'est point fait mention dans Bulles bleues (ni ailleurs) - c'est-à-dire dans l'ouvrage où l'on trouve le récit des expériences susceptibles de fonder toute explication théorique sur le thème de la mort - du souvenir douloureux et cruel d'une angoisse expectante ou même d'une terreur horrifiante en face de forces surnaturelles hostiles et aveugles, mais seulement d'une vie qui s'éclaire "*dans la pure, froide et simple lumière qui tombe sur l'oreiller des dernières heures*".[29]A moins de sombrer littéralement dans une herméneuti-

---

[28] Ibid., p. 152-153. (Nous soulignons).

[29] Ibid., p. 155. Ce passage, comme quelques autres d'ailleurs dans le même chapitre (la mort d'un frère), est emprunté de l'essai intitulé "*Les Avertis*" qui parut dans Le Trésor des Humbles en 1896 (T.H., Paris, 1921, p. 37 ss). Il serait important de signaler que ces extraits repris ont fait l'objet d'un soigneux élagage (B.B., p. 153) comme le fait remarquer l'auteur

que du contresens, il faut recevoir le témoignage que Maeterlinck nous fait dans cet essai en reconnaissant toute la positivité avec laquelle il s'offre à nous. C'est là l'affirmation d'une joie subtile et indicible, mêlée d'une froide et sage indifférence et d'une maturité d'esprit assez rare, dignes de l'auteur de Sagesse et Destinée. Il serait toutefois malvenu de verser pour autant dans une interprétation qui conduirait à penser notamment le contraire, à croire au fond que la perspective de Maeterlinck sur la mort est tout à fait optimiste. Celui-ci s'est aussi élevé contre toute forme d'optimisme qui aurait une source volontaire et qui emprisonnerait l'âme sous la même couche de sentiments. De la part d'un penseur à la fois philosophe et mystique, le fait ne comporte rien d'étonnant.

Mais il semble, à une époque où les religieux, les rationalistes et les naturalistes livraient bataille à tout ce qui bouge et qui ne leur ressemblait pas, qu'on n'ait pas pardonné à Maeterlinck, ni ses rapports d'expériences déroutants, ni les questions choquantes qu'il soulève, à la lumière d'une très vive intuition, sur la réalité de la vie s'acheminant vers une mort à propos de laquelle la raison seule n'a point de certitude. On ne l'a pas absous d'avoir osé livrer le récit de ses faits vécus, pas même d'avoir ouvertement fait part de ses questionnements, pourtant dépourvus d'émotivité, sur l'au-delà de la mort, comme dans ce passage de "*L'Epilogue*" de Bulles bleues où il écrit par

---

lui-même, élagage qui écarterait tous les souvenirs passagers et inutiles, non seulement pour la compréhension de la réminiscence en question, mais aussi parce qu'ils ne servent de rien pour la saisie du sens profond et plus stable de la spiritualité et de la vie intérieure.

exemple: "*Tous mes morts me reviennent. J'ai trop de morts et je me demande pourquoi je vis encore... La mort n'ouvrira-t-elle rien et fermera-t-elle tout?*"[30] Que de belles occasions n'a-t-on point déjà saisies à la lecture de tels passages pour crier à l'agnosticisme et lui coller cette étiquette sans autre forme de procès! On a fait souvent sur son dos des interprétations au mot à mot et en se dispensant de toute vérification juxtalinéaire ou contextuelle. Mais d'autres, au contraire, plus portés vers le positivisme, ne lui ont-ils pas reproché de s'être intéressé aux inconnues de notre destinée? Quoi qu'il en soit, ceux qui lui ont reproché son agnosticisme et qui n'ont béni chez lui que sa période mystique chrétienne (comme s'il ne s'agissait que d'une période de sa vie!) n'ont pas pris assez garde à ce qu'il dit humblement par devant le Créateur des choses:

> *Voilà les premiers souvenirs avec lesquels je me présenterai devant Dieu. Il me dira sans doute qu'ils ne sont pas remarquables, que ce n'était pas la peine de vivre si longtemps pour lui offrir si peu de chose. je répondrai que, du moins, il n'y trouvera rien d'injuste ou de déshonorant. C'est tout ce que peut lui apporter un homme de bonne volonté qui n'est pas un héros, un martyr ou un saint. Ceux-ci sont très rares, et, je pense, eurent des occasions qui me manquèrent ou que je ne pus découvrir. En tout cas, pourrais-je ajouter, le souvenir auquel je tiens le plus, Seigneur, est celui des heures où je vous ai cherché, où j'ai pensé à vous, où j'ai essayé de vous comprendre, de vous pénétrer, de vous justifier, afin de pouvoir vous adorer sans mensonge et sans rien demander.*[31]

---

[30] Ibid., p. 231.

[31] Ibid., p. 232.

Telles sont, en effet, les dernières lignes de Bulles bleues. Voilà pourquoi, s'il faut parler de ces expériences de contact avec la mort, l'interprète doit les aborder avec une entière objectivité et considérer que, dans la balance de la compréhension, le fait qu'elles aient été positives pèse en réalité beaucoup plus lourd que toute tradition d'interprétation, quelles que soient les intentions honnêtes ou malhonnêtes que celle-ci ait pu perpétuer. Dès lors la nécessité s'impose plus que jamais d'expliquer quel intérêt on peut avoir à nous reconduire constamment, et avec une superbe exiguité de vue, à cette conception d'un Maeterlinck pessimiste, déséquilibré et abattu, qui se mire dans la mort comme dans une obsession maladive. A commencer par Van Den Bossche, il faut nous demander très sérieusement, à présent que nous avons détaillé de faits et dits irréfutables, comment il a pu en arriver, avec beaucoup d'autres et assez longtemps après eux (Van Den Bossche a soutenu sa thèse doctorale, Le thème de la mort dans les premières oeuvres de Maurice Maerterlinck, en 1969), à des conclusions aussi obstructionnistes et préjudiciables, et dans quel courant d'interprétation moral et religieux il a puisé ces versions infidèles, causes de tant de malentendus.

1.2.3. Le rejet a priori de l'expérience de la mort et le doute illégitime jeté sur l'authenticité du témoignage.

Après avoir tourné ce problème dans tous les sens, nous sommes finalement parvenu aux conclusions suivantes: 1) En dépit du témoignage assez élaboré que nous en fait Maeterlinck à différents âges de sa vie, Van Den Bossche pense a priori que le fait

d'expérimenter la mort, puis d'en ressortir vivant, est une chose radicalement impossible. Pour lui, le jeune garçon Maeterlinck ne s'est jamais à ce point approché de la cessation de la vie; tout au plus a-t-il su concevoir correctement - mais, encore là, juste avant de sombrer dans son panthéisme philosophique - que les mystiques chrétiens parlaient surtout d'une expérience ici-bas d'une mort purement spirituelle, c'est-à-dire à l'état de péché (laissons ici de côté cette nouvelle question que soulève encore une telle interprétation jésuitique du mysticisme incarné des Flamands). C'est la raison pour laquelle il essaie d'abord de jeter le discrédit sur le souvenir qu'a pu garder Maeterlinck aussi longtemps de cette noyade: "*Cet incident*, nous demande-t-il, *a-t-il vraiment laissé dans l'esprit de l'enfant une aussi vive impression que celle que l'auteur décrit dans ses oeuvres? On peut en douter*"[32] Ainsi, selon lui, Maeterlinck aurait accentué l'impression reçue au moment même de l'incident[33]; une insinuation d'autant plus terrible que Van Den Bossche cherche au fond à la justifier par la vivacité de l'imagination du Prix Nobel... Pourtant il ne viendrait peut-être pas à l'esprit de notre commentateur de douter, ne serait-ce qu'un instant, de l'authenticité du document (le Mémorial) que Pascal conserva dans la doublure de son pourpoint pendant des années pour être bien

---

[32] Van Den Bossche, Edmund C., T.M.P.O.M.M., p. 44.

[33] Ibid., p. 44.

sûr de pouvoir se remémorer l'événement de sa Nuit de Feu[34] Pourquoi douterait-on, par conséquent, de témoignages plusieurs fois ravivés, pensés et écrits par Maeterlinck lui-même à diverses périodes de sa vie? S'il prend la peine de nous dire, en ce qui concerne justement les "*bulles de malheur ou d'ennui*" ou les "*déceptions de toute existence*", qu'elles sont mortes en lui "*parce que*, nous explique-t-il, *je ne les ai pas nourries de mon souffle, parce que je les ai laissées s'évaporer dans l'espace*", au contraire des souvenirs heureux, les seuls auxquels nous avons vu qu'il permette de vivre, comment serait-il encore possible, à moins de faire preuve d'une mauvaise foi sans fard, de remettre en question jusqu'à ces efforts de mémoire comme pour en mieux discréditer les fruits? Pour reprendre Albert Camus, autre écrivain, philosophe et penseur prétendument absurde qui a remporté aussi le Prix Nobel et auquel on le compare parfois, ne devrions-nous pas plutôt penser "*qu'une oeuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou a trois images simples et grandes sur lesquelles le coeur, une première fois, s'est ouvert*"?[35]

---

[34] Certes, Pascal avait soigneusement retranscrit sur un parchemin qu'il gardait sur lui les détails de cet événement mémorable (il prenait la peine de coudre et de découdre d'année en année la doublure de son pourpoint où il dissimulait ce papier), tandis que Maeterlinck, lui, en a été quitte pour reprendre à plusieurs reprises et à quelques années d'intervalle le récit de son expérience, - mais n'est-ce pas justement la preuve que certains faits réellement vécus peuvent marquer un coeur toute une vie là où l'imagination ne saurait produire que de fugaces et éphémères fantasmes? Pour Pascal, cf. I *"Le recueil original. Le Mémorial"*. dans les Pensées, texte établi par Louis Lafuma, (Paris, Seuil,) 1962, p. 373 et ss.

[35] Camus, Albert, Préface de L'Envers et l'Endroit, (Paris, 1978), pp. 31-32.

1.2.4. Explications issues d'un psychologisme et d'un moralisme tendancieux.

2) Dans le même ordre d'idées, Van Den Bossche tente aussi d'expliquer l'engouement du jeune poète pour la mort en nous suggérant qu'il possédait une sensibilité maladive. Cette tentative pour nous faire douter de l'équilibre mental du jeune Maurice repose cette fois sur une fausse reconstitution des faits qui est plus compliquée à démontrer. Il faut d'abord noter au départ que, dans l'esprit de Van Den Bossche, comme dans ceux de maints autres commentateurs, Maeterlinck n'a jamais fait d'expérience directe de la mort et qu'il faut, pour cette raison, chercher toujours ailleurs la cause de son curieux attrait pour une telle réalité. Il situe donc, pour sa part, la véritable origine de celui-ci à une époque ultérieure à celle de l'incident (ultérieure de deux, trois ou peut-être même quatre années, on ne sait), c'est-à-dire du temps où le jeune homme fréquentait le Collège de Sainte-Barbe dirigé par les Pères Jésuites (1874-1883). La manoeuvre est habile: le motif d'une pareille préoccupation pour la mort chez notre jeune étudiant est à rechercher dans un traumatisme psychologique, essentiellement attribuable à la fragilité émotive de son âme. L'obsession qu'a supposément vécue Maeterlinck adolescent au sujet de ce thème inquiétant s'explique alors par le "*caractère silencieux et renfermé*", la "*nature taciturne et farouche*" et la "*résistance obscure et passive*" qu'il a de lui-même opposés à l'enseignement moral des

Pères Jésuites,[36] et - c'est ce qui au bout du compte est assez renversant comme analyse, même si Maeterlinck est issu d'un milieu bourgeois et anticlérical - pas du tout à la rigidité possible de ses éducateurs! Pour Bossche, en effet, le Collège de Sainte-Barbe était surtout du genre "*forgeur de volonté et de vertus*", ce pour quoi le climat moral de l'établissement, "*avec sa discipline intérieure et extérieure*", n'a pu que soutenir dans l'âme trop sensible et peu équilibrée du jeune Maeterlinck cette "*révolte sournoise qui s'est manifestée dès les premiers jours de liberté* (c'est-à-dire quand il quitta le collège) *et à travers toute sa vie*"![37] C'est par conséquent à la complexion mentale seule du poète que Van Den Bossche impute, après son départ de Sainte-Barbe, son rejet "in toto" des idées religieuses et morales de ses irréprochables instituteurs.[38] A ce sujet, il cite ici Guy Doneux, dans son ouvrage Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme (Bruxelles, 1961): "*Lorsque, après sept années de lutte obscure où à la volonté des maîtres le disciple oppose la résistance passive de son tempérament, les Jésuites rendent le jeune Maurice à sa famille, ils le lui rendent nanti d'une impeccable culture classique, et complètement déchristianisé*".[39]

---

[36] Van Den Bossche, Edmund C., T.M.P.O.M.M., p. 5.

[37] Ibid., p. 16.

[38] Ibid., p. 17.

[39] Ibid., p. 17. C.F. Van Den Bossche cite ici un passage du livre de Guy Doneux intitulé Maurice Maeterlinck, une Poésie, une Sagesse, un Homme. (Bruxelles, 1961) (Nous soulignons).

Peu nous importe, ici, - c'est même tout à fait secondaire du point de vue de l'objectivité scientifique eu égard à l'objet de la démonstration - que Maeterlinck ait possédé ou non quelques défauts de tempérament, si cela ne nous conduit pas à établir correctement les faits. Ce qui nous semble en réalité plutôt déplacé (nous pesons nos mots), c'est que Van Den Bossche occulte le fait que plusieurs jeunes poètes gantois - car il y en avait d'autres que Maeterlinck - ont aussi vivement critiqué leurs éducateurs et qu'ils ont tous perdu la foi et sont devenus anticléricaux en fréquentant le dit Collège de Sainte-Barbe.[40] Van Den Bossche reconnaît lui-même qu'"*il est évident qu'il y a un rapport entre leur foi et leur conception de la mort*", mais là encore, il n'en tire pas de très justes conclusions quand il nous explique que ces jeunes esprits étaient "*peu préparés*" à des questions "*telles que celles qu'on leur posait*" (une allusion à l'anticléricalisme de leurs parents bourgeois), ce qui les jetait dans un "*grand désarroi*"![41] Maeterlinck a beau soutenir que les Pères Jésuites lui ont laissé de la mort une vision "*sans grandeur et sans horizon*", une conception infernale et horrifiante, où le fantôme de la mort risque à tout instant de vous surprendre dans un misérable état de péché mortel,[42] et M. Doneux, cité par Van Den Bossche lui-même, lequel ne se rend pas compte qu'il dessert ainsi un peu sa position, peut bien faire remarquer s'il

---

[40] Ibid., p. 45.

[41] Ibid., p. 45.

[42] Maeterlinck, Maurice. B.B., p. 88.

le veut que "*c'est un fait troublant que tous ces adolescents qui devaient illustrer les lettres belges, sont sortis de leurs mains, ennemis irréconciliables du christianisme*"[43] rien n'y fait, pour Van Den Bossche il s'agit de démontrer coûte que coûte, et même s'il situe lui-même l'origine de la fascination "morbide" de Maeterlinck pour la mort à l'époque de Sainte-Barbe, que celle-ci ne tient qu'à l'effet de son imagination débridée et de son tempérament "malicieux". De toute évidence, il n'a pas digéré la froide critique sans artifice que Maeterlinck a faite des surveillants jésuites et pour toute réponse a tout simplement décidé de rétablir les faits, mais à l'envers, comme pour faire mentir complètement l'auteur gantois. Il y a ici un très net préjugé favorable à l'institution catholique qui s'exprime au détriment des procédés objectifs d'interprétation et qui, comble de l'outrecuidance, afin de mieux salir notre Nobel, s'appuie sur une série de constatations qui sont elles-mêmes erronées. Van Den Bossche ne résiste donc pas à une critique dialectique, en partie parce qu'il est trop préoccupé de sauvegarder sa réputation religieuse, en partie parce qu'il occulte carrément l'idée que Maeterlinck nous présente de la mort.

1.2.5. Vision du monde et parti-pris idéologique et religieux.

3) Ensuite, notre Docteur en Philosophie veut démontrer dans sa thèse que ces transports émotionnels du jeune Maurice l'ont conduit à verser dans une sorte d'irrationnalisme à partir duquel il s'est forgé une conception sensualiste et, finalement, pan-

---

[43] Doneux, Guy. Op. cit., p. 13.

théiste des choses. En fait, il reproche à notre écrivain d'avoir débordé un jour d'une vision chrétienne de la réalité vers une perspective théologico-cosmique moins orthodoxe, parce qu'à ses yeux plus imprécise. Et il saisit le prétexte du parti-pris chrétien de cette critique (qui est la sienne propre) pour interpréter le traitement qu'a réservé l'auteur gantois au thème de la mort comme étant nécessairement d'inspiration dramatique et pessimiste. N'ayant en vue que de rescaper la vision chrétienne du monde, Van Den Bossche ne peut recevoir ce qu'écrit Maeterlinck au sujet de la mort que d'un oeil réprobateur et traduire sans distinction tous ses poèmes et ses drames en termes péjoratifs; il ne se peut pas que Maeterlinck, qui a quitté un jour le terrain plus respectable de la mystique orthodoxe pour celui d'un panthéisme nébuleux, ait pu témoigner d'autre chose par ses obsessions maladives de la mort que d'une peur ou d'une déception très vives (il faut comprendre qu'il ne doit surtout pas avoir rencontré là quelque bonheur véritable dont l'existence pourrait justifier et même fonder une vision différente et peut-être plus tangible de la réalité que celle que propose la philosophie chrétienne de la nature). Le texte de sa conclusion est on ne peut plus clair.

> *Le mysticisme de Maeterlinck s'est élargi au fur et à mesure que ses lectures portaient son esprit vers d'autres horizons, aussi mystérieux que ceux vers lesquels Ruysbroeck l'avait mené, mais complètement en dehors de l'orthodoxie chrétienne. C'est alors surtout que le pessimisme a pris possession de son âme et s'est*

affermi à travers les vers libres de <u>*Serres chaudes*</u> *jusque dans son théâtre.*[44]

Selon Van Den Bossche, en effet, et telles qu'il interprète les premières oeuvres de l'auteur gantois, tout ce que ce dernier a pu trouver dans cette fascination pour la mort, c'est ce "pessimisme" violent qui justifiera subséquemment son désir et sa quête de bonheur, autre thème constant dans ses oeuvres ultérieures.[45] Quant à savoir si c'est bel et bien un pessimisme qui fonde chez Maeterlinck cette quête de la félicité, voilà, à notre avis, une toute autre affaire, et qu'il vaudrait la peine d'examiner en tenant compte de mille et une nuances indispensables.

Cependant, ce que Van Den Bossche fait en réalité, c'est qu'il traduit unilatéralement les impressions que reçoit Maeterlinck de la mort en termes pessimistes dans le but inavoué de condamner sa conception panthéiste des choses, de chercher à la discréditer sans avoir à recourir dans cette thèse - qui nous apparaît finalement très rhétorique - à une argumentation de type philosophique, parce qu'il la juge inorthodoxe. Aussi exagère-t-il tant qu'il peut l'importance du rôle de la fatalité dans les premiers écrits de l'auteur gantois, quitte à la tirer dans un sens absolument faussé, afin de renforcer la présentation qu'il fait de celui-ci comme d'un homme désemparé, désespéré et angoissé devant le néant de la mort, ce qui doit arriver à ceux qui

---

[44] Van Den Bossche, Edmund C. <u>T.M.P.O.M.M.</u>, Conclusion, p. 198. (Nous soulignons).

[45] <u>Ibid.</u>, Conclusion, pp. 137-198.

ont perdu la foi en la doctrine du salut. C'est la raison pour laquelle d'ailleurs, mais dans un but évident d'asseoir encore mieux les idées précédentes, il associe la conception sans nuance de ce prétendu désespoir à un supposé anticléricalisme de Maeterlinck, puis à son pseudo abandon des idées religieuses dès l'époque de Sainte-Barbe. Et afin de bien resserrer le noeud de sa démonstration, il relate, en la tournant à son avantage, l'histoire tragique de la crise spirituelle qui s'est produite dans la vie d'Emile Verhaeren (l'un des jeunes poètes de Sainte-Barbe et futur candidat au Prix Nobel!) et écrit: "*On ne peut nier qu'il soit passé par une crise religieuse et qu'à la suite de celle-ci il ait rejeté les croyances de son enfance. On ne peut nier davantage que dès son éloignement des certitudes et de la stabilité que lui avaient données la religion, le poète commence à être tenté et obsédé par la mort*".[46] Ce qui est par conséquent arrivé au jeune Maurice, c'est ce qui est réellement arrivé à Emile Verhaeren, son petit camarade: les esprits récalcitrants à la saine rigueur d'une discipline chrétienne sont inévitablement livrés un jour ou l'autre à quelque grand malheur moral; la conception qu'ils finissent par avoir des choses en est l'inévitable et tragique conséquence...[47]

1.2.6. Préjugés défavorables à l'intuition comme moyen de connaissance.

---

[46] Ibid. p. 46.

[47] Ibid., p. 46. Notons que Emile Verhaeren empruntait ses thèmes au paganisme et qu'on interprétait ses poèmes comme s'ils le déclaraient tenant d'un athéisme.

4) Enfin, Van Den Bossche déploie tous ses efforts, produit toutes ces présentations discriminatoires afin de repousser, mais bien inconsciemment cette fois, l'idée fondamentale du Prix Nobel qui veut qu'il existe une prise directe sur l'Au-delà dès cette vie, grâce à la grande porte de l'intuition, porte qu'il a découverte malgré lui lorsque la Vie universelle s'est, pour la première fois, imposée à son expérience au cours de l'incident de cette noyade, et dans laquelle il vit l'Autre monde chuter vers lui sous la forme féerique d'un ruissellement prodigieux. Pour Van Den Bossche, comme pour Lecat que nous considérerons plus loin, ni une telle expérience, ni une telle intuition, ni une pareille conception du monde ne sont recevables quand on est, c'est évident, des tenants d'une certaine interprétation de la philosophie chrétienne et traditionnelle de la nature. La possibilité en particulier de cette intuition est pour eux d'autant plus suspecte qu'elle servirait de fondement cognitif à une sorte de théorie de la connaissance - c'est paradoxal - d'inspiration agnostique, ou à ce qu'on a déjà convenu d'appeler "le panthéisme due diable".

Telles sont donc les principales erreurs d'interprétation qu'on peut attribuer, selon nous, à M. Van Den Bossche dans cette étude sur Le thème de la mort dans les premières oeuvres de Maurice Maeterlinck. Celles-ci nous semblent difficilement acceptables étant donné que Van Den Bossche, qui a produit cet ouvrage en 1969, avait pourtant toutes les oeuvres du Prix Nobel à sa disposition. Toutefois, ce qui nous paraît ôter le plus de

crédibilité à son étude, c'est son parti-pris idéologique, moral et religieux pour lequel il n'a pas hésité à manquer souvent au principe d'objectivité.

1.2.7. Réajustements consécutifs à notre hypothèse de départ.

Quant à nous, suite à cet exposé, nous sommes à présent en mesure d'élaborer davantage notre hypothèse de départ. Pour le bénéfice du lecteur, nous pouvons présenter ici un rapide et utile résumé de nos interprétations. En complète opposition avec l'opinion de Van Den Bossche et de celles de plusieurs autres commentateurs, nous adhérons au récit que fait Maeterlinck de l'incident de sa noyade et considérons qu'il n'existe aucune raison au monde qui permette de jeter a priori quelque doute que ce soit, ou sur le phénomène d'expérience lui-même, ou sur la sincérité de l'auteur, ni même sur la qualité de sa mémoire. Rien ne nous autorise à préjuger de la sorte de l'authenticité de son témoignage à propos de cette expérience qui, pour nous, reste en soi invérifiable, mais dont nous nous efforcerons de démontrer néanmoins qu'elle fut hautement déterminante et positive pour Maeterlinck, au point d'avoir un impact décisif et insoupçonné jusqu'ici sur l'évolution de ses vues philosophiques et spirituelles.

Nous ne sommes pas du tout d'accord, non plus, avec la lecture, assez courante, qu'on fait de cette fascination que le Prix Nobel a eu pour la mort ou pour le thème de la mort. D'aucuns ont voulu établir que cette préoccupation s'est exercée sur lui uniquement parce qu'il avait renoncé aux idées et croyances

de la religion traditionnelle (ce qui reste à vérifier puisqu'il s'est toujours dit profondément catholique!) ou parce qu'il souffrait prétendument d'une instabilité mentale d'ordre quasi chronique, ce qui lui aurait valu, dans un cas comme dans l'autre, de se trouver totalement dépourvu en face de certains phénomènes, ce pour quoi l'on cherche d'ailleurs à faire ressortir tant qu'on peut, et strictement, tout ce qu'il a pu vivre d'inquiétude et d'angoisse bien humaines. Nous estimons plutôt, pour reprendre l'affaire, que la vision des Pères Jésuites qui dépeignaient la mort en termes épouvantables et infernaux n'a pu que renforcer au contraire, chez le jeune étudiant sensible, cette tendance à se replier sur lui-même et à demeurer préférablement silencieux en raison de la nature de ses aventures et de la façon dont il envisageait l'avenir après elles.

> *Le silence est l'élément dans lequel se forment les grandes choses, pour qu'enfin elles puissent émerger, parfaites et majestueuses, à la lumière de la vie qu'elles vont dominer. (...) tous les hommes considérables que j'ai connus s'abstenaient de bavarder de ce qu'ils projetaient et de ce qu'ils créaient (...) Il ne faut pas croire que la parole serve jamais aux communications véritables entre les êtres.*[48]

De même, nous pensons que l'enseignement moral et rigoriste qu'il a reçu à Sainte-Barbe n'a pu que le désemparer puisqu'il condamnait sévèrement l'opinion naturelle et pas du tout angoissante ou culpabilisante que l'adolescent s'était d'abord faite des réalités invisibles ou même de la fin de la vie. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il soit sorti de ce collège avec quelques senti-

---

[48] Maeterlinck, Maurice. T.H., "*Le Silence*", pp. 3-4.

ments de frustration et de révolte au coeur et qu'il se soit mis, aussitôt libre, à critiquer vertement le fatalisme d'une perception religieuse des choses qui ne convenait aucunement à la magnificence et à la générosité féerique de l'Au-delà. L'étroitesse d'esprit dont avaient fait preuve ses éducateurs, lesquels s'accrochaient à ses yeux à des croyances et des idées religieuses sur la mort sans substance et sans dimension, à des valeurs au fond désespérantes par opposition à un sens plus profond et éprouvé de la vie, explique en réalité beaucoup mieux son besoin de dénoncer les causes d'un entretien aussi tragique, dans l'âme des jeunes êtres, des germes de la mort spirituelle. "*Ils vivent trop dans la mort*, écrit-il au sujet des Jésuites dans Bulles bleues, *mais dans une mort sans grandeur et sans horizon, une petite mort pratique, économique, commercialisée et avantageuse*".[49] En somme, les commentateurs du type Van Den Bossche ou Lecat n'ont pas accepté de reconnaître que la mort dont Maeterlinck parlait si souvent, c'était aussi celle de ses anciens surveillants. Il n'est guère étonnant qu'on ait alors essayé de lui faire porter le chapeau de l'"anticléricalisme" et de faire croire qu'il détestait en bloc tout ce qui portait une soutane ou qui était religieux. C'était la meilleure façon de maquiller la vérité. Or la réalité est très différente, car l'auteur gantois se montrait bien plus nuancé et généraux qu'on le prétend à l'endroit du clergé: l'analyse qu'il fait de celui-ci démontre une telle subtilité de vue qu'elle ne peut qu'échap-

---

[49] Maeterlinck, Maurice. B.B., "*Chez les Jésuites*", p. 88.

per, par sa justesse et sa profondeur psychologiques et spirituelles, à l'esprit de tels commentateurs. Dans un chapitre de Bulles bleues intitulé "*Les curés*", il explique:

> *Je ne porte les jésuites qu'à la surface de mon coeur. Ils ne sont pas méchants, mais égarés par des préjugés et des traditions surannées, se montrent maladroits, ne comprennent pas la jeunesse, ou ne s'y intéressent qu'au point de vue du recrutement de leurs noviciats, ce qui leur prépare de cruels et perpétuels mécomptes qui ne les éclairent pas.*
>
> *En revanche, ce qui prouve que je ne fais pas de l'anticléricalisme dont j'ai horreur, car c'est une des plus basses manifestations de la stupidité humaine, j'adore les curés, principalement les bons curés de campagne. Ce sont en général de très braves gens, les meilleurs qui nous restent. Ils représentent un autre monde. On dirait qu'ils habitent une planète moins lourde et plus chimérique que la nôtre. Parfois, ce sont des saints et nous ne nous en doutions point, car on ne connaît un saint, comme on ne connaît un ami, que lorsqu'il est mort. Même ceux qui ne sont pas encore saints sont admirables. Voilà les plus heureux des hommes.*[50]

Nul doute que certains intellectuels catholiques ont pu se sentir visés; il n'en tenait qu'à eux de faire la part des choses, comme Maeterlinck l'a faite lui-même dans cet autre chapitre intitulé "*Chez les Jésuites*" et dans lequel il nous explique:

> *Pour tout dire en quelques mots, si les surveillants étaient généralement insupportables, bornés et tracassiers, les professeurs étaient très bons, très patients et très dévoués. Ils croyaient faire leur devoir et agir pour le bonheur de tous. Il y avait incontestablement des saints dans leur groupe.*[51]

---

[50] Ibid., pp. 111-112. (Nous soulignons).

[51] Ibid., "*Chez les Jésuites*", p. 89.

Ce ne sont donc que certains "bons Pères" trop zélés que Maeterlinck dénonce, et, en dehors de ceux qu'on retrouve chez les Jésuites, ceux dont la mentalité nous rend la religion détestable; non tous les membres de l'institution ecclésiale.

Malheureusement, on ne révèle pas toujours tout sur cette période qu'a passée Maeterlinck étant adolescent au Collège de Sainte-Barbe. On se garde habituellement de suggérer ce que Maeterlinck lui-même raconte de ses éducateurs:

> *Grâce à eux, nous ne cessions d'osciller entre l'enfer et le ciel. La moindre pensée charnelle vous précipitait dans les flammes éternelles. Tous les sermons ne s'occupaient que de l'enfer. Le Père prédicateur se mettait dans une telle fureur en évoquant les supplices éternels que j'en serais demeuré timoré comme un lièvre si l'influence de mon père n'avait amorti l'épouvante que se plaisaient à attiser nos chers maîtres. Il haussait dédaigneusement ses épaules en sifflotant et nous savions ce que cela voulait dire.*[52]

On croirait relire l'histoire racontée par Van Den Bossche, mais comme si tous les rôles étaient renversés; les troubles émotionnels étant surtout provoqués cette fois, quoique de façon sporadique, par les "bons Pères" eux-mêmes!

Et certes, l'incertitude et l'angoisse qu'on reconnaîtra peut-être à l'occasion sous sa plume, lorsqu'il parlera de la réalité de la mort, provient beaucoup des doutes que ses éducateurs ont réussi à semer dans son âme, bien que ceux-ci ne soient jamais parvenus à détruire totalement en lui cette impression vivace, laquelle il a conservée tout au long de son existence,

---

[52] Ibid., p. 86.

d'un contact possible avec la Vie universelle, les dieux antiques ou chrétiens et l'informe Au-delà, et dont il ne fit qu'espérer la répétition à travers cette fascination et cet espoir de la béatitude.

En somme, nous prêtons à l'auteur gantois plus de sensibilité humaine que ne lui en ont accordé certains de ses commentateurs et lui reconnaissons une richesse d'expérience, une intelligence et une profondeur que l'attribution du Prix Nobel elle-même ne suffit qu'à peine à laisser deviner. La fréquentation de sa pensée ne représente aucun danger pour nous; les choses humaines ne doivent point nous être étrangères. Nous ne ressentons pas son oeuvre comme une menace; nous nous en inspirons. Et si le penser gantois vient faillir sous nos yeux, nous sommes suffisamment assurés, ayant conscience de notre propre état général d'indigence, par la lumière dont, grâce à Dieu, nous jouissons, et qui illumine toujours, comme pour la mieux rappeler dans les obscurités de notre esprit, la nécessité intellectuelle de l'amour et de la miséricorde.

1.3. Carole J. Wilson-Lambert.

Au nombre des études exclusivement consacrées au thème de la mort chez notre Prix Nobel de Littérature et comme succédant, d'après l'ordre chronologique exact, à l'ouvrage d'Edmund Van Den Bossche, Le thème de la mort dans les premières oeuvres de Maurice Maeterlinck (1969), on compte aussi, comme nous l'avons

déjà mentionné (voir 1.1.), l'article de Mme Carole J. Wilson-Lambert intitulé "*Maurice Maeterlinck et l'idée de la mort de 1885 à 1890*" paru assez récemment dans les Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck (tome vingt-sept, 1989).

1.3.1. Parenthèse sur les Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck.

Il serait opportun d'ouvrir ici une parenthèse au sujet des études maeterlinckiennes, ne serait-ce justement que pour saisir l'occasion de mieux souligner au passage le peu d'intérêt que l'intelligentsia contemporaine peut attacher actuellement à la thématique centrale de la mort chez le penseur gantois, tout de même qu'à son oeuvre entière. Dans l'ouvrage édité à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain belge, lequel a pour titre Maurice Maeterlinck. 1862-1962., on retrouve au livre troisième, expressément composé "*Pour les chercheurs*", un article des plus instructifs de M. Robert Van Nuffel, professeur à l'Université de Gand, qui relate l'histoire de la dite "Fondation Maurice Maeterlinck".[53] L'auteur, qui fut lui-même l'un des créateurs et des directeurs de cette fondation, nous apprend qu'elle vit le jour à Gand le 15 janvier 1954 sous la forme d'une association sans but lucratif visant, conformément à la loi belge à laquelle sont assujettis ces types d'organismes, à "*honorer de façon permanente la mémoire de Maurice Maeterlinck*" et "*à favoriser tous travaux et recherches*" le concernant.[54] Van Nuffel

---

[53] Maurice Maeterlinck. 1862-1962. (Belgique, 1962), Livre III, "*Pour les chercheurs*". L'Article "*Fondation Maeterlinck*" de Robert Van Nuffel, pp. 508-520.

[54] Ibid., nous résumons les propos des pages 510 à 520.

nous signale également que l'une des premières tâches assumées par le Cabinet Maeterlinck, à côté de celle qui consistait à monter un important centre de documentation, fut de publier un bulletin - ce que sont ces Annales - lesquelles, écrit-il,

> *ont assuré l'édition d'études originales et livré au public de précieux documents inédits. Elles ont surtout voulu donner aux chercheurs des indications précises sur le matériel groupé dans les collections du Cabinet: l'inventaire des manuscrits, des lettres - dont nous résumons le contenu - a déjà permis à plus d'un critique de nuancer sa pensée.*[55]

D'après nos recherches, ces Annales ont paru chaque année sans interruption de 1955 à 1980, faisant connaître l'oeuvre et la pensée de Maeterlinck en Europe et à travers le monde pendant près de vingt-cinq ans. Toutefois nous fûmes très surpris de découvrir que si l'avant-dernier numéro (le tome 26) datait de 1980, le tout dernier (le tome 27) avait dû attendre jusqu'en 1989 pour paraître. Un écart plus le moins inquiétant de neuf ans séparait donc les deux parutions. Certains ont déjà laissé entendre que cette improduction serait attribuable au fait que tout aurait été dit et écrit sur l'oeuvre et sur la pensée du Prix Nobel.[56] Nous préférons n'y voir qu'un signe de fort ra-

---

[55] Ibid., p. 520.

[56] C'est ce que nous rapporte Gaston Compère dans l'avant-propos de son T.M.M. (Bruxelles, 1955, p. 7) quand il nous dit que: "*Parler encore du théâtre de Maurice Maeterlinck peut sembler à certains une gageure, à d'autres une entreprise sans intérêt et qui même ne va pas sans ridicule. Il est indéniable que l'oeuvre de Maeterlinck porte, pour l'instant, le poids d'un lourd discrédit. Ce discrédit, ce n'est pas les louanges dont elle fut l'objet à la mort de l'écrivain, ni certains livres de critiques dont l'admiration annihile toute faculté de discernement, qui l'effaceront. Un professeur en Sorbonne qui, entre deux cours, au hasard de la conversation, vint à prononcer le nom de Maeterlinck, nous disait, à quelques amis et à moi: "C'est fort étrange: quand je viens à parler de Maeterlinck, presque tous vos compatriotes se mettent à sourire, comme vous souriez vous-mêmes. Et pourtant... Maeterlinck lui-même n'ignorait*

lentissement des études maeterlinckiennes. Du moins faut-il en déduire que celles-ci sont en train de battre tout simplement de l'aile et que les recherches susceptibles de faire progresser la connaissance du thème central de la mort chez l'écrivain belge risquent de demeurer encore longtemps dans un état primitif. On serait alors en droit d'espérer beaucoup de la présentation que nous fait Mme Carole J. Wilson-Lambert de l'idée de la mort chez Maurice Maeterlinck de 1885 à 1890.

1.3.2. Nature générale de l'approche.

Que nous réserve en effet ce très court article de Mme Wilson-Lambert? Il nous présente une esquisse en huit pages de l'évolution artistique et philosophique de Maeterlinck en regard de son attitude en face de la mort.

> *La préoccupation de la mort chez Maurice Maeterlinck est très importante. L'aspiration mystique du jeune poète à vivre une union personnelle avec un Dieu de lumière a dévié vers la fascination des ténèbres et de la mort qui se manifeste même dans ses moments de plus haute prière. Les*

---

pas qu'en Belgique, les générations d'écrivains qui suivirent la sienne lui vouaient un mépris respectueux, voire goguenard, - ce dont il ne se souciait pas, à juste raison. Peu après sa mort, lors de la séance d'hommage organisée à la Maison des écrivains, à Bruxelles, Valère Gille pouvait, à bon droit, s'exclamer à la fin de son discours: "La Belgique est en deuil... Et elle ne le sait pas". Le "discrédit" et le "mépris", voilà en somme les effets des préjugés dont l'oeuvre de Maeterlinck fait l'objet depuis bientôt cent ans, et qui expliqueraient le ralentissement sensible des recherches qui lui sont consacrées. C'est encore ce que souligne Jean-Marie Andrieux dans l'avant-propos de son Maurice Maeterlinck (Paris, 1962, p. 9), quelques sept ans plus tard, quand il soutient que: "Entré dans une sorte de légende qui, aux yeux de certains confine à la nébulosité, Maeterlinck fait à présent l'objet de nombreux préjugés. On voudrait, semble-t-il, se venger sur sa mémoire des glorieuses réussites qui ont marqué son existence trop connu pour être bien connu, le voici victime d'une notoriété si évidente que, non contents de juger superflue la recherche des valeurs qui en sont la justification, bien des contemporains mettent en doute des faits de création qu'ils n'ont même pas approchés. On ne reconnaîtra l'intérêt de Serres chaudes, Pelléas et Mélisande et L'Oiseau bleu que pour reprocher aux essais l'incertain et le fluctuant de la pensée qui s'y exprime et aux livres de nature la modicité de leur apport aux découvertes scientifiques: c'est regretter l'absence d'un professeur dans L'Ecole des maris ou, dans L'Embarquement pour Cythère, de l'exacte description d'un port".

> *traces laissées par certains événements de sa vie - le frôlement de la mort par noyade dans son enfance, son milieu morbide, et la mort de son jeune frère - ont permis à cette fascination de la mort d'influer sur son intérêt pseudo-scientifique pour les phénomènes occultes. Le but de notre analyse est d'esquisser l'évolution de l'art et de la philosophie de Maeterlinck du point de vue de son attitude face à la mort.*[57]

Relevons pour commencer que l'auteure reconnaît bien ici l'importance de l'intérêt que Maeterlinck a accordé à ce thème, qu'elle n'hésite point à signaler l'événement de ce qu'elle appelle "*son frôlement de la mort par noyade dans son enfance*", ainsi que le fait de "*son milieu morbide*" et l'expérience de "*la mort de son jeune frère*", tout ce qu'elle reconnaîtra plus loin comme étant "*ses propres expériences (...) et sensations de la mort*"[58] Elle annonce également l'existence de quelque parallèle entre les traces laissées sur l'âme de l'auteur par certains autres événements de sa vie, dont ces derniers, et un ensemble de productions et d'idées qui en seraient issues. En fait, elle soutient que la mort est le thème central de sa littérature dramatique et de ses théories esthétiques, bien qu'il ne s'agisse pas là d'un propos qui fasse allusion à une trame spécifiquement philosophique de la pensée de Maeterlinck. Du point de vue, pourrait-on dire, d'une théorie de la connaissance, l'étude trahit en fait son objectif philosophique pour se limiter à des observation de type littéraire ou théologique.

---

[57] Wilson-Lambert, Carole J., "*M.M.I.M.*", p. 43.) (Nous soulignons).

[58] Ibid., p. 43.

Mais Mme Wilson-Lambert a pour elle de reconnaître effectivement l'importance des "expériences de la mort"; elle nous dit, très justement, que Maeterlinck "*pensait qu'on ne peut comprendre la vie qu'en rapport avec la mort ou* - mais ici son commentaire verse déjà dans l'équivoque - *avec la possibilité omniprésente de la mort*"[59] Elle nous apprend, chose nouvelle et digne d'intérêt pour l'objet de notre recherche, que l'auteur gantois vouait un culte particulier pour ce qu'il a appelé, dès ses Visions typhoïdes (écrites sans doute entre 1886 et 1888), les "*joies de la mort*" à travers lesquelles il se rapprochait continuellement de Dieu.[60] Nous sommes déjà assez loin, à première vue en tout cas, des constatations qu'on retrouve sous la plume de Van Den Bossche si préoccupé de sauvegarder ses a priori religieux. Il faut dire que Mme Wilson-Lambert s'arrête de manière particulière à cette période qui se situe quelques sept ans après la sortie du poète de Sainte-Barbe, période qui s'échelonne sur cinq années seulement et au cours de laquelle Maeterlinck se passionnait (à ce qu'on dit) pour les oeuvres de Ruysbroeck ou de Villiers de l'Isle-Adam, ce poète symboliste et mystique moderne dont il

---

[59] Ibid., p. 51. Nous reprendrons cette affirmation équivoque plus loin.

[60] Maeterlinck, Maurice. Visions typhoïdes. Contrairement à Mme Wilson-Lambert, laquelle utilise la version de l'édition de M. Raymond Pouilliart, "*Les Visions typhoïdes, texte inédit de Maurice Maeterlinck. Exégèse et transcription du manuscrit de Raymond Pouilliart*", paru dans La Fenêtre ardente, 2 (1974), pp. 75-93, nous n'utiliserons ci-après que la version définitive des passages corrigés par Maeterlinck, celle-là même qui appartient au manuscrit des Visions typhoïdes se trouvant aux Archives et Musée de la littérature à Bruxelles et qui a été publiée dans Maeterlinck, Introduction à une psychologie des songes (1886-1896), textes réunis et commentés par Stefan Gross (Bruxelles, 1985), pp. 19-23. Notons que les Visions typhoïdes, où nous verrons que Maeterlinck décrit ses expériences d'oraison, n'apparaissent pas non plus dans les bibliographies d'un très grand nombre de commentateurs, notamment dans celles de Edmund D. Van Den Bossche, de Marcel Postic et de Gaston Compère. (Sigle, V. ty.).

était l'ami (quant à nous nous n'osons guère situer à ce point dans le temps ses lectures...). L'étude de Van Den Bossche s'étendait des débuts de l'oeuvre de l'auteur gantois aux environs de 1894; celle de Mme Wilson-Lambert, en somme, la chevauche, puisqu'elle recouvre les années de 1885 à 1890. Mais Mme Wilson-Lambert écrit en 1989 et l'ouverture d'esprit n'est peut-être plus la même; ce qui n'empêche pas que son étude ne fasse pas davantage la preuve d'un plus grand effort d'objectivité que celle de son prédécesseur, puisque nous allons voir qu'elle ne paraît guère éviter, elle non plus, les pièges dans lesquels est souvent tombée cette longue tradition foisonnante d'idées toutes faites et dont, de toute évidence, elle s'inspire.

1.3.3. Divulgation des procédés d'interprétation préjudiciables.

Remarquons au passage que Mme Wilson-Lambert se propose d'analyser l'évolution de l'art et de la philosophie de Maeterlinck, mais en partant "*du point de vue de son attitude face à la mort*". Elle nous présente donc la série de propositions précédentes (voir 1.1.3.2.) en s'appuyant sur une idée préconçue du type ou de la sorte de comportement que devait avoir l'écrivain devant la mort, ou devant une certaine mort. Or c'est ici, tout de suite en commençant, que son analyse dérape. D'aucuns qui ont écrit sur Maeterlinck à ce jour en prenant pour acquis qu'il fut, tout au long de sa vie, un être profondément angoissé ou terrifié par la mort, et ceci le plus souvent sur la seule foi du témoignage de quelques prédécesseurs qui faisaient autorité, se sont vus dans l'obligation d'édifier des constructions savantes pour parvenir à

justifier en tout point cette lecture. Tous - ayant négligé de prendre au sérieux le récit des impressions que Maeterlinck nous fait de ses expériences de contact avec la mort - ont qualifié en termes peu élogieux ce qu'ils reconnaissaient comme n'étant qu'une "fascination morbide". Ils s'imposaient de la sorte, et d'eux-mêmes, la nécessité de devoir chercher ici et là, dans l'oeuvre comme dans l'existence du Prix Nobel, les causes d'un prétendu drame personnel de nature psychologique ou religieuse. Et tous ont lu, par conséquent, qui les poèmes, qui les tragédies, qui les essais philosophiques, en guettant au détour de chaque page l'expression, la phrase ou le mot qui corroboreraient évidemment leur sentiment. N'est-ce pas, en effet, comme nous l'avons largement démontré, aussi inexplicable ou aberrant que cela puisse paraître, ce que firent Van Den Bossche, Postic ou Compère? Mme Wilson-Lambert, disions-nous, ne fait pas exception à la règle. Malheureusement ses préjugés littéraires et religieux, plutôt que d'aider à solutionner l'énigme du thème de la mort chez Maeterlinck, ne font que l'embrouiller davantage.

1.3.3.1. Critique théâtrale et interprétation littérale de textes aux contenus mystiques.

Mme Wilson-Lambert prend pour point de départ de son étude un texte tiré des Visions typhoïdes sur la base duquel elle affirme, pour toute entrée en matière, c'est-à-dire tout de go, que "*l'angoisse personnelle de Maeterlinck se révèle dans l'ex-*

plication qu'il donne des joies de la mort dans son approche de Dieu".[61] Nous entendons bien démontrer d'une façon irréfutable qu'elle se trompe du tout au tout, aussi peu versée qu'elle l'est en mystique qu'en philosophie. Il est même déplorable que nous soyons forcé d'en arriver là après la froide critique que nous avons déjà dû faire de la fâcheuse étude de M. Van Den Bossche.

Elle tire son texte du premier chapitre intitulé "*Vision de l'énigme*" que l'auteur fait précéder d'une citation de saint Paul qui dit: "*Nous voyons maintenant en énigme dans un miroir*" (I Cor. XIII, 12)[62] Il avait certainement une intention. Mais voici le texte:

> *Je me réjouis en elles* (les joies de la mort) *sans les percevoir par aucun sens connu, et je sens que je m'approche continuellement de Dieu, de sorte que mon âme est semblable à une loupe, dont la lentille en s'éloignant graduellement d'une furieuse pensée, la grossirait épouvantablement sous elle; jusqu'à ce que j'arrive à l'obscurité d'une terreur que l'on ne peut concevoir ailleurs. Mais ces choses ne veulent pas être dites ici, parce qu'elles sont réelles autre part, d'où nous ne pouvons les déplacer actuellement. Il faudrait pour les dire réellement que nos paroles, semblables déjà à celles*

---

[61] Wilson-Lambert, Carole J. "*M.M.I.M.*", p. 44.

[62] Ibid., p. 44. Pour Maeterlinck, la citation qu'il tire de Saint Paul (I Cor. 13, 12) appartient au passage suivant, lequel donne tout son relief à notre interprétation: "*La charité est longanime; la charité est serviable; elle n'est pas envieuse; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne passe jamais. Les prophéties? elles disparaîtront. Les langues? elles se tairont. La science? elle disparaîtra. Car partielle est notre science, partielle aussi notre prophétie. Mais quand viendra ce qui est parfait, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Car nous voyons, à présent, dans un miroir, en énigme, mais alors ce sera face à face. A présent, je connais d'une manière partielle; mais alors je connaîtrai comme je suis connu*". (Bible de Jérusalem, I Cor. 13, 4-12).

> *de Dieu, fussent des oeuvres sur un globe différent; ce qui arrive inévitablement, mais ne peut pas se voir de ce côté extérieur de la mort.*[63]

Mme Wilson-Lambert tombe donc sur le passage que nous avons souligné et où Maeterlinck a écrit: "*J'arrive à l'obscurité d'une terreur que l'on ne peut concevoir ailleurs*". Elle en tire aussitôt la conclusion suivante: "*Maeterlinck associe son approche de Dieu au fait de parvenir à l'obscurité d'une terreur que l'on ne peut concevoir ailleurs. Cette terreur, poursuit-elle, avec un aplomb renversant, il ne la ressentait pas en 1885, lorsqu'il débordait de joie à la découverte des oeuvres de Ruysbroeck*"[64] (et elle nous en donne pour preuve un passage tiré d'une "*Lettre à Rodolphe Darzens*" dans lequel Maeterlinck exprime sa "*joie*" et son "*étonnement*" devant le génie absolu de Ruysbroeck l'Admirable). Bref, elle est tout simplement en train de nous dire que puisqu'elle croit que Maeterlinck a abandonné un jour la lecture des mystiques orthodoxes, il a fini par sombrer dans une terreur religieuse tout à fait irrationnelle...

Il est clair que l'interprétation de cette commentatrice naît d'un inextricable agencement d'idées, toutes enchevêtrées et incertaines par ailleurs. Il faut y penser à deux fois pour démêler les noeuds de ces associations par lesquelles elle en est venue à se forger la conviction que l'image de "*l'obscurité de la terreur*", dont le poète mystique nous parle ici, ne peut être

---

[63] Maeterlinck, Maurice. V.ty., p. 19. (Nous soulignons, sauf pour l'adverbe "*réellement*" que Maeterlinck a mis lui-même en italique).

[64] Wilson-Lambert, Carole J. "*M.M.I.M.*", p. 44.

autre chose en définitive qu'une peur morbide de la mort physique, ou même, car elle ne semble pas les distinguer, qu'une peur anormale du Dieu chrétien! D'où que les *joies d'agonie*" dont il est question vont devenir sous sa plume des espèces d'exaltations vides et sentimentales qui seront les signes avant-coureurs et manifestes de ce qu'elle diagnostiquera par la suite comme étant un état de confusion spirituelle, engendré par un éloignement de plus en plus grand de Maeterlinck par rapport aux conceptions chrétiennes traditionnelles! Présentée de cette façon, bien sûr, la vision de l'"*Enigme*" n'est plus même religieuse; elle est psychologique! Il ne serait donc pas exagéré de dire que Mme Wilson-Lambert possède un sens herméneutique et spirituel inversement proportionnel à son sens littéraire... Encore faut-il que nous fassions la preuve de ce que nous affirmons.

Mme Wilson-Lambert nous fait ici une interprétation dans le style le plus purement "littéral" sur le seul fondement de sa croyance en l'hypothèse de l'angoisse et de la morbidité de Maeterlinck en face de la mort. Il suffit au lecteur pour s'en convaincre de lire les toutes premières lignes du passage étudié, lequel a été composé par le penseur religieux en pleine conformité à l'esprit et à l'expérience de la mystique thérésienne.

I. VISION DE L'ENIGME.

> *Je sais que les images s'élèvent de l'enfer, car elles sont la souillure de la pensée et du rêve, venus de Dieu, absolus. Je sais avec sainte Thérèse, que seules elles sont connues du démon qui ne pénètre pas ailleurs et ne voit qu'en elles le secret de nos songes; et c'est pourquoi je voudrais parler au-dessus des images dans la solitude essentielle du Verbe, aussi déserte que*

> *la lune. Je désire le Verbe, nu comme l'âme après la mort, pour dire l'Enigme dénuée de substance et de lumière dans sa splendeur intérieure (...) Lorsque je l'entrevois, elle ne se localise nulle part, ni à droite, ni surtout à gauche, comme le rêve ordinaire dans ma vie antérieure. Elle est partout sans ténèbres et sans lumière sensibles, et moi je suis seul en elle, seul avec le verbe mental qui arrête son reflet sans bornes dans mon âme mais ne veut pas aller au-delà. Elle apporte alors le commencement des joies de la mort, sans analogies, et le silence même ne peut les exprimer. Je me réjouis en elles, sans les percevoir par aucun sens connu, et je sens que je m'approche continuellement de Dieu (...) jusqu'à ce que j'arrive à l'obscurité d'une terreur que l'on ne peut concevoir ailleurs (...) L'âme va s'entrevoir dans la mort, et le reste en elle.*[65]

Nous ne savons à quelle théologie Mme Wilson-Lambert se réfère pour recevoir ce magnifique bouquet de fleurs spirituelles d'un air aussi dédaigneux, lorsqu'elle prétend trouver - dans ce qui s'avère être en réalité la description même d'une nuit des sens, d'une nuit des images et d'une nuit des mots - le signe d'une angoisse névrotique à la Freud. A nos yeux, si ce texte exprime quelque terreur obscure, ce n'est rien d'autre qu'un Mysterium tremendum et fascinans de la créature concevant les limites de sa nature en face de l'inconcevable étréité de Dieu. Mais pour notre commentatrice, qui est presque totalement dépourvue, en fait, de théologie et de mystique chrétiennes, quand notre écrivain parle des "*joies de la mort*", il ne peut être qu'un déséquilibré. La mort, pour elle, n'a pas de dimension spirituelle; elle n'est que corporelle: elle se demande donc quel homme ne deviendrait pas fou à méditer constamment sur sa disparition matérielle! C'est la

---

[65] Maeterlinck, Maurice. V.ty., chapitre I, p.20. (Nous soulignons).

raison pour laquelle elle nous dit, comme nous l'avons vu, que Maeterlinck ne pouvait "*comprendre la vie qu'en rapport (...) avec la possibilité omniprésente de la mort*". Elle ne voit justement pas la nuance (que seule lui eût d'ailleurs procuré ou l'expérience d'oraison ou la connaissance des écrits de la sainteté chrétienne): que la mort intérieure existe uniquement dans l'acceptation de la mort corporelle qu'elle précède. Elle n'a pas remarqué ce qu'écrit Maeterlinck au chapitre troisième des Visions typhoïdes quand, agenouillé, il s'écrit:

> *Ô mon Dieu faites donc que les feuilles de la nuit s'évanouissent aux flammes de votre amour, faites éclore au-dessus de leurs ombres les seules palmes réelles et les rigides lys, et les éblouissantes roses des voluptés absolues, laissez-les jaillir et rejaillir aux clartés de mes prières, comme au milieu d'un clair de lune inconnu; emmenez-moi au-dessus de l'étonnement de l'épouvante et de l'amour dans les grands froids des immuables joies; élevez mes lèvres au-dessus de mes désirs et mes mains au-dessus de mes rêves; apaisez enfin mes yeux clos au-dessus de mes songes et ma bouche entrouverte au-dessus du silence.*[66]

Comment Maeterlinck pourrait-il espérer des choses qu'il ne devinerait pas, qu'il ne connaîtrait pas déjà de quelque façon par sa pratique de l'oraison? Mais où prend donc Mme Wilson-Lambert cette lecture horrifiante qui contredit absolument ces textes qui témoignent d'une grande espérance intérieure? Les seules terreurs obscures qu'on puisse imaginer ici sont analogues à celles de Moïse, de Jacob et d'Isaïe devant l'apparition du grand Dieu de lumière. Les seules joies auxquelles notre penseur

---

[66] Ibid., chapitre III, p. 21. (Nous soulignons).

aspire, ce sont des joies immuables au-delà de la banalité des sentiments et des désirs imparfaits, ces joies indicibles, ces joies de l'ailleurs, qu'il distingue fort bien - notons-le - de celles, plus éphémères, qui font obstacle à la paix du coeur.

Que nous décrit Maeterlinck de son effort pour se délivrer de ce monde?

> *(Seigneur) arrachez-moi aux espérances extérieures en enflammant leurs herbes, leurs ombres et leurs fruits aux flammes essentielles de l'autre espoir sans erreurs, éteignez mes prières qui ne s'élèvent pas jusqu'à vous et séchez les pleurs qui ne tombent pas sur les cimes de mon âme; écoutez-moi de ce côté de l'ignorance, délivrez-moi du mal de mes désirs au-dessous de mes yeux; et du mal de mes joies au-dessous de mon coeur; éprouvez-moi jusqu'à l'aube attendue dans mes nuits pour m'abreuver au-delà de l'ivresse (...), mais surtout, Seigneur, ayez pitié de moi car voici que je me complais encore, aussi bien que tous les autres en tout ce qui n'est pas!*[67]

Qu'il s'agisse ici d'une mort spirituelle, à soi ou au monde, qui oserait encore en douter? Maeterlinck aurait-il donc pour rien, et juste sous ce texte, cité ce vers de J. Racine: "*Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?*"[68] On croirait bien entendre Jean de la Croix s'exclamer: "*O mon Dieu! à quand ceci? Quand te dirai-je sans félonie: Je vis enfin, car plus je ne meurs?*" Il se réjouit dans les joies d'une mort qui n'est perceptible par aucun sens connu. Quelle souffrance ou quelle forme d'anxiété supposées peut-on alors imaginer là où la rencontre de Dieu a lieu, comme dans La Montée du Carmel, dans un "rien" situé

---

[67] Ibid., chapitre III, p. 22.

[68] Ibid., chapitre III, p. 22.

précisément au-delà des émotions et de l'intelligence? On comprend plus aisément l'affreux malentendu qui a porté tant de commentateurs, depuis le début du siècle, à déprécier ces sortes d'envolées mystiques de Maeterlinck hors le monde commun; Charles Bernard dans son article "*Devant Dieu de Maurice Maeterlinck*" publié dans la revue L'indépendance (Bruxelles, 1937), qui déclarait, par exemple, en levant presque les mains au ciel: "*Nous sommes quasi épouvantés devant le manque d'émotion de Maeterlinck placé devant Dieu, qu'il mesure à l'aune de notre petit savoir*"[69] ou Firmin Ven Den Bosche (l'ancêtre intellectuel de E.C. Van Den Bossche sans doute?), dans l'ouvrage La littérature d'aujourd'hui: impressions et opinions (Bruxelles, 1908) qui, prenant un air contrit, avouait: "*Maeterlinck attriste nos convictions de chrétiens*"[70]; ou, mieux encore, Hubert Colleye, dans son article "*La Philosophie de Maeterlinck*" paru dans la revue Métropole (Anvers, 1939) qui, lui, déclarait péremptoirement: "*Il n'est pas qualifié pour parler du Christianisme. Littéralement, il ne sait pas ce que c'est*" (!)[71] Il est inutile d'en citer davantage. La simplicité d'intention et la profondeur spirituelle de l'auteur gantois nous semblent bien lui avoir mis à dos tout un carton de casuistes et de petits catholiques ignorants et mesquins. Peut-être faudrait-il ajouter aux expériences de mort que Maeterlinck a connues celle qui réside

---

[69] Cité par M. Lecat dans son L.Mae., tome II, p. 157.

[70] Cité par M. Lecat dans son L.Mae., tome II, p. 157.

[71] Cité par M. Lecat dans son L.Mae., tome II, p. 157.

dans l'incommunicabilité des grâces réelles d'oraison... Malgré tout il a tâché de se défendre comme il l'a pu jusqu'à la fin de sa vie contre le déferlement ininterrompu et aveugle de ces vagues d'incompréhension; il n'y a qu'à méditer, par exemple, sur le motif qui l'a incité dans La Grande Porte (1939) à essayer de justifier sa prière personnelle: *"Chercher Dieu, c'est prier. La véritable prière est l'ardent désir d'apprendre à connaître ce qu'on adore dans l'inconnu. Je n'ai pas fait autre chose; et peut-être ai-je prié plus réellement que bien des croyants qui passent leur vie dans l'oraison"*[72]

Mais pour en revenir à Mme Wilson-Lambert, elle colle à la mort avec toute la psychologie terre à terre d'une personne qui reste attachée à ce monde et à toutes les choses de la vie. *"Quand donc quitterons-nous, écrit Maeterlinck, cette idée que la mort est plus importante que la vie...?"*[73] En d'autres termes,- quand la peur cessera-t-elle de nous préoccuper au point de nous faire enfuir toujours dans la vie, - ou quand serons-nous capables de détourner nos yeux vers cet ailleurs inconnu afin que nous ne soyons plus dans ce monde comme en y étant ou comme pour y rester? - Seule l'épreuve spirituelle de l'acceptation de la mort procure un sens religieux et sensé à l'existence (sans quoi, à quoi servirait-il de méditer sur la mort du Christ?). *"J'ai dans mon corps épars, une seconde fois, l'épouvante de Dieu; et cependant j'ai déjà comparu, mais je suis toujours convalescent,*

---

[72] Maeterlinck, Maurice. La grande Porte, (Paris, 1939), p. 9. (Sigle, L.g.P.).

[73] Maeterlinck, Maurice. S.D., p. 122.

car j'ai été trop malade de mon corps, bienheureux ceux qui n'en sont pas morts éternellement! Je suis à l'intérieur et je n'ai plus rien à faire au-dehors!"[74] Ne sont-ce pas là des paroles d'oraison pour dire "comment il faut mourir", selon sa propre expression? On ne peut y voir le témoignage d'un homme désemparé dont les aspirations mystiques auraient dévié, comme le pense notre commentatrice, vers une fascination de plus en plus intense pour un état très plat de mort indifférente et clinique. Aussi ne comprenons-nous plus lorsque nous lisons cet extrait de l'article:

> *Entre 1885 et 1889, il (Maeterlinck) ne parvient pas à garder sa foi orthodoxe, en partie sans doute à cause des sermons sévères de ses professeurs jésuites qui résonnaient encore dans sa mémoire. Une forte confiance en Dieu aurait pu contrer ses tendances morbides, la doctrine de la résurrection des morts étant au coeur de la vraie foi. Or, on perçoit au contraire dans son oeuvre l'évolution d'une théologie de plus en plus ténébreuse: Dieu est d'abord insensible et impuissant, puis Il devient une force obscure, omniprésente, menaçante.*[75]

Mme Wilson-Lambert contredit sans doute Van Den Bossche, lequel nie que les Pères Jésuites aient pu avoir sur Maeterlinck adolescent une influence aussi négative, mais elle en rajoute également dans son sens lorsqu'elle tente de s'expliquer (à elle-même) que l'auteur gantois s'est éloigné de la "vraie foi". Quelque chose dans cette critique ressemble à de la petite théologie de pasto-

---

[74] Maeterlinck, Maurice. V.ty., *"Matinée du jugement"*, p. 23. Mais Maeterlinck emprunte (peut-être) cette idée à Jan Ruysbroech: *"Ic en hebbne buiten niet te doene"*; c'est-à-dire: *"Je n'ai rien à faire au-dehors"*. (Tiré du Livre des XII béguines, dont il aurait fait une traduction vers 1889). Cité par l'auteur gantois, deux pages avant dans la même oeuvre (V.ty.), p.21.

[75] Wilson-Lambert, Carole J. *"M.M.I.M."*, pp. 49-50. (Nous soulignons).

rale contemporaine. Comment, en effet, concevrait-elle les choses autrement - si le Maeterlinck qu'elle s'invente est obsédé par l'unique et bête peur de mourir - puisque, dans son scénario, seul un homme qui a perdu toute confiance en Dieu et en la doctrine de la résurrection des morts (ou des corps?) peut avoir une aussi folle et déraisonnable crainte de la mort? Parle-t-elle vraiment de ce même homme qui a dit: "*La mort est la récompense de la vie*"?[76] Est-il possible de s'éloigner davantage de la portée et du sens d'un texte? A la vérité, cela ne se peut que si Mme Wilson-Lambert s'est essouflée à courir derrière Maeterlinck, puis s'est arrêtée sur place, à bout de souffle, pour s'accrocher à quelque chose de fixe qui la rattache et la retienne bien à cette vie, c'est-à-dire aux idées et aux valeurs générales d'une conception religieuse régnante. Comme beaucoup d'autres, elle ne pardonne pas à l'écrivain mystique de l'avoir distancée et ne saurait admettre par elle-même qu'elle l'a perdu de vue.

1.3.3.2. Opinion religieuse préconçue et attribution à Maeterlinck d'une théologie éthérée et fataliste.

La réplique de Mme Wilson-Lambert est née d'un réflexe semblable à celui de Van Den Bossche: nécessairement Maeterlinck a dû épouser une religion inorthodoxe. Elle écrit: "*Finalement, sa conception de Dieu deviendra de plus en plus éthérée et artistique* (et tout de suite elle en donne pour preuve ces extraits sélectionnés à l'emporte-pièce:) *le chant mystérieux de l'infini, le silence menaçant des âmes ou des Dieux, qu'il*

---

[76] Maeterlinck, Maurice. O.A., p. 201.

décrit, dit-elle, dans "Le tragique quotidien", un de ses essais inclus dans Le Trésor des Humbles *de 1896"*[77] Oui, mais pour démontrer réellement qu'il s'agissait là d'extraits qui révélaient une "*conception de Dieu de plus en plus éthérée et artistique*" il n'aurait pas fallu livrer le paragraphe en sa totalité, car il aurait été alors impossible de tirer les mêmes conclusions. Cet assez long passage en vaut d'autant plus la peine qu'il contient une condamnation des lectures artificielles et démontre en même temps que Mme Wilson-Lambert attribue tout simplement à Maeterlinck la parenté d'expressions qui ne servent qu'à décrire des thèmes bien connus des pièces de Shakespeare, thèmes qu'il nous propose de rapprocher de nous afin de les mieux comprendre![78] Notre commentatrice choisit ses extraits au hasard et les interprète en dehors du contexte de tout le passage, et même de tout l'ouvrage, préoccupée comme elle l'est jusqu'à la fascination d'établir ses thèses. Il serait difficile - le lecteur en conviendra en le constatant de visu - de manquer à autant de règles méthodologiques à la fois en partant du texte suivant:

> *Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes*

---

[77] Maeterlinck, Maurice. T.H., "*le tragique quotidien*", p. 154. Cité par C.J. Wilson-Lambert ("*M.M.I.M.*"), p. 50.

[78] Il nous apparaît important ici de souligner la profondeur des études que Maeterlinck a consacrées à l'oeuvre théâtrale de William Shakespeare, auteur qu'il compte parmi ses plus grands maîtres... et qui inspira quelques-uns de ses drames (et parmi ces derniers, La princesse Maleine, 1889, oeuvre qui marque le début de sa célébrité). Sa traduction de Macbeth a d'ailleurs été reprise dans l'oeuvre complète de Shakespeare publiée dans la prestigieuse collection de La Pléiade. (Cette traduction date de 1909).

> *aventures. Il est facile de le sentir, mais il n'est pas aisé de le montrer, parce que ce tragique essentiel n'est pas simplement matériel ou psychologique (...) Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre (...) Il s'agirait plutôt de nous faire suivre les pas hésitants et douloureux d'une vie qui s'approche ou s'éloigne de sa vérité, de sa beauté ou de son Dieu. Il s'agirait encore de nous montrer et de nous faire entendre mille choses analoques que les poètes tragiques nous ont fait voir en passant. Mais voici le point essentiel: ce qu'ils nous ont fait entrevoir en passant ne pourrait-on tenter de le montrer avant le reste? Ce qu'on entend sous le roi Lear, sous Macbeth, sous Hamlet, par exemple, le chant mystérieux de l'infini, le silence menaçant des âmes ou des Dieux, l'éternité qui gronde à l'horizon, la destinée ou la fatalité qu'on aperçoit intérieurement sans que l'on puisse dire à quels signes on la reconnaît, ne pourrait-on par je ne sais quelle interversion des rôles, les rapprocher de nous tandis qu'on les éloignerait des acteurs?*[79]

Ainsi, pour Mme Wilson-Lambert, la conception éthérée et artistique qu'aurait de Dieu Maeterlinck se démontrerait par ce long et brillant commentaire qu'il nous ferait des tragiques anglais, grecs ou latins, dans lequel il cherche à nous faire saisir simplement que l'intérêt principal de la tragédie réside dans bien autre chose que dans l'histoire apparente des héros qui se déroule sur la scène, c'est-à-dire dans "*l'existence supérieure de l'homme qu'il s'agit de faire voir "quand" le poète ajoute à la vie ordinaire un je ne sais quoi qui est le secret des poètes*" et que cette existence supérieure "*apparaît dans sa prodigieuse*

---

[79] Maeterlinck, Maurice. T.H., "*Le Tragique quotidien*", p. 151 et ss. (Nous soulignons).

grandeur, dans sa soumission aux puissances inconnues, dans ses relations qui ne finissent pas, et dans sa misère solennelle"[80]

En fait, dans ce long passage que nous avons cité ci-haut, Maeterlinck pose en substance sa théorie théâtrale, ce que ses commentateurs ont convenu d'appeler - à tort ou à raison - sa "théorie esthétique". Mais on a affaire à bien plus qu'une simple théorie artistique. Maeterlinck nous dit que le but de son théâtre est d'adapter à la mentalité de l'homme de son temps le tragique essentiel des grands dramaturges universels, lesquels mettent toujours en scène des personnages qui, en face des grandes inconnues de la vie, démontrent toute la perplexité et toute la crainte du monde. Il s'agit, écrit-il, "*de nous faire suivre les pas hésitants et douloureux d'une vie qui s'approche ou s'éloigne de sa vérité, de sa beauté, ou de son Dieu*". Il s'agit d'intervertir les rôles des acteurs et des spectateurs afin que des derniers puissent se reconnaître, avec l'ensemble des pollutions mentales qui les affectent et qui troublent leur foi, dans leur démarche incertaine et hésitante vers l'infini, c'est-à-dire vers l'Absolu. Il est en train de nous dire, en fait, que l'homme contemporain souffre de ne plus être capable de reconnaître clairement les signes que lui adressent l'éternité, le vrai Dieu ou les Dieux, bref, qu'il souffre de prendre ces forces invisibles - qu'il aperçoit intérieurement - pour des fatalités ou pour des motifs d'inquiétude et de désespérance. Mieux encore, Maeterlinck nous révèle que l'essence même du drame

---

[80] Ibid., p. 164.

consiste dans cet attachement qu'ont les personnages pour tout ce qui, au fond, est chez eux la cause de leur misère et de leur détresse spirituelles, alors qu'ils ne devraient s'attacher qu'à l'intelligence de ce qui est inconnu. Ses pièces mettent en oeuvre des individus qui, au détriment de leur foi et parce qu'ils refusent la mort spirituelle, ferment leurs âmes à l'Au-delà. En ce sens, loin de présenter une vue "éthérée" ou propement "artistique" de la réalité, le théâtre de Maeterlinck, comme le reste de son oeuvre, est fondamentalement philosophique (jamais on n'a rencontré d'interprétation aussi superficielle des grands auteurs comme Goethe ou Shakespeare, auxquels Maeterlinck peut assez bien se comparer). D'abord, il n'encourage pas d'autre nécessité que celle de nous rapprocher du mystère de la Vie universelle et du mystère de Dieu. Ce qu'il conteste en réalité, et nous n'insisterons jamais assez sur ce point, c'est l'absence d'abandon des Êtres à ce dernier. Contrairement à ce que prétend Mme Wilson-Lambert, l'auteur mystique des Visions typhoïdes (1886-1888), celui qui a écrit sur le "*silence des dieux*", ne peut pas dénoncer autre chose que cette cause du Tragique quotidien (1896) des êtres. Ses personnages incarnent des types de résistance à l'absolu, ils représentent des exemples patents de mort intérieure et réelle, ce que d'aucuns ont pris pour le contenu de sa propre pensée, se croyant alors justifiés de l'accuser de renoncement pessimiste en face de la fatalité. Le malentendu, c'est évident, est entretenu jusque dans son théâtre. Ensuite, la façon dont l'auteur gantois met en rapport les

passions de l'existence humaine avec cette force infinie n'est entachée par l'effet d'aucune étroitesse de vue morale. D'une certaine façon, nous pourrions affirmer que les reculs et les avancées des hommes devant le mystère ne comportent à ses yeux rien de si condamnable en soi. Il se contente de mettre simplement en scène la vie humaine comme elle se présente dans la réalité et il décrit celle-ci dans tout le dépouillement de ses attraits ordinaires, avec ses petitesses et ses grandeurs, ses souffrances et ses joies. Quelle que soit donc, à notre avis, la compréhension qu'on puisse avoir alors de la Vie universelle dont il traite (pour nous, nous n'avons pas ici à la définir), il n'y a pas lieu de prêter à Maeterlinck l'intention de chercher en priorité à départager dans ce théâtre ce qui est bien de ce qui est mal, ce qui est bon de ce qui est mauvais, ce qui fait l'objet d'un pessimisme outrancier ou d'un optimisme insensé, etc. L'auteur gantois s'inspire d'une vision si profonde des choses, si pénétrée par cette nuit de tous les sens, qu'il n'a que faire des préoccupations superfétatoires. S'il fait effectivement des distinctions morales entre ses personnages, par contre le but de ses drames est de nous libérer le plus possible des moralismes pointilleux, des obsessions doctrinales et de tout ce qui prend son origine dans un émotivisme grossier et maladroit. La fin de son théâtre est éminemment philosophique et spirituelle: il cherche à purifier le spectateur de ses propres hantises en face des événements d'un destin qui, s'il est interprété trop superficiellement, peut être reçu comme une tragédie.

En somme on ne saurait attribuer au Prix Nobel une pensée fataliste qu'en projetant sur son théâtre une intention moins épurée et désintéressée que la sienne. Mais nous aurons l'occasion de revenir un peu plus loin sur cette interprétation que nous faisons de la conception du théâtre maeterlinckien. Nous ne l'avancerons pas sans prendre la peine de la démontrer sur la base des écrits explicatifs de l'auteur. L'essentiel pour le moment est de bien faire ressortir le caractère superficiel des lectures de notre commentatrice.

Au reste, pourquoi Maeterlinck n'aurait-il pas le droit de réfléchir aux grandes tragédies? Comme nous allons le voir, disons que ce sont des mots comme "Dieux", "destinée", "fatalité", "signes", "puissances inconnues" qui ont fait sourciller Mme Wilson-Lambert, ainsi que beaucoup d'autres commentateurs qui ne semblent guère avoir pris la peine de se libérer de leurs premières impressions ou de s'attarder plus qu'il ne faut aux contenus des textes de Maeterlinck eux-mêmes. Sans doute, en effet, aurait-elle pu tirer un grand profit de tout le chapitre si elle l'avait bien lu, et si son intention avait été vraiment de mieux comprendre l'auteur gantois, lui qui écrit justement peu après:

> *Il n'y a guère que les paroles qui semblent d'abord inutiles qui comptent dans une oeuvre. C'est en elles que se cache son âme. A côté du dialogue indispensable, il y a presque toujours un autre dialogue qui semble superflu. Examinez attentivement et vous verrez que c'est le seul que l'âme écoute profondément, parce que c'est en cet endroit seulement qu'on lui parle. Vous reconnaîtrez aussi que c'est la qualité et l'é-*

tendue de ce dialogue inutile qui détermine la qualité et la portée ineffable de l'oeuvre.[81]

Certes, Mme Wilson-Lambert cite hors contexte et interprète allégrement à sa convenance; elle se bâtit - elle n'est guère la seule malheureusement - une vision de Maeterlinck dans laquelle le summum de son angoisse doit absolument coïncider quelque part, en dehors de cette fameuse recherche de l'orthodoxie, avec la théologie bigarrée d'un symboliste dangereusement fasciné par la mort...

C'est qu'il y a mieux. Selon elle, c'est à Villiers de l'Isle-Adam, ce symboliste religieux et original rencontré à la brasserie Pousset de Montmartre à Paris un beau jour de l'année 1886, que Maeterlinck aurait emprunté l'idée de "*forces invisibles qui ne suggèrent aucunement l'évidence de l'amour de Dieu que décrivait Ruysbroeck; au contraire,* poursuit-elle, *elles provoquent l'angoisse et la terreur*"[82] Nous pouvons sans aucun mal compléter son raisonnement et lui faire dire: "l'angoisse et la terreur que provoquent les forces mystérieuses et aveugles d'une fatalité païenne..." Ainsi Villiers de l'Isle-Adam, auquel il est vrai Maeterlinck doit un peu son style, aurait été celui qui, le premier, en bon maître spirituel moderne, aurait initié notre poète à ces "forces irrationnelles"! D'après Mme Wilson-Lambert, il l'aurait même entraîné, lui et quelques autres écrivains symbolistes et parnassiens tels que Saint Polroux,

---

[81] Ibid., p. 165.

[82] Wilson-Lambert, Carole J. "*M.M.I.M.*", p. 46.

Mikhaël, Quillard, Darzens, Mendès et Mallarmé (l'influence de ces derniers s'étend en réalité de 1885 à 1889) à s'intéresser "*de plus en plus au langage symbolique et de moins en moins au contenu spirituel*" des oeuvres des mystiques médiévaux comme Ruysbroeck.[83] Exactement comme si Maeterlinck, pourtant déjà si fervent des auteurs mystiques, avait pu méconnaître l'Intelligence invisible ou providentielle qui est dans la nature créée et que son oeuvre, d'un bout à l'autre, cherche constamment à traduire, ou comme si l'on pouvait emprunter le sentiment de l'existence de forces plus obscures comme on emprunte des livres, ou, ce qui est pire, comme si la pratique de l'oraison contemplative et la lecture de ces pieux auteurs ne lui avaient servi à rien, auraient si peu transformé son âme de poète qu'il aurait saisi la première occasion venue de s'intéresser à des choses plus "artistiques" et plus "imagées", en deux mots plus superficielles! C'est à se demander vraiment si, aux yeux de notre commentatrice, Maeterlinck possédait même quelque identité personnelle, tant elle en fait une sorte de girouette! Tout ce qu'elle raconte relève de la pure impossibilité. Il faut savoir 1) que Maeterlinck vient à peine de découvrir Ruysbroeck en novembre ou en décembre 1885 - les études des spécialistes tels que Marcel Postic, Edmunc C. Van Den Bossche, Joseph Hanse et Robert Van Nuffel, pour ne citer que ceux-là, se recoupent et

---

[83] Ibid., p. 47.

concordent parfaitement pour corroborer cette datification;[84] 2) qu'il a mis dans ses Visions typhoïdes (1886-1888) des citations de Ruysbroeck, car l'ouvrage est aussi écrit dans la veine spirituelle de ce mystique flamand; 3) qu'il a fait paraître en décembre 1889 sa Préface à la traduction de L'Ornement des Noces spirituelles; 4) la traduction complète de cette oeuvre de Ruysbroeck l'Admirable avec cette même Préface en 1891; 5) laquelle il a reprise encore une fois dans le Trésor des Humbles en 1896. Et Mme Wilson-Lambert voudrait que, dès 1886, Maeterlinck se soit éloigné du contenu spirituel des oeuvres d'un auteur qu'il admirait avec autant de dévouement, pour s'enticher d'une littérature symbolique moderne, dont elle nous fait d'ailleurs une interprétation si peu reluisante qu'elle ferait rougir l'auteur de L'Après-midi d'un Faune (il est vrai qu'on reproche souvent à Mallarmé, en partant d'un certain point de vue très peu spirituel, son hermétisme...!) Mais la liste de ces incroyables impairs ne s'arrête pas là. On pourrait soulever un doute tout aussi raisonnable sur ses rapprochements entre le contenu des oeuvres et l'ordre chronologique de leurs parutions. En effet, pour pouvoir établir la liste des symtômes de son "diagnostic" psychologique de Maeterlinck, elle fait un parallèle entre la "terreur obscure" des Visions typhoïdes et l'hypothèse de l'emprunt à Villiers de l'Isle-Adam de cette idée des "forces invisibles et mystérieuses". En d'autres mots, pour elle, mystère égale

---

[84] Postic, Marcel. M.S., p. 16; Van Den Bossche, Edmund C. T.M.P.O.M.M., p. 28.

terreur. Or nous savons que la rencontre déterminante avec Villiers de l'Isle-Adam a eu lieu à Paris au cours de l'hiver 1886,[88] tandis qu'on situe la date de création des Visions typhoïdes, ce qu'elle rapporte elle-même, *"sans doute entre 1886 et 1888"*;[89] ce qui signifierait donc que notre écrivain aurait écrit les Visions... peut-être avant ou peut-être même bien avant cette dernière... De plus, si l'on situe la rédaction des Visions..., dans lesquelles Maeterlinck s'inspire à pleines pages de Ruysbroeck et le cite, entre 1886 et 1888, il devient impossible de prétendre que la rencontre de Villiers à l'hiver 1886 a marqué un début d'éloignement de Maeterlinck par rapport au contenu spirituel des oeuvres de Ruysbroeck puisque les Visions... étalent l'influence de ce dernier et qu'elles furent peut-être composées jusqu'à deux ans après cette date. Ici Mme Wilson-Lambert a couru le risque de fonder ses raisonnements sur un anachronisme. Cela fait beaucoup d'imprécisions à la fois... En fait, il y a tellement d'affirmations non fondées dans ses développements qu'on ne sait plus exactement par où il faudrait

---

[88] Mme Wilson-Lambert nous réfère elle-même au témoignage de Maeterlinck qui fait en ces termes le récit de sa première rencontre avec la grand poète symboliste: *"J'habitais alors (1886) avec un ami une obscure et caverneuse maison de la morne rue de Seine; et tous les soirs d'un long hiver, nous passions les ponts pour aller écouter, à l'autre bout de Paris, celui que dans l'enthousiasme de nos jeunes années, nous considérions comme une sorte de Messie. Vers neuf heures, il (Villiers) faisait son entrée dans une bruyante brasserie du bas de Montmartre qui pour moi est demeurée le sanctuaire éleusinien où mes yeux se sont dessillés, car, en bon Flamand que j'étais, je comptais pénétrer dans la littérature en réaliste truculent et intransigeant. Il m'a ouvert d'autres chemins"*. Ce passage cité à la page 46 de son article *"M.M.I.M"*, Mme Wilson-Lambert le tire de l'introduction composée par notre auteur pour le livre de Louis Rozeyre, Au temps du quartier, (Paris, 1927), p. 6.

[89] Wilson-Lambert, Carole J. *"M.M.I.M."*, p 43. Notre commentatrice se réfère ici aux études de Raymond Pouilliart (op. cit., p. 77). Notons que la même date est donnée dans la version définitive que nous utilisons.

commencer pour la reprendre et dégager la vérité de ses textes. Quand bien même devrions-nous nous montrer compréhensif à son endroit, en mettant une sourdine au ton de notre critique, nous ne pourrions pas, sans ébranler la solidité de nos propres arguments, passer sous silence cette empilade d'inconséquences à partir desquelles, qui sait sans s'en rendre bien compte, elle fait du Prix Nobel le plus naturellement du monde une sorte d'abruti de la littérature et de la religion! D'ailleurs, nous ne nous expliquons même pas comment son article a pu être accepté pour une publication scientifique dans les Annales mêmes de la Fondation Maeterlinck, à moins que les études maeterlinckiennes se trouvent drôlement mal en point, qu'il n'y existait déjà plus en 1989 de spécialiste pour bien juger l'affaire ou qu'elle se trouve dans un état si désespérant qu'on ait préféré publier n'importe quoi plutôt que rien.

Cependant la liste des "découvertes" de Mme Wilson-Lambert ne s'arrête pas encore ici. Elle dit aussi trouver la preuve de ces "influences irrationnelles" de Villiers de l'Isle-Adam sur l'esprit de notre écrivain dans La princesse Maleine (1889), Les aveugles (1890), Les sept princesses (1890) et Pelléas et Mélisande (1892).[87] Or, comme nous l'avions annoncé, nous allons voir ci-après dans la Préface à son Théâtre que Maeterlinck écrivit en 1911 à quel point l'intention qui sous-tend et dirige ces drames est différente de celle que notre commentatrice y voit. En résumé, pour elle, il n'existe rien que cette terreur et

---

[87] Ibid., p. 46.

cette angoisse qui seraient les effets d'une âme fataliste, ayant abandonné en cours de route tout espoir en Dieu et en sa Providence, ayant jusqu'à délaissé la mystique médiévale, pour embrasser une conception nébuleuse à cause de laquelle elle erre en déblatérant des récits symboliques de plus en plus indéchiffrables sur de mystérieuses et curieuses forces invisibles...

Pourtant, se dit-elle, Maeterlinck était parti d'une foi bien trempée et plutôt orthodoxe dont il avait même fait publiquement profession. Un texte, le premier en fait des Visions typhoïdes (et qu'elle cite juste avant celui qui parle des réjouissances de Maeterlinck dans la mort) en témoigne, d'après elle: "*Je déclare ici désavouer d'avance tout ce qui, dans ces joies d'agonies, réellement éprouvées d'ailleurs, serait, à cause de ma seule ignorance, contraire aux enseignements de l'Eglise, dont je me glorifie suprêmement d'être le fils très humble et très soumis*"[oo] C'est ce texte qu'elle fait immédiatement suivre dès le commencement de son article de cette déclaration lapidaire dont le lecteur se souviendra, et qui constitue l'essentiel de son interprétation de l'idée de la mort: "*L'angoisse spirituelle de Maeterlinck se révèle dans l'explication qu'il donne des joies de la mort dans son approche de Dieu*" (déjà cité). Nous sommes donc un peu plus en mesure de reformuler en une équation les principales composantes de son argumentation: 1) croyance en des forces invisibles et aveugles, donc en une fatalité païenne - égale - 2) éloignement de la doctrine chrétienne et perte de

---

[oo] Maeterlinck, Maurice. V.ty., p. 19.

l'amour et de l'intelligence de Dieu - **égale** - 3) angoisse de la mort physique comme terme absurde de la vie et terreur obscure de Dieu, compliquées de joies d'agonies - **égale** - 4) théologie éthérée, inorthodoxie religieuse et signes de déséquilibre! En apparence, certes, le raisonnement se tient, surtout si l'on ignore à quel point toutes ses prémisses sont irrecevables. Celles-ci reposent sur des idées préconçues et erronées qui peuvent très bien s'expliquer de la manière suivante: Mme Wilson-Lambert pense 1) que la fatalité dont parle l'écrivain belge est celle en laquelle il croit; elle l'associe trop rapidement à la croyance en un fatalisme qui n'a plus rien à voir avec l'Intelligence providentielle; pourtant nous allons voir immédiatement que cette dernière interprétation se fonde sur une lecture très artificielle du théâtre de Maeterlinck. Comme beaucoup d'autres qui n'ont pas su bien lire le Prix Nobel, elle s'est imaginée que le discours des personnages qu'il mettait en scène correspondaient tous à sa pensée personnelle. 2) Elle croit également que la mort dont il est question, non seulement dans les Visions typhoïdes mais aussi dans les oeuvres de théâtre, est d'ordre bêtement physique, et 3) qu'elle est la cause chez l'auteur gantois d'une anxiété et d'une terreur folles ou d'une sorte de joie nerveuse qui frôle la débilité maniaco-dépressive (en cela elle ne fait que reprendre l'interprétation psychologisante de ses prédécesseurs et qui consiste toujours à rechercher chez le Prix Nobel le symptôme flagrant du déséquilibre mental avant même d'avoir pris soin d'écouter le patient). 4) Ensuite, étant donné

oue pour elle les Visions typhoïdes ne sont pas des cahiers d'oraison véritables, tout juste des prières malhabiles et étrangement écrites dans un style symboliste et moderne, anormales surtout en raison de leurs "joies de la mort", elle ne peut conclure qu'à une perte de connaissance de la théologie chrétienne et, par conséquent, qu'à une perte de foi en Dieu.

Mais d'où vient encore la contradiction? - "*Je déclare désavouer d'avance,* écrit Maeterlinck en guise d'introduction à ses Visions typhoïdes, *tout ce qui dans ces joies d'agonies (...) serait, à cause de mon ignorance, (contraire) aux enseignements de l'Eglise*". Pourquoi cet avis? Et pourquoi: "*à cause de mon ignorance*"? Maeterlinck se considère ici parfaitement orthodoxe. En tout cas, il nous fait la démonstration qu'il possède l'intelligence d'une foi qui s'est vraiment nourrie aux joies mystiques de la mort; ce qui pourrait peut-être, d'un certain point de vue plus superficiel, passer pour inorthodoxe, mais qui ne l'est pas nécessairement à la lumière de ce qu'il lit, ni de ce qu'il comprend des grands mystiques qu'il étudie, les saint Bernard, sainte Thérèse d'Avila, saint Paul, Ruysbroeck, etc... En fait, les joies de la mort en question, nous l'avons dit, n'ont rien à faire avec le fatalisme aveugle qu'on a depuis toujours tenté de lui faire endosser. Ici deux choses: il n'a jamais prétendu que la fatalité dont il parlait était le produit de ces présumées forces aveugles. Ce malentendu est provoqué par une mauvaise interprétation de ses conceptions théâtrales. En outre, Maeterlinck ne s'est jamais éloigné de la mystique chrétienne, encore

moins de Ruysbroeck, puisque la mystique est la source même de ses inspirations. Celle-ci l'a plutôt réconcilié tout au long de sa vie avec la religion. La question de l'appartenance à la tradition chrétienne nous apparaît suffisamment résolue et ne retiendra pas notre attention très longtemps, mais nous allons ménager quelques paragraphes pour traiter de celle de l'interprétation théâtrale et du fatalisme qui lui est rattaché.

Quant à la mystique chrétienne, les Visions typhoïdes, c'est bien clair, ne la trahissent pas, pas plus d'ailleurs qu'elles ne trahissent la pensée de Ruysbroeck. Le titre de l'ouvrage ne peut pas porter à controverse. Le mot "typhoïdes" n'invoque pas ici une sorte de malaise de l'âme, dont les joies délirantes seraient des possibles manifestations, comme si le sens en avait été tiré de la définition médicale qu'on donne de la "fièvre typhoïde", lorsqu'on dit, en effet, qu'il s'agit d'une maladie infectieuse et mortelle provoquée par l'indigestion d'aliments contenant des bacilles d'Eberth. L'adjectif a aussi une autre définition, certes plus applicable, parce que plus symbolique et évocatrice, laquelle, si l'on respecte l'étymologie la plus stricte, doit se tirer du grec "tuphos", qui signifie au sens le plus primitif du terme: "vapeur", "souffle", "chose vaine", "fumée de l'orgueil", "état fébrile", "stupeur", "torpeur", "folie ou sorte de léthargie" (André Bailly). Des Visions typhoïdes en ce sens, ce sont évidemment des aveux faits par un homme de prière au sujet des intolérables défauts qui retiennent encore malheureusement son âme à la terre. On ne peut guère revenir là-dessus. Reste l'avis

que Maeterlinck nous sert dans l'introduction de cet ouvrage et duquel Mme Wilson-Lambert s'inspire au tout début de son article. Certes, s'il prend la peine d'écrire que ce ne serait qu'en raison d'un acte d'ignorance qu'il offenserait l'Eglise, c'est qu'il sait, d'après nous, qu'il ne veut justement pas l'offenser de façon volontaire et qu'il ne s'éloignera pas de ce qu'il connaît de la mystique. D'ailleurs, quel sens y aurait-il pour lui à écrire un texte sur les joies d'agonies s'il fallait le désavouer aussitôt après parce que l'Eglise, à laquelle il déclare ici se soumettre d'avance, aurait pu juger son contenu réprimandable? Cela ne tient pas du tout. En outre, on ne doit pas oublier que ce texte n'a jamais fait l'objet d'une publication de son vivant, puisqu'il n'est paru pour la première fois, à titre posthume, qu'en 1974, sous les bons soins de M. Raymond Pouilliart dans la revue La Fenêtre ardente. Sans doute pourrait-on essayer de nous faire croire, en dépit de ce que nous venons de dire, que Maeterlinck ne l'a pas fait paraître par crainte des représailles de l'Eglise ou parce qu'il aurait jugé ses aveux (stratégiquement parlant) trop engagés pour pouvoir se ménager ensuite une porte de sortie. Ce serait, bien sûr, ne rien comprendre encore à la discrétion à laquelle la nature même de cette expérience incommunicable, visionnaire et mystique, l'obligeait. L'incompréhension qui a toujours régné autour de ses écrits spirituels ne lui donnait-elle pas raison en définitive? Certes, Mme Wilson-Lambert tend à nous faire croire, quant à elle, et finalement, que cette mise en garde est une sorte d'aveu d'inor-

thodoxie, c'est-à-dire une reconnaissance involontaire de sa mentalité païenne et fataliste, une façon que Maeterlinck aurait eu de prévenir les coups, sachant à quel point il s'éloignait par ses Visions... de la ligne officielle. C'est un complet contre-sens. Quel intérêt un homme aussi intelligent et indépendant d'esprit aurait-il pu trouver, connaissant aussi bien la théologie dogmatique que la pensée ancienne, à les opposer l'une à l'autre, tout en cherchant simultanément à obtenir la bénédiction de l'Eglise? On voudrait encore lui mettre sur le dos, alors qu'il s'en défend tant qu'il peut, des intentions qui se contredisent. Mais l'origine de tous ces malentendus risque de prendre davantage de relief si l'on s'attarde, comme nous avions promis de le faire, à résoudre le problème de la tradition littéraire d'interprétation aux prises avec ce fameux thème équivoque de la fatalité maeterlinckienne.

1.3.3.3. La méprise de l'interprétation théâtrale.

La question de la fatalité mérite ici d'être traitée à part. De manière générale, nous pouvons dire qu'on a toujours confondu l'interprétation que faisaient les catholiques à l'époque du fatum chez les Anciens avec l'interprétation que Maeterlinck nous en livre dans son théâtre et qui n'est guère représentative du fond de sa pensée. Mme Wilson-Lambert, comme nous l'avons vu, fait reposer une partie de sa critique esthétique sur son interprétation de certaines pièces de théâtre comme La princesse Maleine (1889), Les aveugles (1890), Les sept princesses (1890) et Pelléas et Mélisande (1892), dans lesquelles elle dit recon-

naître positivement le jeu de forces mystérieuses, invisibles, irrationnelles et fatales, qui témoigneraient de l'intime complexion psychologique de l'auteur et du type d'orientation particulier de sa pensée. Rappelons que l'article de notre commentatrice examine uniquement la question de l'"idée" de la mort dans les oeuvres de 1885 à 1890. C'est sur cette base qu'elle tire aussi la plupart de ses conclusions littéraires et théologiques sur l'oeuvre du Prix Nobel dans son ensemble. L'étude précédente, celle de Van Den Bossche, ne s'attardait elle aussi qu'à ces premières oeuvres, des débuts de l'écrivain belge aux environs de 1894, les poèmes et quelques essais plus tardifs en plus, comme Bulles bleues par exemple (moins les Visions typhoïdes cependant). Il existe ainsi toute une tradition d'interprétation littéraire qui s'autorise de l'attribution du Prix Nobel de Littérature à l'auteur gantois pour étudier sa poésie, ses drames et ses essais à la lumière de théories artistiques ou esthétiques, telles que celles qui sont exposées dans les oeuvres de Marcel Postic et de Gaston Compère que nous avons déjà rencontrées. Mais nous pourrions mentionner notamment les études littéraires de Henri Liebrecht, Histoire de la Littérature belge d'expression française (Bruxelles, 1903) de Maurice Gauchez, Histoire des Lettres françaises de Belgique des origines à nos jours (Bruxelles, 1922); de Camille Hanlet, Maurice Maeterlinck. Les dangers d'une oeuvre littéraire (liège, 1942); de Henri Clouard, Histoire de la littérature française. Du symbolisme à nos jours (Paris, 1949); de Robert Kanters & Robert Amadou,

Anthologie littéraire de l'occultisme (1951) ou de Maurice Got, Théâtre et symbolisme: Recherches sur l'essence et la signification spirituelle de l'art symboliste (Paris, 1955). Certains de ces livres, comme on le voit, possèdent des titres assez évocateurs.

Or il nous apparaît évident que les commentateurs passionnés de littérature, lesquels dominent largement l'histoire des études maeterlinckiennes, comprennent aussi peu le problème de la mort chez l'auteur gantois que sa dénonciation d'un esprit fataliste qu'on finit par lui attribuer en propre. Il y aurait d'ailleurs moyen de reprendre toute note critique sur la seule base des méprises et interprétations reliées à l'idée de la fatalité dans le théâtre de Maeterlinck pour faire tomber les jugements préconçus (ayant trait à l'angoisse, au pessimisme, à la morbidité, au fatalisme, à l'inorthodoxie, etc...) qui ont également été nourris par cette tradition littéraire. Mais ce serait l'objet d'une toute autre thèse que nous ne nous sommes pas donné pour mandat d'écrire ici, bien qu'elle mériterait, assurément, d'être défendue par quelqu'un un jour. Il faut mettre un terme définitif à ces préjugés qui courent encore dans l'univers littéraire, et en particulier à des déclarations comme celles, par exemple, de Firmin Van Den Bosche (l'ancêtre intellectuel et religieux peut-être, comme nous l'avions souligné déjà, de EW.C. Van Den Bossche), lequel a écrit dans Littérature d'aujourd'hui, impressions et opinions, (Bruxelles, 1908) en parlant de notre Prix Nobel: *"Sa philosophie est un pot-pourri de panthéisme et de fatalisme,*

d'évolutionnisme saupoudré de la fausse sécurité d'un Marc-Aurèle".[••] Rien de moins!

On paraît oublier ici, négligemment, maints détails importants de l'existence de l'écrivain. Pour commencer, Maeterlinck ne connaissait que trop bien la vision qu'avaient les Pères Jésuites du paganisme et, en particulier, de la fatalité chez les Anciens. Van Den Bossche, comme nous l'avons vu, n'est certainement pas le seul à nous assurer qu'il avait quitté le collège de Sainte-Barbe nanti d'une impeccable culture classique. En conséquence, Maeterlinck possédait une assez bonne connaissance de cette vision pour savoir que son contenu était non avenu. Si donc le "fatum" des Anciens était malvenu et qu'il se déclarait en même temps ultra-orthodoxe, fils très obéissant et très soumis de l'Eglise, c'est qu'il ne parlait pas de cette fatalité-là; c'est qu'il n'était pas non plus inorthodoxe. Lorsque nous avons discuté plus haut, à propos de l'interprétation que Mme Wilson-Lambert faisait du Tragique quotidien (1896), de sa conception théâtrale, nous avons déclaré que l'auteur gantois tâchait surtout de nous montrer, par la médiation de ses personnages, que l'homme contemporain souffrait principalement de ne plus être capable de reconnaître clairement les signes que lui adressaient le vrai Dieu ou les Dieux, ce qui le plongeait dans des croyances irrationnelles, pessimistes et fatalistes, qui étaient justement les causes de son éloignement par rapport au mystère de l'Au-

---

[••] Van Den Bosche, Firmin. Littérature d'aujourd'hui, impressions et opinions. (Bruxelles, 1908), p. 270. Ce passage est cité par Maurice Lecat dans son L.Mae., à la page 156 du tome deuxième. (Nous soulignons).

delà. Il ne faut pas négliger le fait, doit-on dire, que Maeterlinck sort d'une période mystique - au cours de laquelle il a pratiqué activement l'oraison et lu les grands noms de la religion - au moment où, en 1911, il écrit la Préface explicative de tout son Théâtre. Pour nous, ce théâtre rapporte donc une série d'images tirées de ces expériences et de ces lectures qu'il ne peut mettre qu'en opposition avec ce qu'il voit autour de lui des drames que subit le monde. Il faut lui accorder au moins une certaine suite dans les idées. Dès lors qu'on se donne la peine d'examiner de très près cette Préface, on se rend compte qu'il est impossible, comme l'ont fait nombre de ses commentateurs (issus généralement du monde littéraire), de confondre "l'esprit du drame" avec "l'esprit de Maeterlinck" lui-même. En effet, parlant de La princesse Maleine (1890), le Prix Nobel essaye d'attirer notre attention sur la psychologie fort singulière de ses personnages et sur l'idée très confuse qu'ils se font de l'univers:

> *... ce manque de promptitude à entendre et à répondre, tient intimement à leur psychologie et à l'idée un peu hagarde qu'ils se font de l'univers. On peut ne pas approuver cette idée, on peut aussi y revenir après avoir parcouru bien des certitudes. Un poète plus âgé que je n'étais alors et qui l'eût accueillie, non pas à l'entrée mais à la sortie de l'expérience de la vie, aurait su transformer en sagesse et en beautés solides, les fatalités trop confuses qui s'y agitent. Mais telle quelle, l'idée anime tout le drame et il serait impossible de l'éclairer davantage sans enlever à celui-ci la seule qua-*

> *lité qu'il possède: une certaine harmonie épouvantée et sombre.*[90]

On voit bien que "l'idée" qu'on ne peut pas approuver ici est précisément celle qui est associée à la croyance en des fatalités très confuses avec lesquelles les personnages se débattent. Si l'on élimine en effet cette idée - c'est-à-dire le fait que les personnages se donnent eux-mêmes une vision hagarde des choses - naturellement, ce n'est plus d'un drame qu'il s'agit, mais d'une comédie à moitié loufoque qui ne dénonce plus rien de sombre ou d'épouvantable.

Lisons la suite, la partie II de cette même Préface explicative de tout son théâtre. On daignera accorder une attention soutenue à la question de "l'esprit du drame", lequel anime les personnages de toutes ses pièces et qui désole infiniment les représentants de la sagesse:

> *Les autres drames dans l'ordre où ils parurent, à savoir: L'Intruse, Les Aveugles* (1890), *Les Sept Princesses* (1891), *Pelléas et Mélisande* (1892), *Alladine et Palomides, Intérieur* et *La Mort de Tintagiles* (1894) *présentent une humanité et des sentiments plus précis, en proie à des forces aussi inconnues, mais un peu mieux dessinées. On y a foi à d'énormes puissances, invisibles et fatales, dont nul ne sait les intentions, mais que l'esprit du drame suppose malveillantes, attentives à toutes nos actions, hostiles au sourire, à la vie, à la paix, au bonheur. Des destinées innocentes mais involontairement ennemies, s'y nouent, et s'y dénouent pour la ruine de tous, sous les regards attristés des plus sages, qui prévoient l'avenir mais ne peuvent rien changer aux jeux cruels et inflexibles que l'amour et la mort promènent parmi les vivants. Et l'amour et la mort et les autres*

---

[90] Maeterlinck, Maurice. Théâtre. (Bruxelles, 1911), Préface, I, p.I-II. (Nous soulignons). (Sigle, Th.P.).

> *puissances y exercent une sorte d'injustice surnoise, dont les peines - car cette injustice ne récompense pas, - ne sont peut-être que des caprices du destin. Au fond on y trouve l'idée du Dieu chrétien, mêlée à celle de la fatalité antique, refoulée dans la nuit impénétrable de la nature, et, de là, se plaisant à guetter, à déconcerter, à assombrir les projets, les pensées, les sentiments et l'humble félicité des hommes.*[91]

Certes, il serait plus aisé de prendre "l'esprit du drame" comme étant l'expression même de la pensée de Maeterlinck, mais alors on perdrait immédiatement de vue qu'il s'agit d'une "supposition" des personnages eux-mêmes, lesquels considèrent toutes ces forces inconnues très malveillantes. Mais quels personnages? Ne croirait-on pas reconnaître ici des individus qui incarnent l'esprit jésuitique, un esprit aux prises avec les mystérieuses forces de la Création et qui, faute de les comprendre ou de pouvoir s'y insérer, s'évertue à rendre toute la vie difficile, douloureuse et hostile? A la lecture de toute la Préface, il est juste de se demander si Maeterlinck n'est pas tout simplement en train de nous faire le portrait le plus typiquement descriptif et caractéristique d'une spiritualité intégriste (et d'autres types de mentalités) qui ruine l'intelligence de l'inconnu, et à cause de laquelle la réalité intérieure de l'homme ne devient qu'une question de mots en perdant toute sa sensibilité substantielle. Dans le cas d'une certaine spiritualité jésuitique (et de tout ce qui y ressemblerait), l'inconscience totale cachée derrière l'affirmation catégorique et gratuite, auréolée d'ailleurs d'une

---

[91] Ibid., II, p,.III. (Nous soulignons).

sentimentalité aberrante, s'appuie sur une intransigeance scélératesque et surnoise qui, comme nous l'avons lu dans Bulles bleues, provoque le trouble du doute, la menace du mystère, la peur de la mort et la vanité spirituelle. Quant à l'idée du dieu chrétien - comme telle associée à une interprétation de la fatalité antique qui est bien différente de celle des "bons Pères" - c'est celle-là même dont Maeterlinck nous dit ici qu'on l'a refoulée, de telle sorte qu'il n'est désormais plus possible de voir s'allumer dans la vie la moindre étincelle de félicité et de bonheur. Et, en ce qui nous concerne, la méprise qui consiste à projeter sur Maeterlinck l'esprit d'un drame que vivent tous les hommes en face de l'inconnu (même nous) est d'autant plus facile à commettre que, comme l'écrivain l'explique lui-même dans la partie III de sa Préface:

> *Cet inconnu prend le plus souvent la forme de la mort. La présence infinie, ténébreuse, hypocritement active de la mort remplit tous les interstices du poème. Au problème de l'existence il n'est répondu que par l'énigme de son anéantissement. Du reste, c'est une mort indifférente et inexorable, aveugle, tâtonnant à peu près au hasard, emportant de préférence les plus jeunes et les moins malheureux simplement parce qu'ils se tiennent moins tranquilles que les plus misérables, et que tout mouvement trop brusque dans la nuit attire son attention. Il n'y a autour d'elle que de petits êtres fragiles, grelottants, passivement pensifs et les paroles prononcées, les larmes répandues ne prennent d'importance que de ce qu'elles tombent dans le gouffre au bord duquel se joue le drame, et y retentissent d'une certaine façon qui donne à*

croire que l'abîme est très vaste parce que tout ce qui s'y va perdre y fait un bruit confus et assourdi.[92]

Nous prenons la peine de livrer les textes pour bien faire voir la subtilité de cette présentation, laquelle on risque à tout instant de comprendre à rebours. Ici le drame tient au fait que les personnages se font accroire que la mort est triste, fatale et inexorable à en pleurer. N'y a-t-il pas là aussi, ici, une analogie frappante entre l'inconnu de la mort qui enveloppe les drames de ces petits êtres fragiles, grelottants et passivement pensifs, et la froideur cadavérique et terrifiante de l'inconscience spirituelle dont semblent avoir fait preuve les maîtres de Sainte-Barbe, en niant tout ce qui fait la fraîcheur humaine de leur vie intérieure et en leur prêchant la défiance à l'égard d'une mort dénaturalisée, culpabilisante, voire abrutissante? Mais c'est aussi encore de nous qu'il s'agit et l'on ne s'étonnera donc pas que Maeterlinck écrive dans la partie IV: "*Il n'est pas déraisonnable d'envisager ainsi notre existence. C'est, de compte fait, pour l'instant, et malgré tous les efforts de nos volontés, le fond de notre vérité humaine*".[93] Voilà donc ce qui arrive aux hommes. Pour lui, la vérité suprême du néant et de la mort, en somme de l'inutilité profonde de notre existence (cette inutilité à laquelle nous rappellent les anciennes philosophies, tout de même que la pensée mystique) n'est que le point extrême

---

[92] Ibid., III, p,. IV.

[93] Ibid., IV, p. V.

de nos connaissances actuelles.[94] *"Nous ne voyons rien par-delà, parce que là s'arrête notre intelligence. Elle paraît certaine, mais en définitive rien en elle n'est certain que notre ignorance".*[95] Comme le Socrate de l'Apologie, le philosophe belge essaie de nous faire saisir qu'il n' a pas lieu de craindre une chose dont nous ignorons tout. On ne peut surtout pas croire, par exemple, avant de mourir spirituellement ou corporellement, qu'on sait exactement ce que c'est que la mort. De même on ne doit pas s'imaginer qu'on a définitivement expliqué les forces inconnues qui gouvernent le monde. L'esprit humain ayant beaucoup évolué du temps de Maeterlinck, celui-ci entend, par ses oeuvres, nous mettre en garde contre les avenues impraticables sur lesquelles l'homme moderne s'est engagé, croyant vaniteusement posséder toutes les certitudes.

> *L'esprit humain subit depuis trois quarts de siècle une évolution dont on n'a pas encore une vue bien claire, mais qui est probablement l'une des plus considérables qui aient eu lieu dans le domaine de la pensée. Cette évolution, si elle ne nous a pas donné sur la matière, la vie, la destinée de l'homme, le but, l'origine et les lois de l'univers, des certitudes définitives, nous a du moins enlevé ou rendu presque impraticables un certain nombre "d'incertitudes"; et ces "incertitudes" étaient justement celles où se complaisaient et fleurissaient librement les pensées les plus hautes. Elles étaient, par excellence, l'élément de beauté et de grandeur de toutes nos allusions, la force cachée qui élevait nos paroles au-dessus des paroles de la vie ordinaire, et le poète semblait grand et profond à proportion de la forme plus ou moins triomphante, de la place plus ou moins prépondérante*

---

[94] Ibid., V, p. VIII.

[95] Ibid., V, p. VIII.

> *qu'il savait donner à ces incertitudes belles ou effrayantes, pacifiques ou hostiles, tragiques ou consolatrices.*[96]

Quelle magnifique et grande cause le théâtre de Maeterlinck sert-il! Son attitude confine à celle de l'humilité philosophique et mystique qui tend à rabaisser partout l'intelligence devant le mystère dernier de l'inconnu. N'est-ce pas aussi l'un des buts de la théologie négative? En fait, Maeterlinck dépasse, grâce à la forme équivoque de ses présentations, le fatalisme et le rationalisme qu'on lui attribue. On a très mal compris qu'il visait uniquement à élever notre pensée au-dessus et en dehors des sphères émotives et intellectuelles dans lesquelles elle s'enferme elle-même. Parlant du dessein du poète dramatique, et donc de son propre projet littéraire et de ses convictions intimes, il écrit à la partie VII de sa Préface:

> *S'il est convaincu que les divinités d'autrefois, que la justice et la fatalité n'interviennent plus aux actions des hommes et ne dirigent plus la marche de ce monde, il n'a pas besoin de donner un nom aux forces incomprises qui s'y mêlent toujours et dominent toute chose. Que ce soit Dieu ou l'Univers qui lui paraisse immense et terrible, il importe assez peu.*[97]

Il importe assez peu, en effet, à moins d'attacher - comme certains commentateurs - plus d'importance à quelque doctrine caractéristique qu'à l'incarnation d'une expérience privilégiée, de mettre un nom sur cet inconnu qui domine tout l'univers (les philosophes et les mystiques le font-ils réellement?), pourvu

---

[96] Ibid., VI, pp. IX-X. (Nous soulignons).

[97] Ibid., VII, pp. XI-XII. (Nous soulignons).

qu'on ne croit plus stupidement au jeu de quelque force incomprise et aveugle. Nous devrions dire, pourvu qu'on ne croit plus à la force du hasard d'un évolutionnisme positiviste à la Spencer et métaphysique à la Schopenhauer, ou plus spécialement à la conception insupportable que véhicule l'interprétation fataliste que font les catholiques d'une existence ultra-moralisée et du fatum des Anciens... Car ce sont ces manières de concevoir ces forces qui ne laissent pas de nous décourager et de détruire en nous la foi dans un sens qui transcende la vie et dont l'efficacité infinie transforme la vision qu'on se fait de notre destin et de son terme.

On a donc reproché à Maeterlinck de promulguer exactement le contraire de ce qu'il cherchait à nous faire comprendre par ses drames. Tandis qu'il s'efforçait d'expliquer comment on pouvait perdre de vue ici-bas l'intervention divine, des esprits moins pénétrants que le sien se sont évertués à nous éloigner de cette pensée en discréditant son théâtre et sa philosophie. Maeterlinck, quant à lui, n'a pu que regretter cette absence de génie dramatique et philosophique qui caractérisait son époque: *"Il n'en reste pas moins,* nous rappelle-t-il, *que le mystère, l'Inintelligible, le surhumain, l'infini - peu importe le nom qu'on lui donne - est devenu si peu maniable depuis que nous n'admettons plus a priori l'intervention divine dans des actions humaines que le génie même n'a pas souvent de ces rencontres heureuses"*[98] Car selon lui il manque d'écrivains pour faire ressortir ces

---

[98] Ibid., VIII, p. XV.

vérités si essentielles. Maeterlinck lui-même a essayé de donner à son théâtre, et à toute sa pensée, un "arrière-plan infini" sur lequel ne se détachent plus les fantômes de nos obsessions, surtout celles de la mort et de la fatalité. C'est un fait évident que la perception que les contemporains ont de la fatalité antique est faussée par l'absence de compréhension de l'Intelligence des forces invisibles, de telle sorte qu'il leur semble, à la lumière de leurs propres interprétations scientifiques ou religieuses, que le témoignage millénaire de l'humanité sur ces questions est nécessairement confus, obscur et dramatique, en dépit du fait que les leurs ne les expliquent plus. Nous pouvons même nous demander, à l'instar de Maeterlinck, de quelle sorte de conscience spirituelle s'inspirent ceux qui, au nom de la vie intellectuelle ou religieuse contemporaines, ont tenté de fonder sur l'idée d'une vision pessimiste qu'ils prêtaient aux Anciens la soit-disant originalité d'une ouverture humaine au fait de l'intervention divine qu'on trouve dans le Christianisme. Il leur manquait sûrement l'humilité qui permet de reconnaître les véritables limites de la connaissance humaine. Or Maeterlinck a cherché à nous faire entendre qu'on ne peut résoudre aussi facilement les mystères de l'Au-delà, et surtout celui de la mort, lequel on ne percevra réellement qu'en mourant, ou spirituellement ou pour de vrai. C'est la raison pour laquelle toute son oeuvre se présente comme une entreprise philosophique et mystique qui tend à éprouver les âmes des spectateurs et des lecteurs en prévision du moment de cette première rencontre,

intérieure ou extérieure, avec la puissante et vivifiante intervention de l'inconnu.

Nous pouvons donc résumer la situation en disant que les commentateurs de la tradition d'interprétation littéraire qui se sont attachés strictement à certains mots ("forces invisibles", "fatalité", "Dieux", etc...), lesquels mots ils se sont mis à coller ensemble en leur prêtant des sens a priori qui ne leur convenaient point, ont entretenu pendant des années un malentendu sur l'objet du théâtre, et de l'oeuvre entière en somme, de Maeterlinck. La juste perspective critique leur a manqué beaucoup parce que, au fond, leur sens philosophique et leur sens mystique étaient extrêmement faibles. Les lois du raisonnement et celles de l'expérience ne parlent pas d'autre langage en effet que celui de l'objectivité. On a cru trop souvent qu'il suffisait d'un peu de littérature pour pénétrer à fond les oeuvres des grands génies ou des grands inspirés; on a jeté aux oubliettes la nécessité des exigences intérieures qui ont toujours accompagné les développements de ces grandes pensées.

Ainsi considérons-nous résolu le problème de l'équivocité du thème de la fatalité chez Maeterlinck; toutefois, comme nous le disions, une étude entière devrait être consacrée à cette résolution qui aborderait un à un les ouvrages des interprètes de sa littérature. Pour nous, il était important de démontrer à quel point les croyances et les idéologies pouvaient venir fausser complètement le sens de thèmes maeterlinckiens parmi les plus fondamentaux. Par bonheur, les oeuvres du Prix Nobel dorment

toujours sur les tablettes de nos bibliothèques; elles seules, pourvu qu'on y retourne, sont susceptibles de rétablir positivement la vérité des faits et des dits de leur illustre auteur.

1.4. Bilan de l'analyse critique des études consacrées exclusivement au thème de la mort.

Au sortir d'une telle démonstration, il ne reste plus grand-chose des fondements psychologiques, théologiques ou littéraires de l'article de Mme Carole J. Wilson-Lambert sur l'idée de la mort chez Maeterlinck. Nous avons découvert, expliqué et réfuté un à un ses procédés d'interprétation. Nous avons démontré comment elle a réduit, par une sorte de diagnostic psychologique expéditif la personnalité du Prix Nobel à celle d'un être instable et obsédé par l'"idée" de la mort physique. Nous avons critiqué aussi ses perspectives théologiques et son herméneutique religieuse en établissant clairement le fait qu'elle n'avait point reconnu dans les Visions typhoïdes un ouvrage de tendance mystique, ce pourquoi elle n'avait guère aperçu le thème de la mort spirituelle et nous avait dépeint Maeterlinck comme un homme terrorisé par Dieu, dont la pensée théologique était devenue avec le temps édulcorée et superficielle. En d'autres mots, jamais elle n'a reconnu sur le fond la haute spiritualité et la trame philosophique profonde qui courent à travers toute son oeuvre. Il a été prouvé également qu'elle interprétait littéralement les textes, mais en ne s'arrêtant qu'à des concepts-clefs, déjà retenus avant elle par toute une tradition d'interprètes issus du monde littéraire. Mais sans doute les erreurs de ces prédécesseurs apparaissent-elles ici à sa décharge. En fait, ceux-ci ont

commis à peu près les mêmes fautes qu'elle, si nous en jugeons à ce qu'ils ont coutume de prétendre généralement au sujet du thème de la mort et de celui de la fatalité dans les poèmes, les pièces de théâtre et les essais du Prix Nobel. Nous pensons ici, par exemple, à l'interprétation très arbitraire que M. Van Den Bossche a faite de Bulles bleues et d'un ensemble d'autres oeuvres tout aussi importantes. Son interprétation des concepts de "destin", de "fatalité", de "peur", d'"angoisse", de "souvenir", d'"intuition", etc. l'ont amené à interpréter le thème de la mort chez Maeterlinck sous l'angle d'un pessimisme profond, sous celui d'un agnosticisme irrationnel ou encore d'un anticléricalisme gratuit qui nous éloignent absolument de l'intelligence philosophique et mystique que le jeune poète et penseur trouvait dans ses expériences de contact, sa fascination émerveillée et ses souvenirs heureux relatifs à la mort tant physique que spirituelle. Certes, Mme Wilson-Lambert, tout comme Van Den Bossche, ont ignoré l'importance phénoménale qu'ont pu avoir sur la philosophie et la spiritualité de Maeterlinck l'incident de la noyade - avec ses révélations extraordinaires -, l'acceptation non forcée et profonde de la mort de son frère, en même temps que sa réaction émotive, intellectuelle et religieuse à l'enseignement et à l'éducation - à ses yeux morbide et fataliste - des Pères Jésuites de Sainte-Barbe. A ce propos, rien n'est passé plus inaperçu, en dépit des recherches exclusives que ces commentateurs ont consacré au thème de la mort chez Maeterlinck, en se fondant d'ailleurs sur toute une tradition d'interprétation que

nous avons tout lieu de remettre en question ici, que cet effort continu et surhumain dont fit preuve l'auteur gantois, tout au long de sa vie et dans toutes ses oeuvres, pour nous faire accepter la profondeur de notre incompréhension en face de la manifestation des forces divines à l'intérieur de nous ou dans l'Univers qu'elles englobent, forces qui resteront - si l'on se place en dehors des perspectives de la foi ou des prises de contact intuitif et direct avec la réalité de l'Au-delà - jusqu'à l'heure de notre mort rationnellement inexplicables. Toutes les interprétations du thème de la mort se retrouvant par conséquent en quelque sorte condensées dans ces études privilégiées, et ce thème lui-même, avec celui de la fatalité, étant l'un des plus fondamentaux de toute son oeuvre, il en ressort, par le fait même, que Maeterlinck demeure aussi inconnu aujourd'hui qu'il l'était avant la parution de La Princesse Maleine en 1889 qui l'a rendu célèbre.

Il ne fait aucun doute non plus que Mme Wilson-Lambert étend ses conclusions à l'ensemble de l'oeuvre de notre écrivain: *"Sa recherche de la lumière mystique, entre 1885 et 1889,* écrit-elle, *a abouti à une intense fascination de la mort, qui se manifestait déjà dans ses premières tragédies et dans ses théories esthétiques. A partir de 1890, il explorera pleinement ce vide qui, croit-il, enveloppe les vivants".*[99] L'essai suivant, qu'elle nous promet, et qui s'intitulera *"Maurice Maeterlinck: l'Evolution du drame symboliste vers l'essai entre 1898 et 1902",*

---

[99] Wilson-Lambert, Carole J. *"M.M.I.M."*, p. 51.

"montrera comment et pourquoi le style de Maeterlinck est passé du mysticisme au rationalisme".[100] S'il est écrit dans le même esprit que le premier, il faut croire que cet article ne servira qu'à entretenir davantage tous les malentendus que nous avons dénoncés, et qu'il encouragera notamment l'idée que Maeterlinck aurait cessé de *"s'intéresser"* au *"style"* du mysticisme après 1886 pour s'attacher à expliquer enfin les choses d'une façon un peu plus rationnelle... En d'autres mots, qu'il a connu une période un peu plus raisonnable que les autres de sa vie. On voit déjà poindre ici les études rationalistes du genre de celle de Timmermans que nous examinerons ci-après.

Il est vrai que Mme Wilson-Lambert nous livre une explication, toute académique celle-là, de l'attachement qu'avait Maeterlinck, mais en tant qu'artiste et penseur symboliste, pour le traitement des réalités aussi difficilement intelligibles (faute d'une foi orthodoxe, se dit-elle) que celles de la fatalité et de la mort.

> *Dans un climat culturel prônant le Darwinisme, le positivisme et le matérialisme comme solutions actuelles et futures des problèmes humains, la mort restait le domaine privilégié du défi au contrôle rationaliste. Comme beaucoup d'autres artistes symbolistes de la fin du siècle, Maeterlinck était frustré par cette culture positiviste, rationaliste, qui ne doutait pas que les mots pussent communiquer une réalité pleinement intelligible. Il réagit à cette ambiance en créant des tragédies où la vie ne se*

---

[100] Ibid., p. 51.

> *déroule pas toujours d'une manière linéaire, où les événements ne peuvent pas être expliqués rationnellement, et où les mots n'expriment qu'inadéquatement la réalité.*[101]

Si l'on fait abstraction d'une certaine quantité d'idées préconçues qui soutiennent cette explication de type intellectualiste, nous devons admettre que celle-ci comporte des vérités historiques intéressantes, comme le fait, par exemple, que Maeterlinck ait réagi aux conceptions rationalistes et positivistes, mais nous ajouterions aussi, aux conceptions littéraires et religieuses de son temps. Ce qui devait en faire nécessairement un être à part, dominant largement, et à plusieurs points de vue, toute son époque. Cependant, le caractère intellectualiste de cette explication (laquelle arrive à la fin de l'article de Mme Wilson-Lambert) apparaît mieux encore si l'on comprend à quel point elle brouille les pistes en nous présentant une nouvelle fois Maeterlinck comme un homme surtout habité par des préoccupations littéraires, qui ne s'intéressait au thème difficile de la mort que pour réagir à des influences idéologiques et dont tout le théâtre est, en définitive, irrationnel...

Quoi qu'il en soit, on se rappelera que l'ouvrage de Edmund Constant Van Den Bossche ne s'attardait au "thème de la mort" chez Maeterlinck que jusqu'en 1894 environ, tandis que l'article de Mme Wilson-Lambert n'étudiait cette "idée de la mort" que de 1885 à 1890. Ce qui justifie, mais cette fois d'un point de vue chronologique (Maeterlinck a tout de même vécu de 1862 à 1949),

---

[101] Ibid., p. 51.

l'initiative de notre essai qui porte spécialement sur la question de l'interprétation de la mort à travers toute l'oeuvre en général. Au reste, la qualité des conclusions auxquelles sont parvenus nos deux commentateurs principaux, lesquels ont pourtant consacré au sujet des études privilégiées, démontre combien il faut se garder de chercher à interpréter des mots, des idées, des images, des passages ou même des ouvrages entiers appartenant à une période quelconque de la vie de leur auteur, sans les replacer dans le contexte de toute son oeuvre, prise en sa totalité. Une autre règle de l'historiographie positive a été de plus transgressée: celle de l'objectivité. Pour conclure, il est clair que les attitudes psychologiques ou morales et les parti-pris idéologiques et religieux des interprètes ont eu quelque chose à voir avec cette occultation des véritables sens que le Prix Nobel a donné à la mort à travers tous ses ouvrages. Voilà qui nous paraît justifier largement l'initiative que nous avons prise de procéder à cette critique philosophique dans le but de démontrer l'urgente nécessité, même de nos jours, d'une relecture totale de l'oeuvre maeterlinckienne. Certes, nous devons nous efforcer, plus que jamais aujourd'hui, d'essayer de donner un sens à ce que l'écrivain gantois a écrit dans La Grande Porte (1939): "*Les autres ne commencent de nous connaître que lorsque nous sommes morts*".[102]

---

[102] Maeterlinck, Maurice. L.g.P., p. 19.

CHAPITRE II

LA REFUTATION SOMMAIRE DES ETUDES S'ATTACHANT D'UNE FACON SECONDAIRE AU THEME DE LA MORT CHEZ MAURICE MAETERLINCK.

1. Critique philosophique des études abordant le thème de la mort comme un thème parmi tant d'autres.

1.1. Concentration de l'analyse critique.

Les études s'attachant d'une façon secondaire au thème de la mort, ou abordant ce dernier d'une façon très indirecte en le traitant comme un thème parmi tant d'autres, varient en très grand nombre. En fait, la plupart de ceux qui ont écrit sur Maeterlinck ont dû parler d'une façon ou d'une autre du thème de la mort tant il est impossible d'échapper à cette problématique centrale et partout présente de l'oeuvre du Prix Nobel. Mais toutes ces livraisons ne sont pas non plus intéressantes, et généralités et redites, à toute fin pratique, n'y manquent pas. Cependant il existe ici des travaux que les spécialistes ont coutume de considérer comme des sortes de classiques de l'interprétation générale de la pensée ou de l'oeuvre de l'écrivain belge. Nous entendons par "classiques" les auteurs qui font le plus fréquemment l'objet de renvois dans l'histoire des études maeterlinckiennes, mais aussi ceux qui tiennent sur notre auteur les discours les plus typiques et dont l'influence est sensible chez leurs successeurs. On en a déjà vu quelques-uns, tels Gaston Compère, Le théâtre de Maurice Maeterlinck (Bruxelles, 1955); Guy Doneux, Maurice Maeterlinck. Une pensée. Une sagesse. Un homme. (Bruxelles, 1961); ou Marcel Postic, Maeterlinck et le symbolisme (Paris, 1970); mais il en existe bien d'autres, comme Auguste

Bailly, Maeterlinck (Paris, 1931); Alex Pasquier, Maurice Maeterlinck (Bruxelles, rééd. 1963); Paul Gorceix, Les Affinités allemandes dans l'oeuvre de Maurice Maeterlinck. Contribution à l'étude des relations du Symbolisme français et du Romantisme allemand (Paris, 1975); sans oublier les collectifs, ouvrages majeurs, dont le premier, Hommage à Maurice Maeterlinck (Bruxelles, 1949) est une brochure-programme publiée par l'Institut National de Belgique de Radiodiffusion, et le second, Maurice Maeterlinck, 1862-1962 (Bruxelles, 1962), est paru à l'occasion du Centenaire de la naissance de notre Prix Nobel. Ces ouvrages réunissent des noms importants; le dernier en particulier qui aligne non seulement des sommités comme Joseph Hanse (pour sa "*Bibliographie*") ou Robert Van Nuffel (dont on a vu qu'il a écrit sur la "Fondation Maurice Maeterlinck"), mais également des articles plus généraux, comme par exemple celui de Roland Mortier, "*Histoire d'une vie*", et celui de Robert Vivier, "*Histoire d'une âme*". S'il fallait trouver quelques caractéristiques communes à ces travaux, nous dirions, pour commencer, qu'ils partent tous de points de vue largement biographiques (c'est-à-dire qu'on y retrouve une série d'anecdotes relatives à la carrière, aux habitats, aux fréquentations de Maeterlinck, etc.) ou typiquement littéraires (c'est-à-dire qu'ils s'intéressent principalement à la poésie, au théâtre et aux essais du point de vue de leur originalité et de leur importance pour l'histoire de la littérature mondiale). Ensuite, on peut également avancer qu'ils font tous plus ou moins le tour des oeuvres de notre

auteur, ce qui dépend naturellement des époques où ils furent écrits et du type de volonté qui animait leurs créateurs de faire connaître Maeterlinck au grand public. Enfin, et pour toute dernière caractéristique commune, laquelle nous intéresse singulièrement, tous ces ouvrages de vulgarisation ne présentent jamais qu'un exposé quelquefois imprécis, souvent peu approfondi et non systématique de la philosophie et de la pensée de l'auteur gantois. Pour résumer, on se contente en somme de présenter des réflexions très peu articulées ou d'assez vagues généralités sur les idées et les concepts philosophiques prédominants de l'oeuvre maeterlinckienne, comme lorsqu'on parle des énigmes de sa théorie de la connaissance ou des mystères de ses "inconnaissables", dont on fait des présentations nourries de citations qui ne s'appuient généralement sur aucune analyse sérieuse ou explication élaborée. En fait, à part certaines études qui respectent les exigences méthodologiques propres à la littérature, on ne trouve guère dans cet ensemble d'ouvrages de travaux typiquement scientifiques et philosophiques de la nature de ceux qu'on présente par exemple pour des thèses et qui se fondent sur des faits et des vérités positivement vérifiés et établis à partir de l'oeuvre de Maeterlinck.

Toutefois, parmi tous ces livres et articles qui fondent cette tendance à l'interprétation générale, il en existe deux, dont nous n'avions pas encore parlé, et qui se démarquent très nettement de tous les autres par l'effort philosophique et scientifique de synthèse et de réflexion qu'ils prétendent démon

trer: ce sont ceux de M. Bernardus Timmermans, Le spinozisme de Maeterlinck (Zalt-Bommet, 1ère éd. 1924) et de M. Maurice Lecat, Le Maeterlinckisme. Littérature, Science, Philosophie (Bruxelles, 1939). Quant au premier (Timmermans), il est le seul, à notre connaissance, à avoir consacré, à l'occasion d'une analyse comparative avec Spinoza, une étude en apparence complète et systématique des tenants et aboutissants de la philosophie de Maeterlinck (si l'on fait du moins abstraction du fait que les deux tiers de cet ouvrage seulement sont consacrés au Prix Nobel, l'autre tiers traitant surtout de Spinoza). Le second (Lecat) nous offre une étude qui, selon son auteur, se veut plus ambitieuse et plus fouillée. En effet, Lecat examine en neuf cents pages (deux tomes) à peu près tous les aspects de l'existence et de l'oeuvre de l'écrivain belge et dit expliquer sa littérature, sa philosophie, sa morale, son attitude en face de la science et de la religion et jusqu'aux faits plus intimes de sa vie privée, éclairés à partir d'un point de vue psychologique nettement subjectif; le tout étant accompagné d'une bibliographie volumineuse qui réunit presque toutes les oeuvres de Maeterlinck et toutes celles de ses multiples commentateurs, et qui nous apparaît imposante si l'on se replace dans le contexte de l'époque où elle fut produite. D'emblée, ces deux contributions nous ont semblé, parmi tous ces classiques de l'interprétation maeterlinckienne, être les plus intéressantes; celle de Timmermans parce qu'elle est la plus philosophique et celle de Lecat parce qu'elle est la plus exhaustive. Or, comme tout auteur qui cherche

à livrer une explication générale de l'oeuvre du penseur gantois, ni Timmermans, ni Lecat ne pouvaient, étant donné l'ampleur ou le sérieux présumé de leurs entreprises respectives, manquer d'essayer de rendre compte du sujet de la mort et de s'y attacher comme à un thème parmi tant d'autres. Un détail toutefois mérite d'être mentionné: nos deux commentateurs ne sont cités que très rarement, bien qu'il nous ait semblé que tout le monde, ou à peu près, les ait lus... Quoi qu'il en soit, ils figurent dans cette thèse parce qu'ils tiennent sur Maeterlinck les discours les plus typiques, c'est-à-dire ceux qui élaborent des positions idéologiques, morales ou religieuses de fond avec lesquelles beaucoup d'interprètes des études maeterlinckiennes paraissent se débattre encore. Mais nous aurons certainement l'occasion de bien faire voir à la suite quelle forte influence ces deux commentateurs ont eue sur leurs successeurs contemporains.

1.2. Bernardus Timmermans.

Le spinozisme de Maeterlinck (Zalt-Bommet, 1ère éd. 1924) de Bernardus Timmermans, comme dans le cas de Edmund Constant Van Den Bossche, est le titre d'une thèse de Doctorat en Lettres que son auteur a soutenue le 8 mars 1924 à la "Rijksuniversiteit te Groningen" à Groningue, ville des Pays-Bas. Aucun des cinq chapitres de cet ouvrage ne porte en fait sur la mort, bien qu'il en soit question en maints passages. Timmermans parle donc bien de la mort chez Maeterlinck comme s'il ne s'agissait que d'un thème parmi tant d'autres; aussi entre-t-il exactement dans la

catégorie des études indirectes (la différence avec Lecat tient à ceci que ce dernier y consacre au moins un chapitre).

1.2.1. Nature générale de l'approche.

La position de Timmermans par rapport à la problématique de la mort chez Maeterlinck est, somme toute, entièrement livrée dans son introduction. Non qu'on ne retrouve pas ailleurs dans son livre d'autres explications, mais que son approche y est si bien résumée qu'il ne sera plus nécessaire pour nous, une fois que nous aurons clairement démontré la fausseté de sa nature, de nous y attarder inutilement. Et il en sera de même pour Maurice Lecat. En effet, notre chapitre est succinct principalement parce que la plupart de nos objections ayant été déjà solidement établies au chapitre premier, les fautes d'orientations des interprètes ne pourront que ressortir avec plus d'évidence et plus rapidement. Si, dans le cas de Timmermans, nous parvenons, par exemple, à contredire tout de go les fondements premiers de sa compréhension de la vie et de l'oeuvre de Maeterlinck, le reste de son argumentation s'en trouvera fortement hypothéqué et y perdra par conséquent beaucoup de valeur.

Or l'interprétation que fait Timmermans de la première partie de la vie de Maeterlinck, des premiers écrits de celui-ci, tout de même que du thème fondamental de la mort jusque vers 1894 est pour le moins artificielle, bien qu'elle constitue le point de départ et la justification de son analyse philosophique. En effet, selon notre commentateur, Maeterlinck a été dans la première partie de sa vie un artiste sensualiste et imaginatif

(au sens péjoratif), un futur candidat à l'anticléricalisme, un homme d'une sensibilité maladive rongé par l'angoisse du doute en face de la mort et de Dieu, un esprit résolument fataliste qui tendait vers le nihilisme absolu. Dans tout cela, la mort physique, dont il est uniquement question (!), est simplement l'objet de ses fantaisies imaginatives. Ceci pour donner le ton de son introduoction... Grosso modo, le premier Maeterlinck de Timmermans n'est différent de ceux des commentateurs que nous avons étudiés que par sa tendance nouvelle au nihilisme absolu et au sensualisme décadent; les similitudes entre les portraits ne variant ici qu'en fonction d'une certaine chronologie des événements qui est, bien sûr, chez les interprètes, partout conçue d'une façon différente. Dans la seconde partie de sa vie, c'est-à-dire à partir de 1894 environ, le Maeterlinck de Timmermans, dont la double personnalité imaginative et rationnelle sont en lutte, finit par devenir un sage univoquement tourné vers des certitudes rationalistes qui, selon l'interprète, satisferont enfin son idéal désir d'expliquer l'inexplicable. En somme, l'incertitude dans laquelle l'auraient plongé ses déceptions par rapport à l'institution religieuse et au courant positiviste l'aurait conduit à un panthéisme rationnel semblable à celui de Baruch Spinoza. Toute la démonstration de Timmermans repose donc sur l'idée que la crise morale du premier Maeterlinck vers 1890 explique les tendances du second Maeterlinck à rechercher une solution à l'énigme de l'Univers en se fondant sur le système spinoziste.

Aussi écrit-il:

> *Au point de vue historique, il nous paraît donc établi que la détresse morale où se trouvait Maeterlinck vers 1890 devait aboutir à une solution largement synthétique, difficile à réaliser en dehors du système de Spinoza. L'objet de notre étude sera de rechercher jusqu'à quel point cette déduction logique se vérifie par les faits, et si vraiment les ressemblances que présentent les deux auteurs permettent de décider que Maeterlinck est spinoziste.*[1]

Voilà un projet qui ne donne guère de crédit à l'originalité fondamentale de la philosophie de Maeterlinck ainsi qu'aux expériences particulières qu'il a faites, et dont la déduction "logique" se tire en réalité de l'hypothèse d'une détresse morale que nous savons déjà être sans fondement.

Au reste, Timmermans cite souvent hors contexte (ce qu'on constate dès son introduction), cherche clairement à récupérer tout ce que l'auteur gantois dit contre les religieux afin de justifier son propre anticléricalisme, et tend, en définitive, à éliminer chez Maeterlinck toute espèce d'idiosyncrasie équilibrée. En outre, nous avons de fortes raisons de croire que Mme Wilson-Lambert s'est beaucoup inspiré de lui sans le dire, ce que nous aurons d'ailleurs largement l'occasion de vérifier au cours de notre analyse critique.

Pour mieux comprendre les erreurs d'interprétation de notre Docteur en Lettres, il faut savoir qu'il n'avait accès à l'époque qu'aux ouvrages du Prix Nobel écrits jusqu'en 1922; ce qui signifie tant au point de vue bibliographique que méthodologique

---

[1] Timmermans, Bernardus. Le spinozisme de Maeterlinck. (Zalt-Bommet, 1924). I. Introduction, no 3, Spinoza, p. 16. (Nous soulignons) (Sigle, L.S.M.).

vingt-sept années de publications manquantes. Par conséquent, Timmermans n'a pas pu lire les Visions typhoïdes (1886-1888), ouvrage à tendance mystique qui ne fut publié qu'en 1974, ni le Sablier (1936), qui contient le premier récit de l'incident de la noyade, ni le très important Bulles bleues (1948) où Maeterlinck nous fait la confidence de ses souvenirs d'enfance, sans compter l'ensemble des documents inédits réunis par la Fondation Maurice Maeterlinck, parmi lesquels on retrouve la "*Lettre inédite de Maeterlinck*" à son ami Herman Baltia, celui-là même avec lequel il vécut l'incident de la noyade, et nous ne parlons pas de la somme incalculable de lettres ou de manuscrits détenus encore par des particuliers. Néanmoins, et comme nous allons le voir, les ouvrages que Timmermans a eu en mains ne lui permettaient pas pour autant d'en arriver aux conclusions que nous avons énumérées. Nous volons dire que notre commentateur n'a pas hésité une seconde à interpréter, au sens fort du terme, les oeuvres qu'il avait à sa disposition et desquelles il a déduit ses théories.

1.2.2. Divulgation des procédés préjudiciables.

1.2.2.1. Ensemble de préjugés sur la personnalité et l'oeuvre littéraire du jeune Maeterlinck ressortant d'une critique à tendance moraliste et anticléricale.

Le premier paragraphe de l'introduction de l'ouvrage de Timmermans s'intitule: "*1. La crise morale de Maeterlinck*". C'est sur les hypothèses contenues principalement dans cette partie de l'introduction que Timmermans entend asseoir son analyse comparative de la pensée de Maeterlinck avec celle de Spinoza. L'histoire du premier Maeterlinck qu'il nous raconte commence avec la

rencontre décisive avec le poète symboliste Villiers de l'Isle-Adam.[2] Dans le contexte qui est celui de l'époque, alors que le positivisme régnant rend toutes vérités métaphysiques et religieuses puériles, Maeterlinck, qui est un esprit attiré vers l'inconnu, qui est tourmenté par un désir de certitude totale, et qui ne peut plus se satisfaire ni de la religion, ni des systèmes philosophiques, se tourne pour commencer vers la doctrine symboliste. Cette version des faits relatifs à "la crise morale" du jeune Maurice mérite que nous l'analysions.

En ce qui a trait à l'attitude du jeune poète gantois vis-à-vis la religion, Timmermans entreprend son explication au moment où celui-ci quitte le Collège de Sainte-Barbe de sa ville natale. Le présupposé est introduit de la façon suivante sans être accompagné de la moindre explication: "*... si sa foi aux dogmes catholiques était devenue sûrement plus que vacillante, ce détachement des croyances ancestrales ne s'était pas fait sans douleur, ni sans irriter l'instinct profond auquel elles avaient toujours servi d'aliment*".[3] Plus loin, au coeur de son ouvrage, et dans un chapitre réservé aux illusions que Maeterlinck a entretenues pendant une partie de sa vie et qui caractérisent son attitude en face de la religion, Timmermans nous livre le noeud de son interprétation.

> *Si, parmi les "jeux" ou les "illusions" qui ont retenu l'attention de Maeterlinck, nous choisissons tout d'abord la religion révélée, c'est*

---

[2] Ibid., I. Introduction, no. 1, La crise morale de Maeterlinck, p.1.

[3] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 4.

> *qu'elle nous semble avoir été la première à le séduire, mais surtout à le laisser indifférent, à succomber sous les coups de la Raison. Nous croyons même que, dans ses oeuvres, il serait difficile de trouver des signes manifestes d'une croyance qui a dû, vers 1885, cesser de vivre en lui.*[4]

Nous n'exagérons donc pas lorsque nous affirmons que Timmermans essaye de faire de notre Prix Nobel une sorte d'athée anticlérical... Sa position ressemble fort étrangement d'ailleurs à celle que Mme Carole J. Wilson-Lambert tentait de soutenir. Comme nous l'avons vu au cours de l'analyse que nous avons faite de l'article de cette dernière, Maeterlinck n'a absolument pas pu perdre toute croyance, ou en la religion révélée ou en la mystique médiévale, que ce soit avant ou après l'an 1885. Nous l'avons dit: les Visions typhoïdes, lesquelles représentent un cahier d'oraisons peu ordinaire, ont été écrites probablement entre 1886 et 1888 (première raison); l'intérêt que le poète religieux développe pour Ruysbroeck depuis décembre 1885 plutôt que de diminuer ne cesse d'augmenter jusqu'en 1896, année de la parution du Trésor des Humbles, ouvrage dans lequel il rend encore hommage au mystique admirable (cf. aussi 1.3.3.2. de notre chapitre premier, p. 82 et ss.) (deuxième raison). Ensuite, dans Bulles Bleues (1948), nous avons déjà vu que Maeterlinck lui-même écrit dans un chapitre qu'il consacre expressément à la grandeur d'âme, mais aussi à la sainteté de certains curés: "*En revanche, ce qui prouve que je ne fais pas de l'anticléricalisme dont j'ai hor-*

---

[4] Ibid., III. Les demi-vérités, no 2, La Révélation, p. 66. La suite du texte de Timmermans ne laisse planer aucun doute sur son propre anticléricalisme. (Nous soulignons).

reur, car c'est une des plus basses manifestations de la stupidité humaine, j'adore les curés, principalement les bons curés de campagne" (troisième raison). On trouve aussi dans L'Autre Monde ou Le Cadran stellaire (1942), dans l'introduction intitulée "Ouverture", le passage suivant qui est des plus significatifs:

> *L'homme, jusqu'ici, est naturellement bas. Il l'a toujours été, ce qui ne veut pas dire qu'il le sera toujours. Il est difficile de trouver une force ou une idée qui le contraigne à regarder plus haut que ses pieds. Le chien aussi n'a que des idées basses, mais il a l'amour de son maître qui lui fait quitter le ruisseau boueux et la borne malodorante et l'oblige à lever les yeux. L'homme avait l'amour de son Dieu, mais il n'a plus de Dieu, ou plutôt son Dieu n'a plus de nom. Il faut lui en rendre un. Ce n'est pas impossible, car le chercher c'est presque le trouver.*[5]

Mais, dira-t-on, comment Timmermans peut-il ne pas voir, par exemple, dans Le Trésor des Humbles, les préjugés favorables de Maeterlinck à l'endroit du christianisme? Selon lui,

> *C'est que Maeterlinck, pour avoir renoncé aux dogmes révélés, n'a pas encore trouvé la vérité philosophique par laquelle il pourra les remplacer, c'est qu'il est inquiet de ce qu'il a fait, que ce négateur du péché continue d'éprouver les angoisses du pécheur, que cet amant de la vie, par une peur héréditaire, ne cesse point de regarder par-delà la mort.*[6]

Ici, rien n'est vrai. Maeterlinck n'a jamais renoncé à tous les dogmes révélés. Timmermans ne cherche qu'à fonder son rapprochement entre notre Prix Nobel et la pensée philosophique de Spinoza. Il prépare son terrain en s'appuyant sur des vérités insen-

---

[5] Maeterlinck, Maurice. A.M.C.S., Ouverture, pp. 13-14. (Nous soulignons).

[6] Timmermans, Bernardus. L.S.M., III. Les demi-vérités, no 2, La Révélation, p. 67. (Nous soulignons).

sées. Nous en donnerons uniquement pour preuve cet autre passage tiré de L'Autre Monde où l'auteur gantois parle tout en nuances:

> *Pourquoi le christianisme, par exemple, ne fournirait-il pas les éléments essentiels d'une religion acceptable? Il suffirait de le débarrasser de l'abominable dogme d'un enfer éternel qui répugnera toujours à la raison et au coeur de tout homme. On le décrassera aussi d'un certain nombre de niaiseries et d'absurdités inexcusables qui se sont incrustées dans son culte, dans son histoire et dans sa morale, après quoi apparaîtra dans toute sa pureté, dans toute sa bonté, dans toute sa beauté le visage de l'homme-Dieu, c'est-à-dire de l'homme le plus parfait et du Dieu le meilleur que nous ayons connu et que nous puissions espérer.*
>
> *Qu'on donne à Dieu le nom qu'on voudra, pourvu qu'on lui laisse l'intelligence, le bon sens et les vertus d'un honnête homme.*[7]

Voilà qui, à notre avis, suffit à répondre avec clarté et humour à M. Timmermans.

En ce qui concerne les premiers contacts de Maeterlinck avec le symbolisme, notre commentateur ne se montre pas plus objectif: à ses yeux le symbolisme ne représente pas réellement une tendance rationnelle, c'est une doctrine dont le mode de connaissance est essentiellement orné de "*voiles poétiques et vaporeux*". Le symbolisme se caractérise en réalité pour lui par un intérêt pour les sens et les sentiments qui incite les esprits à faire reposer toute forme de certitude sur les ailes de l'imagination et celles de la mystique. La connaissance relevée que les jeunes symbolistes, sous l'influence de Villiers de l'Isle-Adam, nous proposent comme voie d'évitement, par rapport à la froideur des données

---

[7] Maeterlinck, Maurice. A.M.C.S., Ouverture, p. 14. (Nous soulignons).

positivistes ou naturalistes de l'époque, n'est rien d'autre qu'une somme d'images creuses et d'émotions superficielles. Pour Timmermans, en effet, "*au-delà de l'image et de l'émotion mal définie qu'elle détermine, les symbolistes ne connaissent rien*".[8] En outre, le symbole ou l'image en question demeure, à son avis, tout à fait confus.[9] Mais aussi, il regarde la littérature symboliste comme si elle dépeignait des permissivités quelque peu scandaleuses et décadentes: "*Cette peinture des pires dépravations ou des plus singulières ingénuités, dues précisément aux concessions secrètes de l'idéalisme au sensualisme, ou inversément, se retrouvent à quelque degré, même dans celles des oeuvres de Maeterlinck qui sont postérieures aux* Serres chaudes".[10] Si, certes, pour un temps, le symbolisme paraît avoir comblé chez le jeune poète le vide laissé par le moralisme étroit des Pères Jésuites et avoir satisfait ses instincts sensualistes, son goût de l'image et son besoin d'infini, il n'est absolument pas vrai, à l'encontre de ce que Timmermans prétend, qu'il a pour autant développé en lui une "sensibilité maladive" et contribué à faire vaciller sa foi.[11] Car notre commentateur n'hésite pas à affirmer:

> *Dès sa première oeuvre, les* Serres chaudes, *il avait trahi le véritable état de son esprit, qui*

---

[8] Timmermans, Bernardus. L.S.M., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 3.

[9] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 3

[10] Ibid., IO. Introduction, no 1, la crise morale de Maeterlinck, p. 5.

[11] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p.4.

> *était celui d'un homme balloté entre la séduction exercée sur lui par les choses sensibles et l'attrait qu'il avait gardé des réalités plus hautes, désormais condamnées. Il ressemblait ainsi à cet autre décadent, Ignaz Dabrowski, qui éprouva toutes les angoisses du doute et qui, parce qu'il était intelligent et en même temps d'une sensibilité maladive, se trouva impuissant à trouver une solution au problème de la vie, mais aussi à renoncer à sa foi chrétienne.*[12]

Nous ne nous prononcerons pas, quant à nous, sur la pertinence de l'analyse littéraire que nous présente notre commentateur du symbolisme; mais une chose est sûre, il est tout à fait aussi moraliste que Van Den Bossche lorsqu'il s'agit d'aborder le domaine des choses sensibles. Disons que nous avons affaire ici à la mentalité d'une autre époque. Ce qui nous semble par contre plus ennuyeux, c'est la sorte d'encouragement que ces formes d'interprétation donnent à des lectures psychologisantes. Insister à prime abord sur une prétendue crise morale du jeune Maeterlinck, c'est contribuer à la propagation de certaines idées toutes faites sur l'angoisse terrifiante ou le doute affreux de notre écrivain en face de la mort ou de l'infini. Remarquons que cette analyse psychologique de Timmermans se rapporte à cette période de la vie de Maeterlinck que nous savons être mystique et au cours de laquelle ce dernier se débat contre l'attrait de tous les sens. Il y a donc ici une contradiction évidente entre l'attitude religieuse réelle du poète gantois et le portrait moral que nous en esquisse Timmermans. Celui-ci n'aurait absolument pas pu fonder ses raisonnements s'il avait dû tenir compte

---

[12] Ibid., I. Introduction,no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 4. (Nous soulignons).

des documents qui démontrent qu'en 1890, comme à n'importe quelle époque de sa vie, Maeterlinck a conservé sa foi dans les mystères révélés. Pour sûr, tout scientifique et logique qu'il prétende l'être, Timmermans, afin de gagner son point, n'hésite pas à tronquer également le sens des citations. Par exemple, lorsqu'il soutient que Maeterlinck "*en proie aux plus affreuses misères de l'âme contemporaine*" perd jusqu'à ce fond minimal de croyance nécessaire à la foi chrétienne et qu'il nous en présente l'explication dans les termes suivants, appuyée d'une question de Maeterlinck tirée de l'ouvrage intitulé Le Double Jardin (1904): "*Mais il devait constater que ce fond même s'en va lentement, et se demander: Qu'y a-t-il à sa place?...* (D.J. 268). *En attendant que cette question reçut une réponse satisfaisante, il demeurait en proie aux plus affreuses misères de l'âme contemporaine.*"[12a] etc. Dans ce passage, il est clair que Timmermans cherche à nous faire croire que rien ne remplacera le fond de croyance religieuse perdu. Mais, si nous nous reportons à l'essai irtitulé "Les rameaux d'oliviers" d'où est tirée cette question et que nous faisons une lecture attentive des propos qui entourent celle-ci, nous nous apercevons que Timmermans a cité hors contexte: "*Nous sortons,* écrit Maeterlinck, (pour ne parler que des trois ou quatre derniers siècles de la civilisation actuelle), *nous sortons de la grande période religieuse. Durant cette période, malgré les espérances d'outre-tombe, la vie humaine se*

[12a] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 4.

détacha sur un fond assez sombre et assez menaçant"[14] Le premier commentaire que nous pouvons faire, c'est que le "fond" dont il s'agit ici n'est point, comme le soutient Timmermans, le "fond de croyance religieuse"[15] de Maeterlinck lui-même, mais celui de la grande période religieuse qui a historiquement précédé celle de la civilisation actuelle et au cours de laquelle on concevait que la vie humaine se détachait sur un arrière-plan métaphysique relativement sombre et menaçant. Ce fond correspond en fait au côté négatif d'une conception à la fois belle et obscure qu'on se faisait de l'univers, et de Dieu surtout, il y a plus de trois ou quatre siècles, et qui atténuait grandement la virulence des bas instincts humains.[16] Un peu plus loin d'ailleurs, Maeterlinck spécifie:

> *C'était notamment la foi en des dieux justes et redoutables, l'espoir de récompenses et la crainte de châtiment éternels. C'était encore les matières neutres et les antidotes, auxquels, avec une prévoyance assez curieuse, la nature avait réservé une place dans notre propre coeur, je veux dire la bonté, la pitié, le sens de la justice.*[17]

Mais poursuivons la lecture du texte que commentait Timmermans avec sa question qu'il laissait en suspens:

> *... la vie humaine se détacha sur un fond assez sombre et assez menaçant. Il est vrai que reculant*

---

[14] Maeterlinck, Maurice. Le double Jardin. (Paris, 1921). Les rameaux d'olivier, p. 267. (Nous soulignons) (Sigle, D.J.).

[15] Timmermans, Bernardus. L.S.M., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 4.

[16] Maeterlinck, Maurice. D.J., Les rameaux d'olivier, p. 273.

[17] Ibid., Les rameaux d'olivier, p. 273.

chaque jour davantage, ce fond laissait les mille rideaux mobiles et diversement nuancés de l'art et de la métaphysique s'interposer assez librement entre les derniers hommes et ses plis effacés. On oubliait un peu son existence. Il n'apparaissait plus qu'aux heures des grandes déchirures. Cependant il existait toujours à l'état immanent, donnant à l'atmosphère et au paysage une couleur uniforme; et à la vie humaine une signification diffuse qui imposait une sorte de patience provisoire aux questions trop pressantes.

Aujourd'hui, ce fond s'en va par lambeaux. Qu'y a-t-il à sa place qui prête à l'horizon une forme visible, une signification nouvelle?

L'axe illusoire sur lequel l'humanité croyait évoluer s'est brusquement rompu; et l'immense plateau qui porte les hommes, après avoir oscillé quelque temps dans nos imaginations allarmées, s'est tranquillement remis à tourner sur le pivot réel qui l'avait toujours soutenu. Rien n'est changé qu'un de ces mots inexpliqués dont nous recouvrons les choses que nous ne comprenons point. Jusqu'ici le pivot du monde nous semblait formé de puissances spirituelles; aujourd'hui, nous sommes convaincus qu'il est composé d'énergies purement matérielles. Nous nous flattons qu'une grande révolution s'est accomplie au royaume de la vérité. En fait, il n'y a eu, dans la république de notre ignorance, qu'une permutation d'épithètes, une sorte de coup d'état verbal, les termes "esprit" et "matière" n'étant que les attributs interchangeables du même inconnu.[18]

Le lecteur voit bien, en dépit de la difficulté que présente parfois la lecture des textes compliqués de Maeterlinck, que le fond dont il est question ici et dont le Prix Nobel se demande par quoi l'humanité actuelle - qui n'y croit plus - va le remplacer, c'est celui qui correspond aux puissances spirituelles et invisibles seules capables de donner à la vie de l'homme sa signification diffuse. L'auteur gantois regrette ici que les

---

[18] Ibid., Les rameaux d'olivier, pp. 267 à 269. (Nous soulignons).

convictions matérialistes de notre monde actuel nous empêchent de voir que nous ne sommes pas parvenus à rendre pour autant raison de cette forme à la fois visible et invisible de l'inconnu. Ce n'est pas même là une vision pessimiste, génératrice des plus affreuses misères morales, mais plutôt une réflexion optimiste, comme en fait foi cet autre passage où Maeterlinck nous explique que, de toute façon, "*nous sommes au moment où naissent autour de nous mille raisons nouvelles de prendre confiance dans les destinées de notre espèce*".[19] Qu'est-ce à dire? Eh bien, que

> *Nous ne croyons plus que ce monde est la prunelle d'un Dieu unique et attentif à nos plus minimes pensées; mais nous savons qu'il est livré à des forces toutes aussi puissantes, toutes aussi attentives, à des lois et à des devoirs qu'il nous appartient de pénétrer. C'est pourquoi notre attitude en face du mystère de ces forces est changée. Elle n'est plus la peur, mais l'audace. Elle n'est plus l'agenouillement de l'esclave devant le maître ou le créateur, mais elle permet le regard de l'égal à l'égal, car nous portons en nous l'égal des plus profonds et des plus grands mystères.*[20]

En somme, ce monde n'est plus régi par la morale terrifiante dont s'inspiraient les institutions religieuses pour effrayer l'homme et le soumettre à leur autorité. Il doit être représenté comme étant suspendu à des puissances innomées aussi bienveillantes que le meilleur des Dieux chrétiens auxquels elles s'identifient aisément, puisqu'elles habitent, conformément à l'expérience mystique qui fut que la divinité soit plus intime à l'âme humaine que celle-ci peut l'être à elle-même, au coeur même de notre

---

[19] Ibid., Les rameaux d'olivier, p. 289.

[20] Ibid., Les rameaux d'olivier, p. 296.

nature mystérieuse. Timmermans n'y est pas, et il serait juste de se demander qui des deux, de lui ou de Maeterlinck, présente le plus de mauvaise foi. Au lieu d'aboutir à l'athéisme et au nihilisme, les réflexions de l'auteur gantois nous conduisent directement à la reconnaissance de l'action dans l'univers et en l'homme de puissantes interventions divines. Du reste, nous ne serions pas encore en train d'essayer de débrouiller tous ces malentendus si Timmermans avait convenablement interprété la conception que se faisait Maeterlinck de la mort et de la fatalité.

1.2.2.2. Thèmes de la mort et de la fatalité vues à travers les lentilles nihilistes du rationalisme.

Si nous le voulions, nous pourrions déjà considérer comme terminée la critique que nous faisons ici de Timmermans puisque l'essentiel de son hypothèse d'une crise morale et religieuse chez Maeterlinck sur laquelle il fait reposer le reste de son argumentation s'est avéré absolument faux. Mais, nous nous devons tout de même d'être fidèle à nos propres hypothèses concernant l'expérience de contact que Maeterlinck a faite avec la mort, tout de même qu'avec l'inconnu à travers sa pratique contemplative. C'est pourquoi il nous faut examiner ici la position que prend Timmermans par rapport aux questions que nous posent, dans l'oeuvre du Prix Nobel, les thèmes inséparables de la mort et de la fatalité. On va voir que notre commentateur est tombé, en partant d'une interprétation plus ou moins littérale, dans le même piège que les autres interprètes que nous avons examinés et qui ont confondu la vision qu'avaient les personnages de Maeter-

linck de ces réalités avec celle que celui-ci promulguait et qui allait radicalement à l'encontre de la première, puisqu'elle désavouait la vision morbide et fataliste que les humains se donnaient de ces mêmes réalités, la fin physique et les forces aveugles et écrasantes du hasard.

Pour pouvoir faire du second Maeterlinck (celui qu'il prend à partir des environs de l'année 1894 en montant) un individu athée, rationaliste et panthéiste, Timmermans doit lui faire traverser une série d'étapes fantaisistes. Ceci pour nous resituer un peu dans le contexte de son introduction. D'abord, Maeterlinck n'a retiré de sa période symboliste qu'une espèce de tendance un peu maladive qui l'a porté au sensualisme et à la dépravation. En 1896, Le Trésor des Humbles, s'il faut en croire du moins Timmermans, fait état non seulement de son imagisme et de son sensualisme vides et angoissants, mais aussi de sa perte de foi dans les dogmes et la religion révélée. Timmermans affirme en effet:

> *Maeterlinck était en 1890, et même après, de la catégorie de ces décadents dont nous venons de parler, qui, devenus les prisonniers de la chair, nourrissaient leur vie spirituelle, selon l'heureuse expression de Renan, "du parfum d'un vase vide" et qui trahissaient ainsi leur besoin d'explications nouvelles.*[21]

A partir de ce point, la raison du jeune poète semble se battre continuellement avec ses imaginations d'artistes, lesquelles le poussent à se complaire presque malgré lui dans les faits contin-

---

[21] Timmermans, Bernardus. L.S.M., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 5.

gents du monde phénoménal et sensualiste, de telle sorte que celle-ci (sa raison) se met à tourner à vide lorsqu'elle cherche à rejoindre l'Au-delà. "*Voilà, écrit Timmermans, un trait caractéristique de notre auteur. Sa raison y fait la leçon à son imagination, qui le force à se débattre, avant de monter à la clarté, et peut-être après qu'il l'a entrevue, dans le fouillis des impressions produites par l'expérience vague*".[22] Timmermans est donc en train de nous dire qu'il y a en Maeterlinck une sorte d'esprit qui se cherche en permanence sans arriver jamais à se trouver. C'est la raison pour laquelle il explique à la suite: "*Nous ne croyons pas que Maeterlinck s'y prenne ainsi pour vulgariser plus aisément ses idées, ni pour le plaisir de la recherche, mais parce que la tournure naturelle de son esprit le porte à passer du plus bas au plus haut et l'oblige à recommencer sans cesse la même opération*".[23] En somme, quand Maeterlinck essaie d'élancer sa pensée vers le haut, il ne rejoint jamais rien et retombe vers le bas. Outre cette ineptie, Timmermans entretient aussi cette idée que l'auteur gantois, tout au long de sa vie, a donné l'impression de chercher quelque chose sans succès comme une sorte d'esprit égaré. Compère, Pasquier, Van Den Bossche, Wilson-Lambert, tout le monde fait un peu ça... marcher à l'encontre de toute interprétation de sa vie et de son oeuvre qui obligerait le lecteur à un exercice de réflexion plus difficile portant sur quelque élévation mystique ou même sur la

---

[22] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 6.

[23] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, pp.6-7.

réalité de la beauté et de l'utilité de la mort physique ou spirituelle. Il vaut mieux se maintenir dans l'hypothèse beaucoup moins compromettante de l'instabilité affective occasionnée par le phénoménisme et le sensualisme de sa mentalité d'artiste. Timmermans en revient donc toujours à l'idée qu'il suffira que

> *... son esprit soit sollicité par un problème quelconque, il commencera invariablement par être agité de mille idées confuses. Sous combien de faces, par exemple, ne peut-on pas considérer le problème de la justice, ou celui de la mort? Jamais Maeterlinck ne nous fera grâce de ses fantaisies.*[24]

Notre commentateur a sa manière bien à lui d'alimenter l'idée d'une pareille instabilité; il le croit embarrassé continuellement par son imagination fantasque rien qu'"à *le voir, une fois devenu déterministe, revenir au fatalisme par le moindre hasard, croire à la Justice immanente, ou, par quelque inspiration d'artiste, prêter une forme concrète à (ses) vagues représentations*".[25] Mais nous verrons, un peu plus loin, rien qu'en traitant de la question du supposé fatalisme ou de la prétendue fascination fantaisiste de Maeterlinck pour la mort, que Timmermans se trompe encore du tout au tout. Toutefois, ces extraits ne sont pas les plus surprenants de notre Docteur en Lettres et le meilleur reste encore à venir. Disons-le immédiatement, quitte à surprendre beaucoup le lecteur, au sortir de cette période extraordinairement agitée, Maeterlinck devient tout à coup un matérialiste et un anti-intellectualiste: "*De cette force invin-*

---

[24] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p.6. (Nous soulignons).

[25] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p.6.

cible des sensations et de la routine, ne devrons-nous pas conclure, sans égard à autre chose, que Maeterlinck est l'esclave de la matière, et que, s'intéressant à tous les phénomènes qui s'offrent, il ne saurait être qu'anti-intellectualiste?"[26]

A cette question notre commentateur va commencer par répondre en se référant au "beau livre" de Alfred Fouillée, Le mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive (Paris, 1896), dans lequel celui-ci

> *... prédit ce qui doit arriver si notre génération, pour résoudre les plus graves problèmes, s'arrête aux suggestions de l'expérience, s'attache au devenir, à la vie spontanée, irréfléchie, se laissant vivre, se laissant couler, existant en elle-même sans exister pour elle-même, torrents d'états indistincts, hétérogènes, indéfinis et indéfinissables. Et voici sa menace: A la suite du mysticisme et du naturalisme qu'il recouvre, nous allons voir poindre, par une évolution nécessaire, le nihilisme.*[27]

Cette prédiction de Fouillée, soutiendra-t-il ensuite, s'est exactement réalisée dans l'oeuvre de l'écrivain gantois. "*Non seulement, poursuit-il, on y constate une étonnante vivacité des facultés imaginatives, mais elle est pleine de vues peu rassurantes*"[28] Et c'est ici qu'on arrive à la perception qu'a notre interprète, expert en littérature, des thèmes de la mort et de la fatalité. L'oeuvre de Maeterlinck, nous demande-t-il sérieuse-

---

[26] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7.

[27] Ibid., I, Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7. (Nous soulignons).

[28] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7.

ment, "*ne proclame-t-elle pas la vérité suprême du néant et l'indifférence et le néant qui nous entourent (D.J., 151)?*"[29] Or, pour ce qui a trait à cette citation concernant "*la vérité même du néant*", Timmermans nous renvoie lui-même à la page viii de la fameuse Préface explicative que Maeterlinck a rédigée en 1911 pour son Théâtre que nous avons déjà citée en grande partie au chapitre précédent (1.3.3.3. La méprise de l'interprétation théâtrale, p.99) et dans laquelle cette idée de la "*vérité suprême du néant et de la mort*" ne peut être comprise que dans la perspective mystique de l'inutilité profonde de notre existence, en même temps que d'un point de vue extrêmement optimiste sans rapport avec le "*gouffre fatal*" dans lequel ce double anéantissement, aux dires de notre interprète, devrait supposément nous plonger.[30]

> *Essayons au contraire de varier l'apparence de l'inconnu qui nous entoure et d'y découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer, nous y gagnerons du moins d'alterner nos tristesses en les mêlant d'espoirs qui s'éteignent et se rallument. Or, dans l'état où nous sommes, il est tout aussi légitime d'espérer que nos efforts ne sont pas inutiles, que de penser qu'ils ne produisent rien. La vérité suprême du néant, de la mort, et de l'inutilité de nos existences, où nous aboutissons dès que nous poussons notre enquête à son dernier terme, elle n'est, après tout, que le point extrême de nos connaissances actuelles. Nous ne voyons rien par delà, parce que là s'arrête notre intelligence. Elle paraît certaine, mais en définitive, rien en elle n'est certain que notre ignorance. Avant que d'être tenu de l'admettre irrévocablement, il nous faudra longtemps encore chercher de tout notre coeur à dissiper cette*

---

[29] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7.

[30] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7.

ignorance et faire ce que nous pourrons pour atteindre la lumière.[31]

Or, il a déjà été expliqué que, dans cette Préface, Maeterlinck cherche avant tout à nous purifier de notre vision fataliste des choses et de notre crainte irrationnelle de la mort physique ou spirituelle en nous invitant à retrouver les chemins de l'humble ignorance qui conduit, dans l'expérience, à une saisie intuitive des forces bonnes, efficaces, et qui restent trop incomprises, qui gouvernent encore le monde. Il n'y a ici, n'en déplaise à Timmermans, que des vues très rassurantes qui condamnent toute superstition ou croyance pessimiste en des forces aveugles, hasardeuses et fatales, et réprouvent l'idée d'un néant absolu qui existerait maintenant ou dans la mort. Notre commentateur a beau nous affirmer à coups de citations que le Prix Nobel soutient "*que tous les hommes sont de pauvres êtres menés par des ténèbres (I.F., 233)*" ou "*que nous sommes entraînés vers un gouffre fatal (T.E., 166)*"[32] il ne nous abuse guère, parce qu'aucune de ces citations n'est livrée dans le respect des règles de la méthodologie scientifique, étant chaque fois utilisée hors contexte, hors l'esprit de notre auteur, hors données positives... Et le pire, c'est qu'il a, c'est bien fâcheux, l'espèce de culot d'affirmer tout de suite après: "*Si nous ne ménageons pas ici les citations, c'est à dessein, car elles sont pour nous comme un point de départ: la suite montrera que Maeter-*

---

[31] Maeterlinck, Maurice. Th.P., V, pp. VII-VIII. (Nous soulignons).

[32] Timmermans, Bernardus. L.S.M., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7.

linck s'est dégagé du pessimisme que supposeraient nécessairement de telles déclarations, si la portée en était absolue".[33] Oui, et quel point de départ!

Dans le chapitre III, intitulé "*Les demi-vérités*", à la section 3 traitant du "Fatalisme", Timmermans commence par confondre lui aussi l'esprit que Maeterlinck prête à ses drames avec des "professions de foi fatalistes" qu'il ne se gêne pas de relier à une certaine "frayeur de la mort", prise comme "visage de la Fatalité implacable et malveillante", etc.[34] A partir d'ici, évidemment, il ne nous semble même plus utile d'en mentionner davantage. Nous avons déjà largement repoussé tout au long de notre thèse ces sortes d'idées toutes faites. Il nous suffira encore, une dernière fois, de constater à quel point Timmermans tire Maeterlinck tant qu'il peut du côté d'un rationalisme presque kantien, en citant peut-être ce passage emprunté au même chapitre:

> *Tout cela fait voir clairement que, pour le premier Maeterlinck, la puissance illimitée du principe des choses est exclusive à notre puissance, qu'à un inflexible Destin, rien ne s'oppose qu'une basse humilité.*
>
> *Nous allons trouver, dans Spinoza d'abord, dans les oeuvres postérieures de Maeterlinck ensuite, la condamnation de cette idée, explicable par son origine chrétienne, mais qui, le christianisme une fois abandonné, suppose la servitude sans compensation, et se saurait persister devant la pensée réfléchie.*[35]

---

[33] Ibid., I. Introduction, no 1, La crise morale de Maeterlinck, p. 7.

[34] Ibid., III. Les demi-vérités, no 3, Le fatalisme, pp. 77 et ss.

[35] Ibid., III. Les demi-vérités, no. 3, Le fatalisme, p. 83.

Timmermans tient en abomination chez Maeterlinck tout ce qui, par le moyen de la foi ou de l'intuition, reconduirait à un principe divin et réduirait la raison à un état humble et vain. Rien ne semble à son épreuve lorsqu'il s'agit de l'entraîner vers l'athéisme, le rationalisme et le matérialisme qui sont pour lui les bases de son panthéisme à la Spinoza: il va même jusqu'à nier qu'il n'a jamais fait l'expérience de ces visions ou de ces intuitions qui ouvrent sur un autre plan: "*Maeterlinck, écrit-il, n'a jamais, que nous sachions, même dans les plus personnelles de ses oeuvres, annoncé ou donné à entendre que lui-même ait été ainsi favorisé. Loin de là (...). Et cela nous paraît décisif*".[36] Il faut bien excuser Timmermans, en dépit de ses erreurs de lecture à partir des oeuvres qu'il avait à sa disposition, de n'avoir pas eu en mains ou Bulles bleues (1848), ou Le Sablier (1936) ou les Visions typhoïdes (1886-1888) qui relatent les expériences déterminantes de contact avec l'Au-delà...

1.3. Maurice Lecat.

Le cas de Maurice Lecat sera plus rapidement résolu. Nous avions même quelque raisons de le garder pour la fin. Il s'agit, rappelons-le, sous ce titre prometteur en apparence seulement, Le Maeterlinckisme. Littérature, Science, Philosophie (Bruxelles, 1939), d'une étude qui, aux dires de son auteur, se veut la plus complète, la plus exhaustive et la plus sérieuse possible. A la différence de Timmermans, Lecat consacre tout une section au

---

[36] Ibid., II. La méthode, no 4, L'intuition, p. 55.

thème de la mort chez Maeterlinck qu'il ne considère pas moins cependant comme un thème parmi tant d'autres de l'oeuvre de celui-ci. Mais avec ce commentateur, hélas, nous atteignons au sommet, il faut bien le dire, de la mésinterprétation et de l'ignominie. En effet, M. Lecat a consacré plusieurs années de sa vie à salir systématiquement notre Prix Nobel, sans aucune sorte de ménagement. Il ne s'agit même plus ici d'une entreprise critique ou d'une recherche de la signification objective, mais bien, aussi incroyable que cela puisse paraître, d'une entreprise de démolition acharnée, sciemment élaborée et volontairement conduite. Aucun des auteurs que nous avons consultés au cours de toutes nos recherches n'a démontré un acharnement aussi vindicatif et gratuit à tenter de réduire l'oeuvre du Prix Nobel en poussière. M. Maurice Lecat, Dieu lui pardonne, est à notre connaissance un cas même plutôt singulier dans l'histoire contemporaine de la vie intellectuelle et scientifique. On verra d'ailleurs que nous n'exagérons pas. Nombre des choses qu'il a dites ont dû malheureusement faire école et contribuer à alimenter un discrédit de Maeterlinck déjà passablement entretenu par toute une tradition d'autres interprètes même moins intolérants que lui. Certes il est facile de comprendre pourquoi son ouvrage volumineux n'est presque jamais cité: nous croyons qu'il est entouré d'une sorte d'aura de honte dans le monde même des études maeterlinckiennes où l'on tâche généralement, et par esprit de précaution, comme pour ne pas envenimer davantage la plaie, de réfuter ses positions par de simples allusions sans jamais men-

tionner son nom. Nous devons reconnaître cependant qu'il nous serait bien difficile dans ces circonstances de démontrer clairement les mauvais effets de son influence et qu'il faudra nous y prendre autrement pour jeter un gros doute sur ses interprétations tendancieuses.

Le plan du développement de notre réfutation est simple: nous commencerons par livrer un portrait scientifique et religieux objectif de notre critique afin de donner une idée de son approche en général, puis, passant à la réfutation des procédés préjudiciables, nous exposerons l'interprétation qu'il nous fait du thème de la mort, enfin, nous conclurons en faisant une démonstration de son absence complète de probité scientifique. En fait, nous comptons tout simplement prendre M. Lecat sur son propre terrain.

1.3.1. Nature générale de l'approche et portrait scientifique et religieux du critique.

Qui est l'auteur de cet ouvrage, Le Maeterlinckisme. Littérature, Science, Philosophie (Bruxelles, 1939)? Nous savons, grâce à une sorte de présentation bio-bibliographique qu'il nous fait de lui-même sur un feuillet aux pages de couleur verte relié après coup à la publication originale, que M. Lecat est Docteur en Sciences mathématiques et physiques, Ingénieur civil des Mines, Docteur en Sciences naturelles (chimiques) et Lauréat de l'Académie des Sciences de Belgique (1912, 1927, 1930).[37] Il

---

[37] Lecat, Maurice. L.Mae., entre les pages 518 et 519 du tome 2 de l'exemplaire que nous utilisons (cote PQ 2625.A6L43 1939 v.2), et que nous empruntons à la Bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

est aussi l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages spécialisés portant évidemment sur les mathématiques (l'algèbre, le calcul des probabilités, la géométrie, etc.), les sciences physiques et chimiques et une grande diversité d'autres sujets. A titre d'exemples, nous pourrions mentionner ici son Abrégé de la Théorie des Déterminants à n dimensions, son Calcul des variations depuis 1850 (couronné par l'Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 1912), son livre sur la Tension de vapeur des Mélanges de Liquides. L'Azéotropisme (Bruxelles, 1918), ses Pensées sur la Science, sur la Guerre et sur les sujets les plus variés (1919), d'autres ouvrages tout aussi caractéristiques intitulés Coup d'oeil sur la Théorie des Déterminants supérieurs (Prix triennal des Sciences mathématiques, Académie Royale de Belgique, 1927), Notre misère scientifique (écrit en collaboration, 1928), L'Objection de conscience est-elle soutenable? (Louvain, 1932), Atome et Cosmos (Paris, 1934), Erreurs de Mathématiciens, des origines à nos jours (Bruxelles, 1935), etc. Nous passons sous silence une quantité d'autres ouvrages et d'articles du même type, pour signaler enfin un titre particulier: Probité scientifique (1923).

Nous pourrions ajouter à ce rapide résumé de son curriculum vitae quelques propos sur les affinités morales et religieuses de ce savant auteur, ce qu'il nous invite d'ailleurs lui-même à faire tant il ne cache pas ses origines intellectuelles et électives au long de son ouvrage sur Maeterlinck. A l'occasion d'une remarque qu'il passe dans sa biographie de l'auteur gantois, alors qu'il nous rapporte les propos de ce dernier au sujet

de l'emprise des préjugés jésuitiques dont il a eu toute sa vie une grande difficulté à se dégager, Maurice Lecat déclare dans une note sans équivoque:

> *En opposition radicale avec l'attitude de Maeterlinck, l'auteur du présent livre tient à déclarer: 1) qu'il regrette infiniment de n'avoir pas reçu l'enseignement chez des religieux, en particulier chez les Pères Jésuites; 2) qu'il est loin d'admirer intégralement les enseignements primaire et moyen qu'il a reçus dans des établissements prétendument "neutres", de l'Etat, ou des instituteurs et professeurs s'ingéniaient à rendre la religion odieuse à des enfants et jeunes gens de 8 à 18 ans. L'armée y était honorée, mais le sentiment catholique y était bafoué!*[38]

M. Lecat le prend de haut, il affiche ses couleurs catholiques avec peu de nuances, comme dans cette réflexion politique qu'il fait un peu plus loin où il affirme ses parti-pris idéologiques, moraux et religieux: "*Comme si ce n'était pas surtout par la faute des Gouvernements "libéraux" (?) que la Belgique était demeurée si longtemps l'un des pays intellectuellement les plus arriérés de l'Europe!*".[39] Il en voit ici la cause dans "*l'alternance des Gouvernements des partis libéral et catholique*".[40] Mais l'important pour nous est de retenir que, tout comme Van Den Bossche et même plus, notre commentateur nourrit une opinion intellectuelle et éthique excessivement favorable à l'instruction des Pères Jésuites forgeurs de volontés et de vertus.

1.3.2. Divulgation des procédés préjudiciables.

---

[38] Ibid., tome 1, Chapitre premier: Biographie, p. 4, note no 1.

[39] Ibid., tome 1, Chapitre premier: biographie, p. 11.

[40] Ibid., tome 1, Chapitre premier: Biographie, p. 11, note no 2.

1.3.2.1. Interprétation du thème de la mort à partir d'un parti-pris idéologique, moral et religieux entaché d'un psychologisme vicieux.

Qu'est-ce qui a poussé Lecat à consacrer deux assez gros volumes au Prix Nobel plutôt qu'un? Celui-ci nous en donne la raison que voici:

> *Non! lui consacrer un copieux ouvrage, et même en deux forts volumes, ce n'est pas se montrer trop généreux.*
>
> *Et puis, comment oserait-on lésiner quand il s'agit - qu'il soit permis de le rappeler - d'un Docteur honoris causa de l'Université maçonnique de Bruxelles, titulaire du Prix Nobel et encore bien Associé de l'Institut? On lui a même offert un siège à l'Académie Française et il paraît qu'il est question de lui proposer éventuellement la présidence de l'Académie Mallarmé!*
>
> *Lésiner envers un si "puissant génie", "phare de notre siècle"?*
>
> *Lésiner envers un "surhomme" qui "ennoblit non seulement son pays, mais aussi la terre pensante"?*
>
> *Ah! non! le grand Belge, citoyen de l'Humanité, a bien mérité deux volumes de critique.*
>
> *Uccle-Bruxelles, février 1939.*
>
> *M.L.*[41]

La citation de Voltaire qu'il met au frontispice de son Maeterlinckisme donne le ton tout à fait à ce projet satirique: "*Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profession et à moi-même si je restais muet*".[42] Inutile de dire que les propos que notre scientifique au sujet du thème particulier de la mort

---

[41] Ibid., tome 1, Introduction: Comment je fus amené à écrire l'ouvrage, ou, Eloge du penseur Maeterlinck, p. xv. Cette introduction est un pur et simple morceau de sarcasme à l'endroit de la personne, de la réputation et de l'oeuvre de Maurice Maeterlinck.

[42] Ibid., tome 1, Introduction, p. iii.

ne seront pas très différents par leur saveur de ces types de présentations.

Dans le tome I, au chapitre septième intitulé "*Philosophie. Métaphysique. Religion.*", Lecat consacre toute une section à la thématique de la mort, section qu'il a intitulée: "*La Mort (trépas)*".[43] On comprend qu'il ne sera jamais question de mort spirituelle. Nous pourrons d'ailleurs le vérifier, dans ce chapitre sur les principales conceptions philosophiques de l'auteur Belge, comme dans ces deux volumes en général, il n'y est même pas fait une seule fois allusion.

Le Maeterlinck de Lecat, semblable en cela à celui de Timmermans, possède deux existences (il s'agit probablement du même). C'est-à-dire qu'au cours de son évolution, Maeterlinck a vu à un moment donné, ses idées et ses sentiments considérablement changer. Si nous mettons la description que Lecat nous fait de cette "évolution" en rapport direct avec l'attitude que l'écrivain belge avait, d'après lui, devant la mort, nous pourrions dire que cette dite évolution se déroule aussi en deux phases. Au cours de la première, celle de son théâtre surtout, Maeterlinck éprouve une angoisse affolante à l'idée du trépas. Dans la seconde et la très subite dernière, celle où il glisse vers la fin de sa vie, la vision qu'il se fait de la mort a tout à coup rapetissé et ne recouvre plus grand-chose. En somme, au début, il y a cette peur incontrôlable et, brusquement, plus

---

[43] Ibid., tome 1, Chapitre septième: Philosophie. Métaphysique. Religion., La Mort (trépas), p. 255 et ss.

rien, ou plutôt, à la lumière de l'interprétation psychologique, un esprit névropathe et vide qui se retrouve sans idée devant le néant.

> *Ses conceptions et ses sentiments au sujet de la mort ont considérablement évolué à la longue. Quand il écrivait L'Intruse, Les Aveugles, Pelléas et Mélisande, ou La Mort de Tintagile, l'idée du trépas lui faisait sans nul doute éprouver une angoisse affolante. Depuis lors, ce sentiment s'est peu à peu apaisé. Autrefois, la mort lui apparaissait comme une terrible figure médiévale, incompréhensible et menaçante. Aux approches de la fin de sa vie, la vision s'est raretissée. La mort n'est plus un mystère grandiose et il lui semble que ce secret terrible ne recouvre plus grand'chose. "Le trépas n'est plus qu'un acte familier, aussi privé de figure que celui qui consiste à mettre une cravate...", note Edm. Jaloux à l'occasion d'un compte-rendu du Sablier. Cette décapitation de la mort à travers l'oeuvre maeterlinckienne a quelque chose de singulier, de bizarre et, pour tout dire, de ridicule.*[44]

Il faut noter le ton de cet exposé: outre qu'il est émotionnel au possible, il ne fait qu'accompagner en réalité des affirmations qui, en elle-mêmes, sont de peu d'importance, du fait qu'elles n'ont rien à voir avec un effort de démonstration scientifique. Lecat fait souvent passer ses idées au moyen artificiel de la rhétorique. Ici, par exemple, il est moins question d'exposer la conception maeterlinckienne de la mort que de traduire les impressions qu'il a (Lecat) de celle-ci, ou plus exactement, que de faire un portrait psychologiquement désavantageux de l'attitude de Maeterlinck en face de la mort. Dans les cas des commentateurs qui tentent d'expliquer le thème de la mort chez l'auteur gantois à la lumière de son théâtre, nous l'avons vu, il n'a pas

---

[44] Ibid., tome 1, Chapitre septième: Philosophie..., La Mort (trépas), pp. 265-266.

été rare que l'on confonde l'esprit du drame avec les intentions personnelles de celui-ci, quoique l'on tâche généralement de le faire en s'appuyant sur l'oeuvre elle-même. Pour Lecat, il n'en va pas de même, les choses sont plus rapidement réglées: le simple résumé du drame, appuyé par la citation d'une critique moraliste et offusquée, suffisent à fonder le jugement catégorique et à convaincre le lecteur du pessimisme implacable du jeune Maeterlinck. Pour nous en faire une idée, rapportons ce qu'il nous dit de la pièce intitulée Pelléas et Mélisande (1892):

> *Dans l'intervalle de ces traductions, Maeterlinck continue à créer de petits drames. Pelléas et Mélisande est une pièce qu'a rendue populaire l'interprétation musicale de Debussy.*
>
> *Elle dramatise la représentation mystique de l'amour prédéterminé. A ce stade de sa pensée, le pessimisme de Maeterlinck nous apparaît implacable. La fatalité gouverne l'univers, et aucune créature humaine ne peut lui résister. Cette pensée du poète se retrouvera dans les trois drames publiés en 1894 (...)*
>
> *C'est peut-être l'un de ses drames les plus scéniques, mais le critique P. Halflants juge, avec raison, que "cela manque de bon sens, de santé physique et morale", tout comme, deux ans plus tard, Alladine et Palomides.*[45]

Tout le théâtre de Maeterlinck, comme la plupart de ses autres publications, est expédié de la sorte. Aucun argument, aucune analyse, sauf celle du psychanaliste en herbe, ne viennent nous assurer de la valeur de ses remarques psychologiques et morales. Même la critique de P. Halflants, qui n'a rien à voir avec le théâtre, ne peut nous éclairer. "*Ce représentant des symbolistes*

---

[45] Ibid., tome 1, Chapitre deuxième: Les Oeuvres de Maeterlinck, p. 41. (Nous soulignons).

décadents", croirions-nous l'entendre, "*est un pessimiste et un malade! C'est vrai puisque je vous le dis!*" Voilà pour le traitement de la dramaturgie et pour l'explication de "*l'angoisse affolante*" du trépas que Maeterlinck a "*sans nul doute*" éprouvé vers le début de sa carrière littéraire. Mais qu'en est-il du deuxième Maeterlinck, celui qui a un certain moment n'a plus vu la mort comme "*un mystère grandiose*" (!!!?), et qui, "*aux approches de la fin de sa vie*", n'a plus vu "*grand'chose*" dans "*ce secret terrible*"?[46] Remarquons en passant que Lecat nous fait faire un bond prodigieux - à partir du premier théâtre et jusqu'aux essais de la "série pascalienne",[47] - ce que Timmermans, ni aucun des autres commentateurs dignes de ce nom n'ont osé faire. Aux dires de notre mouton noir, le Prix Nobel semble être tombé dans un état d'aveuglement et de décrépitude morale et mentale tel qu'il ne peut s'empêcher de dire des absurdités. Mais le lecteur est en droit de recevoir quelques preuves, et notre "psychologue" le sait. Il l'invite d'ailleurs à "savourer" quelques bribes du délire sénile de son patient, non sans une touche de dérision.

> *Savourons donc, avec délectation, le fruit de ses réflexions demi-séculaires.*
>
> *(...) "La mort... n'est-elle, comme Dieu, qu'une invention de l'homme?"*

---

[46] Ibid., tome 1, Chapitre septième: Philosophie..., La mort (trépas), pp. 265-266.

[47] C'est ainsi que l'on nomme les essais de Maeterlinck publiés entre 1934 et 1942, qui prennent la forme de recueils de réflexions, et dont les titres sont: Avant le grand Silence (1934), Le Sablier (1936), L'Ombre des Ailes (1936), Devant Dieu (1937), La grande Porte (1939), L'autre Monde ou le Cadran stellaire (1942).

> *(...) "... L'heure magnifique de la mort..." "Soyons fiers de mourir" "La mort... est la récompense de la vie".*
>
> *(...) "La mort n'est plus pour nous l'immense et exclusive angoisse de la vie..."*
>
> *(...) "Que la mort serait belle... s'il n'y avait pas la vie! (...).*[48]

Nous ne citons ici que quelques passages de Maeterlinck, choisis au hasard d'ailleurs, parmi les très nombreux exemples de "bouffonneries" (l'expression est de Lecat) que notre commentateur donne en pâture aux spectateurs saturés de contradictions, dans presque trois pages complètes de citations assaisonnées de petites remarques acerbes. Ils n'ont, en outre, aucune crainte à se faire sur l'exactitude des renvois, l'auteur de Probité scientifique (1923) les a assurés, dès le début de son ouvrage volumineux, qu'il s'engageait à rendre intégralement la pensée de Maeterlinck par des citations "rigoureusement fidèles".

> *De même, le lecteur peut avoir pleine confiance que, dans tout l'ouvrage, nos citations sont rigoureusement fidèles, et jusqu'à la reproduction des fautes de ponctuation. Les résumés de la pensée d'autrui (en particulier de Maeterlinck) ont été faits avec un soin égal, en suivant le sens obvie et naturel des passages, et en tenant compte du contexte.*[49]

Quelle étrange profession de foi de la part d'un scientifique! Aurait-il eu d'autres intentions?

De toute façon, aux yeux de Lecat, et sur la base de sa "démonstration scientifique", la preuve en est faite: Maurice

---

[48] Lecat, Maurice. L. Mae., tome 1, Chapitre septième: Philosophie..., La Mort (trépas), pp. 266-267.

[49] Ibid., tome 1, Introduction, p. vi. (Nous soulignons).

Maeterlinck, à l'occasion des propos qu'il tient sur la mort tout au long de sa vie d'écrivain, comme sur bien d'autres sujets, manifeste par ses opinions les signes évidents de la "démence mélancolique". Mais laissons M. Lecat résumer lui-même sa thèse, ce qu'il fait très efficacement dans la dernière section de la partie B du chapitre qui clôt son ouvrage, dont le titre très évocateur (de la partie B, et qui est: "Idiosyncrasie de Maeterlinck: Habitudes et Travers. Extravagances et Bouffonneries. Démence mélancolique"),[50] et dont une petite pensée personnelle, située en tête de la section en question, rendent l'esprit: "*Plutôt le revolver que le crucifix!*".

> *On a pu se rendre compte, du reste, depuis longtemps et avant lecture du présent chapitre, que la santé intellectuelle de notre poète-philosophe n'a jamais été brillante. A peu près dès le début de sa production littéraire, l'auteur des Serres chaudes (1889) apparut comme passablement toqué et atteint notamment d'hébéphrénie.*
>
> *Nous allons maintenant approfondir quelque peu cette question et démontrer qu'ultérieurement le cerveau maeterlinckien se révéla de plus en plus malade.*
>
> *(...) L'anxiété est son sentiment dominant... en plusieurs endroits de ses essais, il affiche une sérénité perpétuelle, un calme parfait. Mais ce n'est là tantôt que feinte, tantôt qu'inconscience.*
>
> *Mais notre esthète névrosé présente encore bien d'autres anomalies psychiques.*
>
> *Nous avons vu qu'il est atteint, à un certain degré, de paralalie: quant il parle, il ne trouve pas facilement ses mots, il hésite et s'arrête souvent, ce qui hache son débit. Parfois, cela agace au point qu'on voudrait achever sa phrase.*

---

[50] Ibid., tome 2, p. 288.

Et c'est pourquoi ses "conférences" n'ont jamais été que des lectures - et ennuyeuses. Dans les dernières années se marquent aussi des traces de dysloqie. Infirmités, à première vue, étonnantes chez un grand écrivain si maître de sa plume.

Cependant, elles s'expliquent en tant que syndromes paranoïaques, plus précisément, de démence mélancolique. Ceci fera sans doute sursauter le lecteur; mais Maeterlinck est indéniablement atteint de pareille maladie mentale. Si l'on excepte une partie de Trésor (T.H.) et de la Sagesse (-S.D.), on peut dire que sa production suinte la tristesse...

Souvent, chez semblables malades la conscience se trouble profondément. C'est ce qu'on a pu constater à diverses époques de l'existence du "profond penseur". Après la guerre, la confusion mentale s'aggravant par la conjonction de la débilité sénile progressive, a évolué jusqu'à aboutir à l'incohérence intégrale des idées. Les trois dernières oeuvres particulièrement (L'Ombre des Ailes, Devant Dieu et La Grande Porte) sont remarquables de ce point de vue.

(...) Mais c'est déjà bien avant la vieillesse, avant même la maturité, que l'écrivain présentait les syndromes de la démence mélancolique.

Par exemple, l'idée de la mort a, dès le début de sa production littéraire, hanté notre philosophe, et de manières variées. Toutes ses oeuvres en témoignent, à des degrés divers.

Parfois, il s'est cru mort, et l'a écrit. D'autres fois, il a eu l'idée du suicide... Plutôt le révolver que le crucifix!

Quand on considère la philosophie pessimiste et désespérante de notre "moraliste" athée, docteur h.c. de l'Université maçonnique de Bruxelles, on ne s'étonne plus guère, déjà, qu'il ait pu émettre cette réflexion de lâche. Mais l'explication intégrale, c'est sa maladie mentale, bien caractérisée, qui nous la fournit.

Si l'on ne savait à quel point la France, depuis bien des années, était déchue dans toutes les sphères, on pourrait s'étonner que l'Académie des Sciences Morales de Paris ait appelé en son sein

> *pareil être malfaisant, - peu importe qu'il soit inconscient.*
>
> *Pour terminer, nous répétons ce que nous avons dit au début: nous ne nous arrogeons point le droit de nous ériger en juge. Cependant, nous nous permettons de poser la question: si Maeterlinck est "irresponsable", l'Académie susdite l'est-elle aussi?*[51]

Au moment où nous avons lu pour la première fois ces lignes, il nous faut bien l'avouer, nous sommes tombé de notre chaise. Mais ce n'est pas le pire: elles avaient réussi à nous faire douter. Il faut dire que nous n'avions pas encore beaucoup lu les textes de la victime. Cependant, malgré un tour complet de ses oeuvres, le même doute sur la valeur véritable de sa pensée ne cessait de nous tenailler. Les accusations de fumisterie et d'incohérence de Lecat faisaient leur oeuvre. Nous étant résolument tourné vers les textes maeterlinckiens, nous n'arrivions plus à nous convaincre de l'intérêt de notre travail, et ce, même si, au delà de leurs difficultés certaines, nous ne pouvions trouver de réelles raisons de nous arrêter. Nous nous décidâmes alors à tirer l'affaire au clair en repartant plus minutieusement du Maeterlinckisme. Rien à faire. L'argumentation nous semblait encore très pauvre, mais les innombrables renvois, le foisonnement de citations de commentateurs et de critiques de toutes sortes, ainsi que les pleines pages de passages juxtaposés de Maeterlinck réussissaient encore à nous étourdir. Jusqu'au jour où, en désespoir de cause, nous eûmes l'idée de comparer les citations faites par Lecat avec les textes de Maeterlinck même. Et qu'a-

---

[51] Ibid., tome 2, pp. 341 à 343. (Nous soulignons).

vons-nous découvert? Que l'auteur de Probité scientifique, qui annonçait si explicitement à son lecteur la pureté de ses intentions, présentait des pages entières de citations tronquées, écourtées, assemblées dans des arrangements qui n'avaient aucun rapport avec les textes de Maeterlinck, et encore bien moins avec sa pensée. Un exemple? Ce passage de L'Ombre des Ailes auquel il nous conviait pour en savourer l'absurdité: "*Que la mort serait belle... s'il n'y avait pas la vie!*". Laissons maintenant la parole à Maeterlinck: "*Que la vie serait belle, disent les uns, s'il n'y avait pas la mort! Que la mort serait belle, disent les autres, s'il n'y avait pas la vie! Mais il est bon d'avoir vécu pour pouvoir emporter l'image de la vie dans la mort où peut-être elle ne nous servira de rien*".[32] Quelle différence! Cette dernière citation de Maeterlinck n'a absolument plus rien à voir avec ce que Lecat prétendait nous reproduire "en toute bonne foi". Quand on lit le texte du Prix Nobel en lui accordant un minimum de crédit, il ne reste plus aucune trace d'absurdité, de pessimisme ou d'indifférence à l'égard de la mort. N'y voit-on pas plutôt cette "sérénité" et même la reconnaissance du "grandiose" du mystère de la fin de nos jours? Et ce qui fait vraiment problème, n'est-ce pas de trouver dans ce passage les symptômes de la "démence mélancolique"? Nous pourrions multiplier infiniment les exemples de cette "démagogie" que Lecat exerce sur le dos de notre auteur. Mais dans le cadre de cette recherche, l'apport du Maeterlinckisme est si négatif, qu'il ne mérite pas

---

[32] Maeterlinck, Maurice. O.A., p. 229.

qu'on s'y arrête plus longtemps. Nous laisserons à d'autres, qui pourraient en avoir le loisir, la tâche somme toute insignifiante de relever les innombrables "erreurs" que notre "scientifique" y commet dans l'application des règles de l'historiographie positive. N'avons-nous pas nous-même assez perdu de temps avec lui?

Mais nous nous en voudrions de laisser passer une occasion si propice pour laver un peu la réputation intellectuelle et psychologique de Maurice Maeterlinck. Car la tricherie, la bassesse et le manque total d'honnêteté de Lecat a fait, nous le croyons, un tort considérable à Maeterlinck lui-même et aux études de son oeuvre. Nous savons par des recensions que Le Maeterlinckisme a fait le plaisir d'un bon nombre de lecteurs avides de sarcasme, et que, trompés par les apparences des deux gros volumes bourrés de citations biaisées, bien d'autres ont probablement cru qu'ils touchaient ainsi le fond même de la pensée du Prix Nobel. Ils ont été lus aussi par plusieurs commentateurs sérieux, et il n'y a qu'à lire ceux que nous avons étudiés dans ce travail pour se rendre compte que les doutes qui nous ont rongé, mais que nous avons pu chasser, percent et l'emportent parfois chez beaucoup d'entre eux. C'est qu'avec des livres comme celui de M. Lecat, peu d'auteurs réussissent à se relever alors que s'étouffent les derniers échos de leur gloire véritable. En conséquence de quoi, s'il est permis de conclure quelque chose de notre dernière analyse, ce n'est pas seulement que Maurice Maeterlinck et son oeuvre ont fait l'objet des propos les plus insidieux qui se puissent imaginer dans le monde intel-

lectuel, mais bien qu'ils souffrent toujours du "syndrome Lecat" en notre temps. D'ailleurs, ne sont-ils pas oubliés comme les plus indigents de nos contemporains?

CONCLUSION

Au cours de cette thèse, nous avons examiné les propos de certains commentateurs représentatifs des études maeterlinckiennes qui ont consacré des enquêtes exclusives et non exclusives au thème de la mort dans l'oeuvre et la pensée de notre Prix Nobel. C'étaient des études entreprises avant que l'écrivain n'eût achevé son dernier ouvrage (celles de M. Bernardus Timmermans (1924) et de M. Maurice Lecat (1939), ou c'étaient des recherches qui avaient pour elles l'avantage d'avoir accès à la totalité de ses oeuvres ainsi qu'à un bon nombre de documents restés inaccessibles jusqu'à sa mort, en 1949 (celles de M. Edmund C. Van Den Bossche (1969) et de Mme Carole J. Wilson-Lambert (1989)). Cependant, si ces dernières comme les premières se sont attachées à l'une ou à plusieurs des époques de la vie de Maeterlinck, elles n'ont jamais pu présenter, pénétrer ou expliquer complètement son évolution spirituelle, et, ce faisant, certains aspects de sa vie, comme certaines parties de son oeuvre, sont restées ou négligées ou même ignorées par elles. La raison en est que nos commentateurs, comme bien d'autres, n'ont pas pris sérieusement en considération ni ses expériences avec la mort, ni celles de l'oraison contemplative et mystique qui, bien que gardées à peu près secrètes par l'auteur lui-même tout au long de son existence, se faisaient sentir dans des textes fortement allusifs. Traditionnellement négligées dans leur fondement comme dans leur

expression, elles ne reçurent jamais d'autre explication que celle qui en faisait les manifestations d'une imagination débordante ou d'un délire psychologique.

Ces manquements des études que nous avons critiquées, comme nous croyons l'avoir démontré, s'expliquèrent en raison des partis pris idéologiques des commentateurs, ainsi que par leurs attitudes psychologiques et morales face à Maeterlinck. Tous les "ismes" dont on l'accusait (pessimisme, déterminisme psychologique, fatalisme, agnosticisme, paganisme, irrationalisme, rationalisme, naturalisme, anticléricalisme, etc.) n'étaient-ils pas causés, en somme, par des idées, des croyances ou des doctrines auxquelles adhéraient manifestement ces spécialistes, et au travers desquelles ils croyaient pouvoir lire convenablement l'existence de notre auteur, sa conception de Dieu, sa conception de l'homme, sa conception du monde, et surtout sa conception de la mort? Mais d'autre part, et parallèlement, dans leurs attitudes face au Prix Nobel, n'ont-ils pas fait preuve de négativisme forcené ou de criticisme injustifié? Quand ils devaient rendre compte de l'attrait qu'il avait pour la mort, n'ont-ils pas "psychologisé" à outrance en cherchant un mal caché dans son âme sur la base d'impressions subjectives et de lectures nettement littérales? Chose certaine, on ne lui a pas épargné le moralisme. A une époque où il était très facile de lier sensualisme, panthéisme et paganisme, on ne lui a pas pardonné d'avoir trouvé le bonheur en empruntant des voies différentes de celles que l'on concevait. Nous pouvons même dire qu'on s'y soit refusé en se

réfugiant dans l'académisme et le dogmatisme religieux, ces deux formes de l'intégrisme du diable (diabolos), qui inspire la pensée théorique d'un désir aveugle et démesuré de dominer, au point de les nier, les choses et les expériences sans lesquelles elle n'a plus raison d'être, et qui insuffle à la foi un esprit de fixité dans la quête de Dieu, par un désir profondément cupide et vaniteux qui s'oppose, en quelque sorte, aux transformations que produit en elle l'Invisible. L'époque contemporaine, comme l'avait bien vue Maurice Maeterlinck, se caractérise par une peur profonde et réelle de la puissance de Dieu et de la réalité de la mort, ce qui ne peut que transparaître dans nos philosophies et nos croyances en général, ainsi que dans les remarques que nous passons sur ceux qui en dévoilent les traits...

La présence dans l'esprit de nos commentateurs de tels parti pris et de telles attitudes dans le traitement de la thématique de la mort dans les oeuvres et la pensée de l'auteur gantois, n'a pas été sans effet sur leur méthodologie scientifique. Comme nous le soulignions dans les chapitres de ce travail de recherche, les exigences de l'historiographie positive ont souvent été négligées. On a manqué régulièrement à la règle philologique en ne réalisant pas l'investigation complète, et pourtant si nécessaire, de l'ensemble des documents disponibles pour la compréhension du "système" de pensée de Maeterlinck. On n'a pas toujours tenu compte des contextes culturels, sociaux, intellectuels, psychologiques et religieux dans lesquels il a écrit. A-t-on bien mesuré l'impact qu'avait l'enseignement des Jésuites sur

la mentalité du jeune poète? A-t-on vraiment tenu compte de l'influence positive de la mystique et du symbolisme sur sa pensée? Voilà de graves manquements à la règle historique! En outre, nous avons pu constater que nos commentateurs ne se sont pas préoccupés plus qu'il ne le faut de situer les textes qu'ils citaient dans les contextes spécifiques des ouvrages particuliers d'où ils étaient tirés, ainsi que dans le contexte général de l'oeuvre complète. Mais ces fautes commises dans l'application de la règle philosophique de l'historiographie positive, comme les autres résumées précédemment, ne sont pour nous que les épiphénomènes de symptômes plus essentiels et plus troublants. Ces fautes, comme nous croyons l'avoir démontré, originent de l'esprit dans lequel les entreprises scientifiques que nous avons scrutées ont été réalisées. Nous y avons décelé des manques flagrants d'objectivité, de réelles faiblesses dans la vérification, et surtout, de manifestes contradictions qui rendent presque impossible, actuellement du moins, un discours cohérent dans les études maeterlinickiennes, ce qui n'est pas sans effet sur la réputation et sur l'intérêt que devrait retrouver notre Prix Nobel aux yeux des hommes et des femmes de cette fin de millénaire chaotique. Mais que manquait-il à cet esprit? Et par l'absence de quelle vertu a-t-il pu outrepasser la règle morale fondamentale? Ce qui lui manquait, au fond, c'est une réelle "conscience" méthodologique asservie à "l'honnêteté" intellectuelle, cela même qui caractérise l'ouverture de Maeterlinck par opposition à ses critiques, et ce malgré les désillusions d'une

vie ébranlée par deux guerres mondiales. Le manque de conscience et l'absence d'honnêteté constituent donc, à notre point de vue, l'explication la plus complète de l'état de la scientificité dans les commentaires qui ont fait l'objet de notre thèse. Mais pour ne pas finir sur une note négative, constatons qu'ils nous donnent de très bonnes raisons d'aller puiser aux sources de ces témoignages humbles et francs dont l'humanité, en cette période de sécheresse, n'a jamais eu autant besoin.

Comme le lecteur a dû s'en rendre compte, notre but dans ce travail n'était pas de faire un exposé de la philosophie de Maurice Maeterlinck. Nous n'avons donc pas cherché à clarifier plus qu'il ne le fallait les sens des thèmes, des idées ou des concepts que l'on retrouve dans son oeuvre, exception faite, bien sûr des thèmes de la mort et de la fatalité que nous n'avons ébauchés qu'en conformité avec les exigences critiques que nous nous proposions d'appliquer. En fait, c'est par mesure de prudence que nous n'avons pas défini des thèmes ou des idées comme intuition, Vie universelle, survie de la conscience modifiée après la mort, puissance obscure, intervention divine, Dieu, dieux, Au-delà, inconnu, etc. La raison en est toute simple: c'est que nous n'avons aucun parti pris idéologique ou religieux, et que dans cette recherche, nous avons sacrifié nos propres croyances et nos attitudes psychologiques à la compréhension objective et philosophique de la pensée de notre auteur. Par conséquence, nous avons donc évité d'étiqueter des "ismes" à sa pensée, ainsi que de livrer des définitions précises de ses

objets. On pourrait croire qu'il y a là une faute philosophique de notre part, ou même une crainte suspecte de la compromission. Mais n'a-t-il pas été établi justement qu'une critique de la tradition d'interprétation générale des études maeterlinckiennes était devenue plus que nécessaire? De toute façon, nous croyons que notre thèse a montré la nécessité d'une nouvelle lecture de Maeterlinck à partir de sentiments et de points de vue intellectuels plus profonds et plus désintéressés. Et pour ce faire, il était nécessaire d'abord de réfuter - d'une manière globale les principales interprétations du thème central de la mort, - ainsi que les voies d'interprétation plus généralement philosophiques, littéraires, psychologiques et théologiques. Ce serait donc dans cette critique légitime que consisterait l'essentiel de notre contribution originale aux études maeterlinckiennes.

Mais, par la même occasion, nous croyons avoir montré que de nouvelles et indispensables voies de recherche se doivent d'être explorées. La première qui vient à l'esprit est sans doute celle qui devrait tenir compte des expériences de vie particulieres et insoupçonnées de Maeterlinck. Une autre serait celle qui aborde les écrits de notre auteur avec un point de vue littéraire différent de ceux que nous avons rencontrés. Il serait possible alors de faire la preuve complète qu'il existe un écart important entre l'esprit du dramaturge et "l'esprit de ses drames et de ses personnages". Il importerait aussi d'employer des procédés plus objectifs dans l'interprétation littérale des textes. On devrait faire appel beaucoup moins à "l'idéal sémantique" ou au "sens

littéral", pour faire plus de place au "sens réel". Et pour ce faire, la méthodologie scientifique devrait primer sur les prétentions théoriques. On serait peut-être alors plus en mesure de démasquer cet entêtement à voir chez les symbolistes des "décadents" pour l'unique raison qu'ils ont intégré la thématique spirituelle à la thématique du corps. Maeterlinck n'a-t-il pas toujours cherché à élever notre âme au-dessus de nos conditions sentimentales et rationnelles à l'aide de procédés symboliques qui en démontraient les petitesses et l'absurdité? Mais laissons là ces voies proprement littéraires, et attardons-nous, pour finir, au plan théologico-philosophique de l'oeuvre du Prix Nobel, qui n'est pas sans offrir de nouvelles matières à réflexion. A la lumière de notre critique, le lecteur admettra sans doute comme nous l'urgence d'entreprendre une étude approfondie de sa pensée mystique. Cette étude devrait quitter les perspectives fatalistes, pessimistes, agnostiques. etc., pour redécouvrir librement ce que l'auteur cherchait à nous dire. Car Maurice Maeterlinck a été mis injustement à l'Index par l'Eglise catholique le 26 janvier 1914 (au lendemain de la publication en français de son livre La Mort), sur la foi de commentaires comme ceux que nous avons réfutés. Si son oeuvre était étudiée aujourd'hui normalement, c'est-à-dire après Vatican II qui a autorisé la liberté de conscience religieuse et l'élargissement des champs de recherche des théologiens aux religions universelles, elle révèlerait un précurseur des sciences religieuses, un

philosophe de la religion, et peut-être même un théologien profondément original.

En somme, nous avons fait la démonstration d'un cas type d'erreur d'interprétation historique. Plus personne ne devrait aujourd'hui se sentir menacé par les développements d'une pensée et d'une oeuvre qui cherchaient à libérer l'homme de ses entraves spirituelles. Le malheur des critiques est justement de n'avoir pas su comprendre cette intention et d'avoir beaucoup contribué à nous priver de ses fruits en la réduisant.

On a rapetissé Maeterlinck.

Fin

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie[1] se structure de la façon suivante, conformément à la méthode scientifique.

- Au nombre des sources primaires ou de première main, nous avons retenu les écrits disponibles de Maurice Maeterlinck qui sont susceptibles d'intéresser toute recherche sur le thème de la mort, mais aussi toute autre forme d'étude consacrée au Prix Nobel.[2]

- Au nombre des sources secondaires, nous avons compté les biographies et toutes espèces d'ouvrages, d'articles ou de documents ayant un rapport avec Maurice Maeterlinck et son oeuvre, dans la mesure toutefois où ces références concernent le sujet de notre thèse.

- Sous la rubrique "ouvrages généraux", nous avons rassemblé la plupart des ouvrages dont la consultation, en quelque façon, nous a semblé nécessaire en raison de leurs rapports généraux au sujet de notre travail, et à ses parties connexes, d'une part, et d'autre part pour leurs intérêts historique, littéraire, méthodologique, philosophique, religieux ou scientifique.

---

[1] Pour ce qui est de sa structure, notre bibliographie s'inspire des recommandations du Précis de Méthodologie à l'usage des étudiants en philosophie (Ottawa, 1951), du Père Gaston Carrière O.M.I., et particulièrement de son chapitre huitième consacré au rassemblement des matériaux. Et pour ce qui est des principales ressources bibliographiques, il faut signaler les importants travaux suivants: de Joseph Hanse, "Bibliographie", parue dans Maurice Maeterlinck 1862-1962 (Bruxelles, 1962); de Maurice Lecat, la "*Bibliographie*" parue dans Le Maeterlinckisme (Bruxelles, 1939); et de Talvart et Place, la rubrique "*Maurice Maeterlinck*" dans le répertoire de Bibliographie des Auteurs modernes de langue française (Paris, 1956).

[2] Dans cette partie de notre bibliographie, nous nous sommes limités aux principales variantes des textes les plus importants de Maurice Maeterlinck; la plupart de ses oeuvres ayant été publiées de façon fragmentaire dans quelques 400 contributions à des périodiques. Et pour donner une meilleure idée de l'audience qu'elles ont eue, ajoutons qu'elles ont fait l'objet d'environ 400 éditions dans pas moins de 24 langues étrangères.

SOURCES PRIMAIRES

POEMES

"*Dans les joncs*" (1883). Poème. La jeune Belgique, II (novembre 1883), p. 460-461.

Serres chaudes (1889). Trente-deux poèmes. Parues dans Serres chaudes et Chansons complètes. Paris, Librairie des Lettres, 1955. 141 p.

Douze Chansons (1896), devenues *Quinze Chansons* (1900). Parues dans Maeterlinck, Oeuvres (comprenant en outre Serres chaudes, L'Intruse et Les Aveugles). Coll. "Passé Présent", no 20, Bruxelles, Editions Jacques Antoine, 1980. 194 p.

Neuf Chansons de la trentaine. Parues dans Poésies complètes. Edition définitive, Bruxelles, 1965.

Treize Chansons de l'âge mûr. Parues dans Poésies complètes. Edition définitive, Bruxelles, 1965.

THEATRE

La Princesse Maleine (1889). Drame en cinq actes. Coll. "Théâtre d'Art", Paris, Georges Crès et Cie., 1918. 250 p.

L'Intruse (1890). Drame en un acte. Paru dans Maeterlinck, Oeuvre. Coll. "Passé Présent", no 20, Bruxelles, Edition Jacques Antoine, 1980. 194 p.

Les Aveugles (1890). Drame en un acte. Paru dans Maeterlinck, Oeuvres. Coll. "Passé Présent", no 20, Bruxelles, Edition Jacques Antoine, 1980. 194 p.

Les sept Princesses (1890). Drame en un acte. Bruxelles.

Pelléas et Mélisande (1892). Pièce en cinq actes. Anvers, Sikkal, 1968. 72 p.

Alladine et Palomides (1894). Pièce en trois actes. Parue dans Théâtre de M. Maeterlinck. Tome II. 2è. éd., Paris, Fasquelle, 1929.

Intérieur (1894). Pièce en un acte. Paris, Fasquelle, 1918. 36 p.

La Mort de Tintagiles (1894). Pièce en quatre actes. Parue dans Théâtre de M. Maeterlinck. Tome II. 2è. éd., Paris, Fasquelle, 1929.

Aglavaine et Sélysette (1896). Drame en cinq actes. 7è. éd., Paris, Mercure de France, 1899. 229 p.

Ariane et Barbe-Bleue (1899). Conte en trois actes. Paru dans Théâtre de Maurice Maeterlinck. Tome III. 2è. éd. Paris, Fasquelle, 1929. 52 p.

Soeur Béatarice 1901. Drame en trois actes. Paru dans Théâtre de Maurice Maeterlinck. Tome III, ;2è. éd., Paris, Fasquelle, 1929.

Monna Vanna (1902). Pièce en trois actes. Paris, Charpentier et Eugène Fasquelle, 1903. 104 p.

Joyzelle (1903). Pièce en cinq actes. Paris, Charpentier et Eugène Fasquelle, 1914, 183 p.

Le Miracle de Saint Antoine (1904. Farce en deux actes. Paris Charpentier et Eugène Fasquelle, 1920. 64 p.

L'Oiseau bleu (1909). Féerie en cinq actes et dix tableaux (les différentes éditions comportent de 4 à 6 actes, et jusqu'à 12 tableaux). Paris, Charpentier et Eugène Fasquelle, 1911. 273 p.

Marie-Magdeleine (1909). Drame en trois actes (avec une note introductrice de l'auteur). Paris, Charpentier et Eugène Fasquelle, 1913. 180 p.

Les Fiançailles (1919). Féerie en cinq actes et onze tableaux (avec une note introductrice de l'auteur). Paris, Eugène Fasquelle, 1922. vi-198 p.

Le Bourgmestre de Stilmonde (1919). Pièce en trois actes (suivie de *Le Sel de la vie*). Paris, Eugène Fasquelle, 1920. 213 p.

Le Sel de la vie (1919). En deux actes (précédé par *Le Bourgmestre de Stilmonde*). Paris, Eugène Fasquelle, 1920. 213 p.

La puissance des morts (1923). Pièce inédite en quatre actes et dix tableaux. Coll. "*Les Oeuvres Libres*", no 64, Paris, Arthème Fayard et Cie, 1926. 58 p.

Le Malheur passe (1923). Pièce inédite en trois actes. Coll. "*Les Oeuvres Libres*", no 54, Paris, Arthème Fayard et Cie, 1925. 48 p.

Berniquel (1926). En un acte. (Avec un portrait par Ernest Hubert). Paris, Edition des "Cahiers Libres", 1929. 60 p.

Marie-Victoire (1927). Pièce inédite en trois actes. Coll. "*Les Oeuvres Libres*", no 74, Paris, Arthème Fayard et Cie, 1927. 74 p.

Juda de Kérioth (1929). Scène inédite. Coll. "*Les Oeuvres Libres*", no 99, Paris, Arthème Fayard et Cie, 1929. 80 p.

La Princesse Isabelle (1935). Pièce en vingt tableaux. (Avec un portrait). Paris, Charpentier et Eugène Fasquelle, 1935. 195 p.

Jeanne d'Arc (1948). Pièce en douze tableaux. Monaco, Editions du Rocher.

Théâtre inédit I: L'Abbé Sétubal (1941); Les trois Justiciers (?); Le Jugement dernier (?). Paris, del Duca.

ESSAIS

Le Trésor des Humbles (1896). Mélange d'essais. (Ouvrage revu et légèrement corrigé). Coll. "*Les Maîtres du Livre*", Paris, Georges Crès et Cie, 1921. 267 p.

La Sagesse et la Destinée (1898). Essai. Paris, Eugène Fasquelle, 1923. 313 p.

La Vie des abeilles (1901). Essai avec une bibliographie. Lausanne, Editions du Grand Chêne, 1946. 208 p.

Le Temple enseveli (1902). Mélange d'essais. Paris, Eugène Fasquelle, 1921. 309 p.

Le double Jardin (1904). Mélange d'essais. Paris, Eugène Fasquelle, 1921. 297 p.

L'Intelligence des fleurs (1907). Mélange d'essais. Paris, Eugène Fasquelle, 1922. 313 p.

La Mort (1911). Essai. Paris, Eugène Fasquelle, 1922. 272 p.

L'Hôte inconnu (1914). Essai. Paris, Eugène Fasquelle, 1923. 234 p.

Les Sentiers dans la Montagne (1919). Mélange d'essais. Paris, Eugène Fasquelle, 1923. 306 p.

Le grand Secret (1921). Essai. Paris, Eugène Fasquelle, 1926. 321 p.

La Vie des termites (1926). Essai avec une bibliographie. Lausanne, Edition du Grand Chêne, 1946. 105 p.

La Vie de l'espace (1928). Mélange d'essais. Paris, Eugène Fasquelle, 1928. 216 p.

La grande Féerie (1929). Essai. Paris, Eugène Fasquelle, 1929. 223 p.

La Vie des Fourmis (1930). Essai avec une bibliographie. Coll. "*Le Livre de Poche*", Paris, Fasquelle, 1952. 189 p.

L'araignée de verre (1932) Mélange d'essais. Fasquelle Editeurs, 1932. 222 p.

La grande Loi (1933). Essai. Paris, Fasquelle Editeurs, 1933. 217 p.

Avant le grand Silence (1934). Recueil de réflexions. Paris, Fasquelle Editeurs, 1934. 248 p.

Le Sablier (1936). Recueil de réflexions. Paris, Fasquelle Editeurs, 1936. 249 p.

L'Ombre des Ailes (1936). Recueil de réflexions. Paris, Fasquelle Editeurs, 1936. 253 p.

Devant Dieu (1937). Recueil de réflexions. Paris, Fasquelle Editeurs, 1955. 221 p.

La grande Porte (1939). Recueil de réflexions. Paris, Fasquelle Editeurs, 1939. 252 p.

L'autre Monde ou le Cadran stellaire (1942). Recueil de réflexions. Paris, Fasquelle Editeurs, 1942. 218 p.

TRADUCTIONS[a]

Ruysbroeck l'Admirable. *L'Ornement des Noces spirituelles* (1891). Traduction du flamand accompagnée d'une introduction de Maurice Maeterlinck. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891. XCVII-297 p.[4]

Novalis. *Les Disciples à Saïs et les Fragments* (1895). Traduction de l'allemand accompagnée d'une introduction de Maurice Maeterlinck. Bruxelles, P. Lacomblez, 1895. LVII-249 p.

---

[a] Les introductions et la préface qui accompagnent les traductions suivantes constituent des essais en soi.

[4] D'importants extraits de l'introduction ont été reproduits dans: Maeterlinck. Introduction à une psychologie des songes. Textes réunis et commentés par Stefan Gross. "*Archives du futur*", Bruxelles, Editions Labor, 1985. pp. 63-75. Nous identifierons cette référence-ci comme suit: I.P.S.

Ford, John. *Annabella* (*It's a pity she is a whore*) (1895). Drame en cinq actes. Traduction, adaptation pour le Théâtre de l'Oeuvre, et préface par Maurice Maeterlinck. Paris, Ollendorff, 1895. XIX-81 p.[5]

Shakespeare. *La Tragédie de Macbeth* (1909). Traduction nouvelle, introduction et notes de Maurice Maeterlinck. Paris, Eugène Fasquelle, 1910.[6]

DIVERS

"*Le Massacre des Innocents*" (1886). Conte. Paris, La Pléiade, (mars 1886). pp. 65-74. Paru dans I.P.S., pp. 11-18.

Les Visions typhoïdes (1886-?). Essai. Manuscrit des Archives du Musée de la Littérature de Bruxelles. Paru dans I.P.S., pp. 19-24.

Le Cahier bleu (1888). Recueil de réflexions. Texte établi, annoté et présenté par Joanne Wieland-Burston. Gand et Bruxelles, Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck, tome XXII, 1976, pp. 7-184.

"*Onirologie*" (1889). Conte. Revue générale, tome 49, (juin 1889), pp. 771-787. Paru dans I.P.S., pp. 25-36.

"*Ruysbroeck l'Admirable*" (1889). Essai. Revue générale, tome 50, (octobre-novembre 1889), pp. 452-482 et 633-668.

"*Critique de Iwan Gilkin: La Damnation de l'Artiste*" (1890). Compte-rendu. Bruxelles, La Pléiade, 2, (février 1890), p. 17. Paru dans I.P.S., pp. 76-78.

"*Confession de poète*" (1890). Réponse. Paris, L'Art moderne, 10 (1890), pp. 60-62. Parue dans I.P.S., pp. 79-82.

"*Menus Propos*" (1890). Essai. Paris, La Plume, (1890), pp. 217-218. Paru dans I.P.S., pp. 54-56.

"*Menus Propos - Le Théâtre (Un théâtre d'Androïdes)*" (1890). Essai. Bruxelles, La jeune Belgique, 9, (septembre 1890), pp. 331-336. Paru dans I.P.S., pp. 83-87.

---

[5] Cette préface-ci est reproduite dans I.P.S., pp. 110-116.

[6] Cette traduction est parue dans les Oeuvres complètes de Shakespeare. Tome II. "*Bibliothèque de la Pléiade*", Paris, Gallimard, 1959. pp. 953-1009.

"*Menus Propos*" (1891). Essai. Bruxelles, La jeune Belgique, 10 (janvier 1891), pp. 36-41. Paru dans I.P.S., pp. 57-60.

"*Quels livres ont exercé la plus grande influence sur votre esprit?*" (1891). Réponse. La Revue des Revues, (mai 1891), p. 338. Parue dans I.P.S., p. 168.

"*Pour faire oeuvres durables...*" (1891). Entretien. A paru d'abord dans Enquête sur l'évolution littéraire de Jules Huret. Paris, 1891, pp. 116-129. Reproduit dans I.P.S., pp. 149-152.

"*Lettre à Huret*" (1891). Lettre. Paris, L'Art moderne, 11, (octobre 1891), p. 320.

"*Lettre aux éditeurs*" (1891). Lettre. Paris, L'Art moderne, 11 (novembre 1891), pp. 380-381. Parue dans I.P.S., pp. 153-154.

"*Lettre sur l'anarchie (scientifique)*" (1892). Lettre. Paris, La Plume, (1892), p. 377. Parue dans I.P.S., pp. 168-169.

"*Introduction à une phychologie des songes*" (1892). Essai. L'Indépendance belge, (11 décembre 1892). Paru dans I.P.S., pp. 88-91.

"*Conversation avec Maurice Maeterlinck*" (1893). Entretien. Paris, Le Figaro, (17 mai 1893). Paru dans I.P.S., pp. 155-157.

"*Conversation avec Maurice Maeterlinck*" (1893). Entretien. Paris, Le Journal, (17 mai 1893). Paru dans I.P.S., pp. 158-159.

"*L'Anneau de Polycrate*" (1893). Conte. L'Indépendance belge, Supplément littéraire, (19 et 26 novembre 1893). Paru dans I.P.S., pp. 37-43.

"*Solness le constructeur (Le Tragique quotidien)*" (1894) Essai. Paris, Le Figaro, (2 avril 1894). Paru dans I.P.S., pp. 96-102.

"*A propos d'Eleusis*" (1894). Compte-rendu. Paris, L'Art Moderne, 14 (1894), pp. 77-78. Paru dans I.P.S., pp. 92-95.

"*Préface*" (1894). Dans Sept Essais d'Emerson. Traduits par I. Will. Bruxelles, P. Lacomblez, 1894.

"*L'art social?...*" (1894). Réponse. Citation dans l'article d'Edouard Du Fresnel "*Le mouvement littéraire en Belgique*". La nouvelle Revue internationale (Matinées espagnoles), no 1, (2è semestre 1894), p. 16. Parue dans I.P.S., p. 169.

"*A propos de l'Oeuvre (L'Etoile)*" (1894). Essai. Paris, Le Figaro, (24 septembre 1894). Paru dans I.P.S., pp. 105-109.

"*Le Livre de Monelle* (1894). Compte-rendu. Paris, Mercure de France, (août 1894), pp. 367-368. Paru dans I.P.S., pp. 103-104.

"*Ancilla Domini*" (1894). Conte écrit en collaboration avec Lucien De Busscher. Bruxelles, Le Petit Bleu du Matin, (26 et 27 décembre 1894). Paru dans I.P.S., pp. 44-47.

"*Il va sans dire que...*" (1895). Réponse. Citation dans l'article "*Une enquête franco-allemande*". Paris, Mercure de France, (avril 1895), pp. 19-20. Paru dans I.P.S., p. 170.

"*Edmond Picard*" (1895). Compte-rendu. Paris, Le Journal, (juin 1895). A paru dans I.P.S., pp. 136-137.

"*Couronne de Clarté*" (1895). Compte-rendu. Paris, Mercure de France, (août 1895), pp. 224-225. Paru dans I.P.S., pp. 138-139.

"*Un entretien avec Maurice Maeterlinck*" (1895). Entretien. New-York, **The Bookman**, I (1895), pp. 246-248. Paru dans I.P.S., pp. 160-163.

"*Franz M. Melchers à la Maison d'Art*" (1896). Compte-rendu. Paris, L'Art moderne, (22 mars 1896), pp. 91-92. Paru dans I.P.S., pp. 140-141.

"*Exposition de Franz M. Melchers*" (1896). Compte-rendu. Paris, L'Art moderne, (5 avril 1896), pp. 107-108. Paru dans I.P.S., pp. 141-143.

"*Introduction*" (1896). Dans Jules Laforgue, de C. Mauclair. Paris, Mercure de France, 1898. XV-107 p.

"*Un déjeûner avec Maurice Maeterlinck*" (1896). Entretien. Paris, Le Temps, 36 (25 juillet 1896). Paru dans I.P.S., pp. 164-168.

"*La Mystique flamande*" (1897). Essai. Paris, La Revue encyclopédique, 7 (24 juillet 1897), pp. 626-627.

"*Lettre à Lugné-Poé*" (1897). Lettre. Paris, Le Figaro, (25 juin 1897), p. 4.

"*Le 18 Brumaire*" (1899). Essai. Londres, Contemporary Review, 75 (1899), pp. 168-177.

"*Le Mystère de la Justice*" (1900). Essai. Paris, La Revue de Paris, 6 (1er mai 1900), pp. 93-112.

"*Introduction*" (1900). Dans The Cave of Illusion de Gorge Sutro. Londres, Grant Richards, 1900, 216 p.

"*A Lesson from the Arabian Nights*" (1901). Compte-rendu. The Independent, 53 (1901), pp. 23-25.

"*Reschauliches und Erbauliches*" (1904). Essai. Die Propylaen, 1 (1904), p. 37.

"*Im Automobil*" (1904). Essai. Die Propylaen, 1, (1904), pp. 609-611.

"*Charles van Lerberghe et La Chanson d'Eve*" (1904). Essai. Paris, Vers et Prose, 4 (décembre-février 1905), pp. 21-29.

"*Vue de Rome*" (1905). Essai. Paris, Vers et Prose, 4 (décembre-février 1905), pp. 57-68.

J. H. Fabre (1910). Essai. Paris, 10 p.

"*Lettre-préface*" (1910). Dans Légendes et nouvelles tragiques ou folâtres, suivies de : La Dernière Soirée de Brummell, de Georges Maurevert. Nice, N. Chini, 1910, 295 p.

"*Les éducateurs de ma pensée*" (1911). Entretien. Paris. Les Annales politiques et littéraires, 56 (5 mars 1911), pp. 232-235.

"*Préface*" (1912). Dans Martin Harvey. Some pages of his life, de George Edgar. London, Grant Richards, 1912, 340 p.

"*Avant-propos*" (1913). Dans Les Songeries d'Adeline à treize ans, de Mlle Adeline Mallet. Paris, Delagrave, A. Colin 1913, 180 p.

"*Préface*" (1915). Dans En Italie avant la guerre, 1914-1915, de Jules Destrée. Bruxelles et Paris, G. van Oest et Cie, 1915, xv-172 p.

Les Débris de la Guerre (1916). Recueil d'articles et d'essais. Paris, Eugène Fasquelle, 1922, 274 p.

Contre les déportations en Allemagne (1917). Paris, 1917.

"*Préface*" (1917). Dans Si Peau d'Ane m'était conté..., de Paul Fort. Paris, Emile-Pau frères, 1917, 237 p.

Deux Contes: Le Massacre des Innocents, Onirologique (1918). Coll. "Les Variétés littéraires", Paris, G. Crès, 1918, 88 p.

"*Lettre-préface*" (1919). Dans La Belgica en la paz, de Orozco Munozé Mexico, Libreria Cultura, 1919, 185 p.

"*Is Life eternal?*" (1920). Essai. New-York, The Forum, 63, (1920), pp. 307-314.

"*Avant-propos*" (1920). Dans Le Bourriquet, de Cyriel Buysse. Coll. "*Les prosateurs étrangers modernes*", Paris, F. Rieder et Cie, 1920, 252 p.

"*Introduction*" (1920). Dans Les Epîtres, de Sénèque. Nouvelle traduction par M. Pintrel, revue et imprimée par les soins de M. de la Fontaine. 3 vol., Lyon, Henri Larchaudet, 1921.

"*Préface*" (1922). Dans Les Ames qui chantent..., de Enrique Gomez Carrillo. Paris, Chiberre, 1922, 124 p.

"*Charles van Lerberghe*" (1923). Essai. Gand, Gand artistique, 2 (1er janvier 1923), p. 2.

"*Préface*" (1923). Dans Mon beau Sabot doré, de Marie Vancalys. Paris, Editions de la Sirène, 1923, 80 p.

"*Promenade en Sicile et en Calabre*" (1924). Essai. Paris, Demain, 1 (avril 1924), pp. 5-33.

"*Préface*" (1924). Dans Au Gai Royaume de l'Azur, de Pierre Devoluy et de Pierre Borel. Grenoble, J. Rey, B. Arthaud, 1924, 156 p.

"*Préface*" (1927). Dans Mes Mémoires, tome 1er, de Gérard Harry, 4 vol., Bruxelles, Office de Publicité, 1927-1928.

"*Lettre aux éditeurs*" (1927). Gand, Gand artistique, 6 (1927), p. 3.

"*La société bourgeoise a-t-elle fait faillite?*" (1932). La Revue mondiale, 43, (1932), pp. 5-18.

"*Postface*" (1932). Dans La bataille de Puy de Dôme, de Jean Ajalbert. Paris, Denoël et Steele, 1932, 70 p.

"*Préface*" (1933). Dans Le Maugré, de Maurice Des Ombiaux. Bruxelles, Les Editions de Belgique, 1933, 263 p.

"*Préface*" (1933). Dans Le Grand Testament, de Joseph Le Boucher. Paris, Fasquelle, 1933, 192 p.

"*Les dix plus beaux mots de la langue française*" (1933). Réponse. Les Annales politiques et littéraires, 101 (1933), p. 167.

"*Comment je suis devenu auteur dramatique*" (1935). Réponse. Journal de l'Université des Annales, 30 (1935-1936), pp. 74-91.

"*Adresse sur Charles van Lerberghe (1936). Le Flambeau, 19, (1936), pp. 16-18.*

"*Introduction*" (1937). Dans Une Révolution dans la Paix, de Oliveira Salazar. Paris, Ernest Flammarion, 1937, XLII-295 p.

Bulles bleues, souvenirs heureux (1948). Mémoires. Coll. "Le Club du Livre du mois", Paris, Plon, 1948, 235 p.

SOURCES SECONDAIRES

BIBLIOGRAPHIES DE MAURICE MAETERLINCK

Andrieu, Jean-Marie, Maurice Maeterlinck. Coll. "*Classiques du XXè. siècle*" no 44, Paris, Editions Universitaires, 1962, 126 p.

Bailly, Auguste, Maeterlinck. Coll. "*Visages contemporains*", Paris, Firmini-Didot, 1931, viii-215 p.

Bithell, Jethro, Life and Writings of Maurice Maeterlinck (1913). Washington, New York and London, The Walter Scott Publishing, 1972, xvi-200 p.

Bodart, Roger, Maurice Maeterlinck, Coll. "*Poètes d'aujourd'hui*" no 87, Paris, Editions Pierre Seghers, 1962, 207 p.

Esch, Maximilien, L'Oeuvre de Maurioce Maeterlinck. Coll. "*Leds Hommes et les Idées*" no 24, Paris, Mercure de France, 1912, 83 p.

Halls, W.D., Maaurice Maeterlinck: A Study of Life and Thought. Westport, Greenwood Press, 1960, 190 p.

Harry, Gérard, Maurice Maeterlinck. Coll. "*Les Ecrivains français de la Belgique*", Bruxelles, Charles Carrington Librairie-Editeur, 1909, 115 p.

Harry, Gérard, La Vie et l'Oeuvre de Maurice Maeterlinck. Paris, Eugène Fasquelle, 1932 (posthume), 187 p.

Horrent, Désiré, Maurice Maeterlinck. Bruxelles, Méline, 1902.

Knapp, Bettina, Maurioce Maeterlinck. Coll. "*T.W.A.S.*" no 342, Frame, 1975, 200 p.

Leblanc, Georgette, Souvenirs (1895-1918). 2 vol., 2è. éd. revue et augmentée, Uccle (Belgique), chez l'auteur, 1950. Tome premier vi-454 p.; tome second, 519 p.

Lecat, Maurice, Le Maeterlinckisme, 2 vols., Bruxelles, 1939.

Le Sidaner, Louis, Maurice Maeterlinck. Son Oeuvre. Coll. "*Les célébrités contemporaines*", Paris, Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1928, 64 p.

Pasquier, Alex., Maurice Maeterlinck (1929). Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1963, 293 p.

Thomas, Edward, Maurice Maeterlinck (1912). 2è. éd., New York, Haskell House Publishers, 1974, 333 p.

Van Bever, Adolphe, Maurice Maeterlinck. Coll. "*Les Célébrités d'aujourd'hui*" no 12, Paris, E. Sansot et Cie, 1904, 43 p.

OUVRAGES PARLANT DE MAURICE MAETERLINCK

Abram, Paul. Notes de Critique littéraire et dramatique. Paris, E. Sansot et Cie, 1913, pp. 239-245 (La Mort de M. Mk.).

Aniante, Antonio. La double vie de Mauriocе Maeterlinck. Coll. "L'Etoile d'Ulysse", Paris, Editions Universelles, s.d. (1949), 92 p.

Beaunier, André, Les Idées et les hommes. Paris, Plon-Nourrit, 1913, pp. 131-153 (VII. Une philosophie de la mort).

Blum, Léon, En lisant. Paris, Ollendorff, 1906, pp. 220 et suiv. (XXVII. M.MK).

Bodart, Roger, Maurice Maeterlinck ou l'Absurde dépassé. Bruxelles, Lucien de Meyer, 1960, 110 p.

Boll, Marcel, Les quatre Faces de la Physique. Paris, Editions Rationalistes, Ch. Rieder, 1939, pp. 30-32.

Buyse, H.J.J., Première propositions en réponse aux problèmes posés par "La Vie de l'espace" de M. Maeterlinck. La Quatrième Dimension. Paris et Bruxelles, Editions de la Rénovation, 1928, 128 p.

Clark, Macdonald, Maurice Maeterlinck, poet and philosopher. London, George Allen and Unwin, 1915, 304 p.

Clouard, Henri, Histoire de la littérature française. Du symbolisme à nos jours. 2 vol., Paris, Editions Albin Miochel, s.d. (1947 et 1949).

Compère, Gaston, Le théâtre de Maurice Maeterlinck. Bruxelles, Palais des Académies, 1955, 272 p.

Courtney, William, Leonard, The Development of Maurice Maeterlinck and other Sketches of Foreign Writers. London, Grant Richards, 1904, 182 p.

De Greef, Etienne. L'Homme devant l'humain. Etudes de psychologie et de psychopathologie. Louvain, Paris, 1956, pp. 83-113. (Les fonctions incorruptibles dans les drames de Maeterlinck).

De Trooz, Charles, *"Maurice Maeterlinck"* dans Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique, Publiée sous la direction de G. Charlier et de J. Hanse, Bruxelles, 1958, pp. 443-460.

Doneux, Guy, Maurice Maeterlinck, une Poésie, une Sagesse, un Homme. Bruxelles, Palais des Académies, 1961, 242 p.

Dumont-Wilden, Louis, L'Esprit Européen. Essais. Paris et Bruxelles, Eugène Figuière et Cie, 1914, pp. 163-184 (Maurice Maeterlinck).

Dumont-Wilden, Louis, L'Evolution de l'Esprit européen. Coll. "*Bibliothèque de Philosophie scientifique*". Paris, Flammarion, 1937, pp. 168-171. (Le chapitre VIII, Cosmopolis (1910-1914)).

Duval, Maurice, La poésie et le principe de transcendance. Paris, Félix Alcan, 1935, pp. 257 et suiv.

Evrard, Eugène. Nos Mandarins: Barrès,... Maeterlinck... Tourcoing, J. Duvivier, 1920, pp. 161-190. ("La Mort").

Faget, Emile, Propos littéraires. 1ère série. Coll. "*Nouvelle Bibliothèque littéraire*" Paris, Société française d'Imprimerie et de Littérature, 1902, pp. 297-309. (Analyse philosophique du Trésor des Humbles).

Fons, Pierre, Le Réveil de Pallas. Essai... Paris, E. Sansot, 1906, pp. 107-135. (Un moraliste épicurien au XXè. siècle).

Gauchez, Maurice. Histoire des Lettres françaises de Belgique des origines à nos jours. Bruxelles, La Renaissance d'Occident, 1922. 340 p. (Livre III: M. Mk. et les philosophes).

Gilbert, Eugène, En marge de quelques pages. Paris, E. Plon Nourrit, 1900, pp. 355-378. (Le Trésor des Humbles).

Gilbert, Eugène, France et Belgique. Etudes littéraires. Paris, E.Plon Nourriot, 1905, pp. 279-285. (Le Temple enseveli).

Gilson, Etienne, L'Ecole des Muses. Paris, Plon, 1951.

Gorceix, Paul. Les Affinités allemandes dans l'Oeuvre de Maurice Maeterlinck. Coll. "*Publications de l'Université de Poitiers, Lettres et Sciences humaines*" no XV, Paris, P.U.F. 1975, 411 p.

Got, Maurice, Théâtre et symbolisme: Recherches sur l'essence et la signification spirituelle de l'art symboliste. Paris, Le Cercle du Livre, 1955, 344 p.

Gourmont, Rémy de, Le Livre des Masques (1897). Paris, Mercure de France, 1963, 326 p.

Griggs, Edward Howard, Maeterlinck, poet and mystic. New-York, Orchard Hill Press, 1916, 36 p.

Halflants, Chanoine Paul, Religion et Littérature, Louvain, éd. Action Catholique, 19.6, pp. 42-54.

Hanlet, Camille. Maurice Maeterlinck. Les dangers d'une oeuvre littéraire. Coll. *"Etudes religieuses" no 507, Liège, La Pensée Catholique, 1942, 32 p.*

Harry, Gérard, Mes Mémoires. 3 vol., Bruxelles, Office de Publicité, 1927-1930. T.I, 295 p.; t.II, 381 p.; t.III, 324 p. (Surtout tome III).

Heller, Otto, Prophets of Dissent: Essays on Maeterlinck, Strindberg, Nietzsche and Tolstoy. New York, 1918.

Hertrich, Charles, Maurioce Maeterlinck, poète, dramaturge et philosophe du subconscienit. Saint-Etienne, Flammarion, 1946, 32 p.

Heuzé, Paul, Les Morts vivent-ils? Paris, Renaissance du Livre, 1921.

Huret, Jules, Enquête sur l'évolution littéraire. Paris, Charpentier, 1901, pp. 116-129.

Jankelevitch, Vladimir, Le Romantisme allemand. Cahiers du Sud, 1949. ("Le Nocturne").

Jankelevitch, Vladimir, La Mort, Coll. "Champs" no 1, Flammarion, 1977, 474 p.

Kanters, Robert et Amadou, Robert. Anthologie littéraire de l'occultisme. Julliard, 1951.

Key, Ellen. L'Individualisme (Images idéales). Traduit du suédois par Jacques de Coussange, Paris, Flammarion 1910, xxvii-303 p.

Lalou, René, Histoire de la Littérature française. 2 vol., Paris, P.U.F., 1940-1941.

Leblanc, Georgette, La machine à courage: Quatre années à New York. Préface de Jean Cocteau, Paris, J.-B. Janin, 1947, 230 p.

Lecat, Maurice, L'intelligence des Animaux. Insectes sociaux, Chevaux mathématiciens et causeurs. Bruxelles, Castaigne, 1937, 22 p.

Lecat, Maurice, Lettre ouverte au Père L. Stinglhamber S.J., critique littéraire. Bruxelles, chez l'auteur, 1941, 8 p.

Leneveu, Georges, Ibsen et Maeterlinck. Paris, Ollendorff, 1902, vi-321 p.

Lichtenberger, Marguerite, Ecrivains français en Egypte contemporaine de 1870 à nos jours. Paris, E. Leroux, 1934. (Maeterlinck à la recherche des dieux de l'Egypte).

Liebrecht, Henri. Histoire de la Littérature belge d'expression française. Bruxelles, Vanderlinden, 1909, pp. 348-356; 380-393.

Mainor, Yves, Maurice Maeterlinck, moraliste. Angers, Germain et G. Grassin, 1902, 20 p.

Mercier, Alain. Les sources ésothériques et occultes de la poésie symboliste (1870-1914). 2 vol., Paris, A.-G. Nizet, 1969.

Meyer-Benfey, Heinrich, Moderne Religion. Schleiermacher, Maeterlinck. Leipzig, Eugen Diederichs, 1902, pp. 112-193.

Muhlfeld, Lucien, Le Monde où l'on imprime. Paris, Perrin, 1897, pp. 119-122. (Inquiets et mystiques. III Maeterlinck et le mysticisme).

Pasquier, Alex, Gloire et méditation de Maeterlinck. Louvain, Edition Lovanis, 1938, 149 p.

Picard, Gaston, Maurice Maeterlinck ou le mystère de la Porte close. Editions de l'Oeil de Veau, 1912.

Postic, Marcel, Maeterlinck et le symbolisme. Paris, Ediotions A.-G. Nizet, 1970, iv-254 p.

Recolin, Charles, L'Anarchie littéraire. Paris, Perrin, 1898, pp. 221-232. (Mystiques. Maurice Maeterlinck, "Le Trésor des Humbles").

Reggio, Albert, Au seuil de leur âme. Etudes de psychologie critique... Maeterlinck. Paris, Perrin et Cie, 1904, pp. 283-307. (Chapitre XI, L'Art de la Pensée de M. Mk.).

Rency, Georges, Les Livres et la Vie. Louvain, 1941.

Romain, Yvonne de, Semeurs d'idées. Edition Sansot, 1908.

Schmidt, Albert-Marie, La Littérature symboliste. Coll. "*Que sais-je?*" no 70, Paris, P.U.F. 1942, 127 p.

Ségur, Nicolas, Le Génie européen. Paris, Eugène Fasquelle, 1926, pp. 111-144. (Maeterlinck).

Somer, Marcelle de, Le Rythme de la Vie. Gand, Invalides réunis, 1934.

Sturgis, Granville Farbes. The Psychology of Maeterlinck as shown in his dramas. Boston, Badger, 1914, 257 p.

Symons, Arthur, The symbolist Movement in Literature. 2è édition revue, London, Constable, 1908, pp. 151-168 (Mk as a Mystic).

Talvart, Hector et Place, Joseph, Bibliographie des Auteurs modernes de Langue française. Tome XIII, Paris, éd. de la Chronique des Lettres françaises, 1956, pp. 7-77.

Taylor, Una, Maurice Maeterlinck. A critical Study. (1915) Port Washington, Kennikat Press, 1968, 200 p.

Thérive, André, Moralistes de ce temps. Paris, Amiot-Dumont, s.d. (1948), pp. 11-50. (Mk. et la mort).

Thieme, Hugo P. Bibliographie de la littérature française de 1800 à 1930 (1933), Tome II, Genève, Slatkine Reprints, 1971, pp. 201-205.

Thorold, A., Six Masters of Disillusion. London, Constable, 1909, 167 p.

Timmermans, Bernardus, L'Evolution de Maeterlinck. Bruxelles, éd. de "La Belgique artistique et littéraire", 1912, 229 p.

Timmermans, Bernardus, Le spinozisme de Maeterlinck. Groningen, Zalt-Bommel, 1924, 196 p.

Truc, Gonzague, La Pensée. Paris, Denoël et Steele, s.d. (1933), pp. 157-162.

Van Den Bossche, Edmund C., Le Thème de la Mort dans les premières Oeuvres de Maurice Maeterlinck (1969). Thèse de philosophie, Ann Arbor (Michigan), U.M.I. Dissertation Information Service, 1987, 224 p.

Vandérem, Fernand, Le Miroir des Lettres. Tome IV, Paris, E. Flammarion, s.d. (1922), pp. 184-190. ("*Le grand Secret*" *et la philosophie de Mk.).*

Zenner, Paul, Les Roseaux de Midas. Première série. Paris, Editions du Livre Mensuel, 1919.

Zenner, Paul. Anthologies des Prosateurs français contemporains, tome III, Philosophes, moralistes, critiques (1850 à nos jours). Paris, Delagrave, 1923, pp. 268-273.

ARTICLES, CONFERENCES ET DISCOURS SUR MAURICE MAETERLINCK

Af Wirsen, C.D., "*Discours de Réception de la remise du Prix Nobel de Littérature à Maurice Maeterlinck*", (le 10 décembre 1911). Dans L'Oiseau Bleu, coll. "*Les Prix Nobel de Littérature*", éd. Rombaldi, 1965, pp. 21-30.

Ahlstrom, Gunnar, "*La petite histoire de l'attribution du Prix Nobel de Littérature à Maurice Maeterlinck*", Ibid., pp. 7-20.

Albert-Buisson, François. "*La vie et l'oeuvre de Maurice Maeterlinck*", Ibid., pp. 31-51.

Allen, Geneviève, "*The problem of individualism in relation to society in Maurice Maeterlinck*". Poet-Lore, 32 (1921), pp. 262-266.

Andrieu, Jean-Marie, "*L'homme appelé Maeterlinck*", Synthèses, 195 (août 1962), pp. 114-128.

Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck. Gant, tome I (1955) à tome XXVI (1980).[7]

Anonyme. "*Maeterlinck moralist and artist*". Edinburgh Review, 193 (1901), pp. 350-377.

Anonyme. "*La philosophie de Maurice Maeterlinck*". Le XXè Siècle, (15 février 1912).

Artaud, Antonin, "*La mise en scène et la métaphysique*". La Nouvelle Revue Française, 38 (1932).

Bardon, M., "*Drame et pensée: M. Maeterlinck*". La Grande Revue, 125 (janvier 1928), pp. 443-463.

Baudoin, J., "*Maeterlinck et l'Université catholique de Lyon*". Vigie (19 février 1914) (19 mars 1914).

Beaunier, André, "*La philosophie d'un éleveur d'abeilles*", Revue de Paris, (1er octobre 1901), pp. 227-254.

Beaunier, André, "*Une philosophie de la mort*". La Revue des deux Mondes, 83 (1er avril 1913), pp. 685-696.

Berdiaeff, Nicolas, "*Philosophie de la tragédie*". Synthèses, 195 (août 1962), pp. 36-59.

---

[7] Nous identifierons cette référence-ci comme suit: A.F.M.M.

Bodart, Marie-Thérèse, "*Aspects de la pensée de Maeterlinck*", Synthèses, 195 (août 1962), pp. 79-96.

Bodart, Roger, "*Notes sur Maeterlinck*". Synthèses, 195 (août 1962), pp. 102-113.

Boll, Marcel, "*Livres de science générale*". Nouvelles Littéraires, 8 (8 juin 1929).

Boll, Marcel, "*Le mouvement scientifique*". Mercure de France, (15 janvier 1930) et (1er mars 1930)

Boll, Marcel, "*Le Maeterlinckianisme*. Mercure de France, (15 août 1938), pp. 175-176.

Bonnier, Gaston, "*La science chez Maeterlinck*". La Revue, 69 (15 août 1907), pp. 448-457.

Bornecque, Jacques-Henry, "*La vie posthume de Maeterlinck*", Le Monde, (19 mai 1959).

Boubée, Joseph, "*L'intelligence des fleurs, d'après Maurice Maeterlinck*". Etudes, 113 (20 décembre 1907).

Brieu, Jacques, "*Esotérisme et sciences psychiques: L'Hôte inconnu*". Mercure de France, (1er juillet 1917), pp. 135-137.

Bronne, Carlo, "*Message de Maeterlinck*", Revue des deux Mondes, (juillet et août 1962), pp. 505-529.

Carré, Jean-Marie, "*Maeterlinck et les littératures étrangères*". Revue de Littérature comparée, 6 (1926), pp. 449-501.

Chapelan, Maurice, "*Est-ce l'Oiseau bleu qui tient dans son bec le laurier posthume de Maurice Maeterlinck? Une enquête*". Le Figaro littéraire, 16 mai 1959.

Chaumeix, A., "*Les idées de Maurice Maeterlinck*". Revue hebdomadaire, 20 (1911), pp. 557-577.

Cocteau, Jean, "*Poète du Cosmos*". Les Nouvelles littéraire, 1er nov. 1962.

Cohen, Gustave, "*Le conflit de l'homme et du destin dans le théâtre de Maurice Maeterlinck*". La Revue du Mois, 13 (1912), pp. 25-44.

Counson, Albert, "*Maeterlinck et ses sources*". Gand artistique, 4 (1927), pp. 8-10.

Crouzet, Guy, "*Philosophie et métapsychique*". Notre Temps, (16 avril 1939).

Dauriac, Lionel, "*Un stoicien du temps présent*". La Revue Latine, (20 juin 1902), pp. 364-376.

Deauville, Max., "*Essai sur la psychologie et la télépathie dans le théâtre de Maurice Maeterlinck*". La Revue générale, 85 (2 janvier 1907) et (2 février 1907), pp. 31-44; pp. 247-258.

Dewey, J., "*Maeterlinck's Philosophy of Life*". Quarterly Review (9 juillet 1911), pp. 765-778.

Doneux, Guy, "*La consolation Maeterlinck*". Revue Nationale, 35 (1963), pp. 147-153.

Dornis, Jean, "*La contemplation de la mort*". Figaro, (19 avril 1913).

Dumont-Wilden, Louis, "*Maeterlinck et maeterlinckisme*". Thyrse, (15 septembre 1903).

Dumont-Wilden, Louis, "*De Bernardin de Saint-Pierre à Maeterlinck*". Phalange (20 février 1909).

Dumont-Wilden, Louis, "*Avant le grand Silence de Maurice Maeterlinck, ou la philosophie du point d'interrogation*". Ordre, (12 mars 1935).

Dupeyron, Georges, "*Poésie et connaissance*". Revue Europe, 399-400 (juillet-août 1962.

Dutoit, Marie, "*La Mort de Maurice Maeterlinck au point de vue chrétien*". Foi et Vie, (16 juin 1913).

Faget, Emile, "*Causerie théâtrale: Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*". Annales Politiques et Littéraires, 56 (5 mars 1911), pp. 231-232.

Feys, R., "*Maeterlinck philosophe?*". XXè Siècle, 43 (31 octobre 1937).

Fortebus, T., "*Maeterlinck as Thinker*". Argosy, (1901), p. 85.

Foulon, F., "*La morale de Maeterlinck*";. Le Ralliement, (17 novembre 1912).

Frothingham, Paul, "*The Mysticism of Maurice Maeterlinck*". Harvard Theological Review, 5 (1912), pp. 251-258.

Gaultier, Jules de, "*Le rationalisme contre la raison*", Mercure de France, 108 (1er avril 1914), pp. 468-496.

Goffinet, Henri, "*Les idées de Maeterlinck sur la mort*". Revue générale (15 mars 1929), pp. 624-628.

Guthrie, W.N., "*The Treasure of the Humble. Study of death*". Sewanee Review, 6 (1898), pp. 276-287.

Halda, Bernard, "*Un Flamand mystique et païen*". Les Nouvelles Littéraires, (30 août 1962).

Halflants, Paul, "*La philosophie de M. Maeterlinck: A propos de L'Intelligence des Fleurs*". Revue générale, 43 (octobre 1907), pp. 497-506.

Halflants, Paul, "*Sur la mise à l'Index de Maurice Maeterlinck*" Revue Catholique des Idées et des Faits, (27 avril 1928).

Halflants, Paul, "*Maeterlinck et son excommunication*". Libre Belgique (18 février 1937).

Hanse, Joseph, "*De Ruysbroeck aux Serres chaudes de M. Maeterlinck*". Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique (19[illegible]), pp. 75-126.*

Hassé, "*L'âme philosophique de Maeterlinck*". Revue artistique et littéraire, 7 (mai 1896), pp. 316-319.

Herman, Maxime, "*Maeterlinck et Przybiszewski*". Revue d'Histoire de la Philosophie (juillet-septembre 1942), pp. 258-267.

Hervelin, P., "*Maurice Maeterlinck. Le Philosophe. Le Moraliste*". Revue Française, (3 décembre 1911).

Hommage à Maurice Maeterlinck, Brochure-programme de l'I.N.R. (Institut National de Belgique de Radiodiffusion), Bruxelles, 1949, 104 p. (Eugène Bais, "*L'Oeuvre*", pp. 7-13; Valère-Gille, "*Le Poète*"; Fernand Desonay, "*Le Dramaturge avant 1900*", pp. 20-26; Charles De Trooz, "*Le Dramaturge après 1900*", pp. 27-31; Nelly Cormeau, "*Maeterlinck essayiste avant 1900*", pp. 323-39; Marcel De Corte, *Le Problème de l'intelligence chez les insectes et les fleurs*", pp. 40-44; Chianoine Crooij, "*L'homme et la mort*", pp. 46-53; Armand Abel, "*L'homme et la mort*", pp.54-58; Ethienne Vauthier, "*Maeterlinck traducteur*", pp. 59-64; "*Bibliographie*", pp. 96-102; Gustave Charlier, "*La place de Maeterlinck dans l'histoire de la littérature*", pp. 65-70; "*Hommage international*", pp. 73-95.

Hovey, Richard, "*Maeterlinck as a Prophet of Joy*". The Bookman, 16 (1899), pp. 64-65.

---

* Nous identifierons cette référence-ci comme suit: B.A.R.L.L.B.

Humeau, Edward, "*Héritage intérieur de Maeterlinck*". Arts (13 mai 1949).

Labitte, Alphonse, "*L'intelligence des insectes*". Mercure de France, 98 (août 1912), pp. 504-525.

Leblanc, Georgette, "*Introduction*". Dans Maurice Maeterlinck, Morceaux choisis (par Mme Leblanc). Coll. "Nelson" no 18, Paris, 1935, pp. iii-xiv.

Lecomte, Georges, "*Maeterlinck à l'Index*". Renaissance Politique et Littéraire (14 février 1914).

Le Grix, François, "*La Vie de l'Espace: La quatrième dimension, par M. Maeterlinck*". Revue Hebdomadaire, 37 (1928), pp. 109-119.

Lelièvre, P., "*Les Idées de Maeterlinck sur la mort*". Revue du Clergé français (1er mai 1913).

Lutaud, Christian, "*Maeterlinck et la Bible*". A.F.M.M., XVI (1970), pp. 44-104.

Mac Minn, Georges R., "*Emereson and Maurice Maeterlinck*". Sewanee Review, 24 (1916), pp. 265-281.

Marx, Claude-Roger, "*Le sentiment de la mort chez Maeterlinck*". Mercure de France, 102 (1er avril 1913), pp. 449-464.

Maurice Maeterlinck 1862-1962. Recueil d'articles publié sous la direction de Joseph Hanse et Robert Vivier. Bruxelles, La Renaissaince du Livre, 1962, 551 p. (Jean Cassou, "*Le Poète*". 285-308; Henri Clouart, "*Jugements français sur M. Maeterlinck*", pp. 491-506; Robert Guiette, "*Les Chansons*", pp. 311-320; Joseph Hanse, "*Introduction*", pp. 5-10; "*Histoire d'une Gloire*", pp. 41-118; "*Bibliographie*", pp. 521-547; Roland Mortier, "*Histoire d'une vie*" pp. 11-40; Michel Otten, "*L'Ecrivain*", pp. 461-489; Raymond Pouillart, "*Le Traducteur*", pp. 431-460; Jean Rostand, "*Hommage d'un naturaliste à M. Maeterlinck*", pp. 423-430; Georges Sion, "*Maeterlinck et le Théâtre mondial*",pp. 407-422; Pierre-Aimé Touchard, "*Le Dramaturge*, pp. 321-406; Robert Van Nuffel, "*Fondation Maeterlinck*", pp. 507-520; Robert Vivier, "*Histoire d'une Ame*", pp. 119-282).

Mondadon, L. de, "*La Mort de Maurice Maeterlinck*". Etudes, 50 (20 avril 1913), pp. 239-253.

Osgood, H., "*Maeterlinck and Emerson*". Arena, (1896), pp. 563-573 et 765-784.

Paraf, Pierre, "*Maeterlinck devant les portes du Mystère*". Europe (juillet-août 1962), pp. 366 et s.

Perruchot, Henri, "*Maurice Maeterlinck à la poursuite de l'Oiseau bleu*". Synthèses, (1949), pp. 210-220.

Pianet, J., "*Maeterlinck et la morale néo-platonicienne*" Les Lettres Romanes, (novembre 1950), pp. 297-310.

Picard, Gaston, "*Un candidat à l'Académie: Maurice Maeterlinck*". Revue Critique des Idées et des Livres, 12 (25 janvier 1911), pp. 165-185.

Pirard, Pierre, "*Maeterlinck*". Libre Belgique (21 octobre 1937).

Poucel, Victor, "*L'insecte et l'homme, Maurice Maeterlinck*". Etudes, 206 (5 mars 1931), pp. 513-534 et pp. 651-671.

Pouilliart, Raymond, "*Maurice Maeterlinck, traducteur des Noces spirituelles*" Lettres Romanes, 16 1962), pp. 207-240.

Pouilliart, Raymond, "*L'orientation religieuse de M. Maeterlinck en 1887 et 1888*". B.A.R.L.L.B., (1962) pp. 207-236.

Pouilliart, Raymond, "*Maeterlinck et Novalis*". A.F.M.M., 9 (1963), pp. 5-17.

Pouilliart, Raymond, "*Maeterlinck et Carlyle*". Revue de Littérature comparée (juillet-septembre 1964), pp. 337-358.

Pouilliart, Raymond, "*Maurice Maeterlinck: Subconscient et sadisme*". Lettres Romanes, 17 (1973), pp. 37-61.

Pourtois, Anne, "*Maeterlinck ou la réalité des songes*". Europe (juillet-août 1962).

Rilke, Rainer Maria, "*Maurice Maeterlinck*". Sythèses, 195 (août 1962), pp. 60-73.

Robertson, Alexandre, "*Maeterlinck and his Message*". Calcutta Review (avril 1915), pp. 147-165.

Roland, M., "*Maeterlinck et la Nature*". Mercure de France, (juillet 1949).

Roos, Jacques, "*Maurice Maeterlinck et les sciences*". Dans Literature and Science. Proceedings of the sixth Triennal Congress. Oxford 1954 et 1955, pp. 276-283.

Roos, Jacques, "*La conception du destin dans l'oeuvre de M. Maeterlinck*". A.F.M.M., 8 (1962).

Rose, Henry, "*Maurice Maeterlinck's study of a religion crisis: The Sightless*". The Quest, 3 (1911) pp. 120-133.

Schuré, Edouard, "*La lettre de l'âme et de la Volonté dans Ibsen et dans Maeterlinck*". La Revue, 41 (1902), pp. 666-680.

Schuré, Edouard, "*Maurice Maeterlinck philosophe: Le grand Secret*". Revue Politique et Littéraire 61 (1923), pp. 613-619.

Schwab, Raymond, "*Maeterlinck, le sage des jours ordinaires*". Mercure de France, 90 (16 mars 1911), pp. 270-276.

Ségur, Nicolas, "*Maurice Maeterlinck*". La Revue, 68 (1907), pp. 41-54.

Ségur, Nicolas, "*La littérature de la mort*". La Revue (1er mars 1913), pp. 57-69.

Selincourt, Basil de, "*Maurice Maeterlinck et la mort*". Thyrse 13 (janvier 1912), pp. 171-172.

Serre, Joseph, "*Maeterlinck, philosophe. A propos de sa dernière oeuvre et de sa mise à l'Index*". L'Université catholique (15 février 1914), pp. 97-121.

Sherwood, Margaret, "*Later Philosophy of Maurice Maeterlinck*". Atlantic Monthly 108 (septembre 1911), pp. 409-410.

Sholl, A.M., "*Maeterlinck's Philosophy*". Guton's Magazine, (janvier 1904).

Silver, Edmah C., "*Maeterlinck and Swedenborg*". New Church Review (1905), pp. 416 et s.

Speth, W., "*Maurice Maeterlinck et la fatalité*". La Revue, 118 (1917), pp. 266-377.

Symons, Arthur, "*Le mysticisme de Maeterlinck*". La Revue, 22 (1897), pp. 531-536.

Thorold, Algar, "*Maeterlinck as moralist. Independent Review* (1906), pp. 184-195.

Tustes, Albert, "*Petites réflexions sur des pensées de Maeterlinck*", L'Age Nouveau 1 (janvier 1938), pp. 61-84.

Umphrey, G.W., "*Amado Nervo and Maeterlinck: on death and immortality*". Romanic Review, 40 (1949) pp. 35-47.

Van Nuffel, Robert O. J., "*Maeterlinck ou le Silence*". A.F.M.M. VII (1961), pp. 11-32.

Van Nuffel, Robert O. J., "*Chronologie*", Europe, (juillet-août 1962), pp. 146-152.

Vivier, Robert, "*Discours de réception à l'Académie Royale de langue et de Littérature françaises*". B.A.R.L.L.B., (1950).

Vivier, Robert, "*Deux aspects de Maeterlinck*". B.A.R.L.L.B., 40 (1962), pp. 187-198.

Warmoes, Jean, "*La jeunesse de Maeterlinck ou la poésie du mystère. Une conférence inédite d'Albert Mockel*". A.F.M.M., VI (1960), pp. 5-59.

Wilson-Lambert, Carole J., "*Maurice Maeterlinck et l'idée de la mort de 1885 à 1890*", Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck, tome 27, 1989.

OUVRAGES GENERAUX

D'INTERET GENERAL

Rivaud, Albert, Histoire de la Philosophie. Coll."*Logos, Introduction aux Etudes philosophiques*", Paris, P.U.F. 1962, 3 vol.

Lalande, André, Vocabulaire technique et critique de la Philosophie. Coll. "*Société française de Philosophie*". Paris, P.U.F. 1962, 1323 p.

D'INTERET HISTORIQUE

Rémond, René, Introduction à l'Histoire de notre temps. 3. Le XXè. siècle de 1914 à nos jours. Coll. "Points",Paris, Seuil, 1974. 288 p.

D'INTERET LITTERAIRE

Décaudin, Michel, La Crise des Valeurs symbolistes. Coll. "*Universitas*", Toulouse, Privat Editeurs, 1960, 532 p.

D'INTERET METHODOLOGIQUE

Carrière, Gaston, O.M.I., Précis de Méthodologie à l'usage des étudiants en Philosophie. Ottawa, Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1951, 105 p.

D'INTERET PHILOSOPHIQUE

Fouoillée, Alfred, Le Mouvement idéaliste et la Réaction contre la Science positive. Paris, Félix Alcan, Editeur, 1896, 351 p.

Lafrance, Yvon, Méthode et exégèse en histoire de la philosophie. Soutenance de Paris-Nanterre. Montréal, Les Editions Bellarmin, 1983, 133 p.

Schopenhauer, Arthur, Le Monde comme Volonté et comme Représentation. Trad. par A. Burdeau, 7è éd. Paris, Félix Alcan, Editeur, 1924, 3 vol.

Spencer, Herbert. Works. Reprint of the edition 1904, Osnabrück, Otto Zeller, 1966, XXI vol.

Spinoza, Baruch, Oeuvres Complètes. Texte nouvellement traduit ou revu, présenté et annoté par R. Caillois, M. Francès et R. Misrahi, "*Bibliothèque de la Pléiade*", Paris, Gallimard, 1967, 1576 p.

D'INTERET RELIGIEUX

Eliade, Mircea, Histoire des Croyances et des Idées religieuses. Paris, Payot, 1983, 3 vol.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION..... 1

1. La mort comme thématique universelle..... 1

2. La mort à travers l'oeuvre de Maurice Maeterlinck..... 2

3. La mort chez les commentateurs de Maeterlinck..... 5

4. La réfutation des principales interprétations du thème de la mort par la divulgation de leurs procédés préjudiciables à son intelligence et la justification de notre entreprise critique du point de vue de la philosophie de la religion..... 11

5. Délimitations générales de notre enquête et présentation succincte du plan de thèse..... 16

CHAPITRE I: LA REFUTATION DES PRINCIPALES ETUDES CONSACREES EN EXCLUSIVITE AU THEME DE LA MORT CHEZ MAURICE MAETERLINCK..... 19

1. Critique philosophique des études consacrées de façon privilégiée ou directe au thème de la mort..... 19

1.1. Nomenclature et sélection..... 19

1.2. Edmund Constant Van Den Bossche..... 20

1.2.1. Nature générale de l'approche..... 21

1.2.2. Divulgation des procédés d'interprétation préjudiciables..... 24

1.2.2.1 Introduction à un événement digne d'un songe déterminant; le premier contact de Maeterlinck avec la mort..... 25

1.2.2.2 Introduction au second incident: la mort de son frère..... 38

1.2.2.3 Conclusion sur la nature de ces expériences..... 39

1.2.3. Le rejet a priori de l'expérience de la mort et le doute illégitime jeté sur l'authenticité du témoignage..... 42

1.2.4. Explications issues d'un psychologisme et d'un moralisme tendancieux..... 45

1.2.5. Vision du monde & parti-pris idéologique et religieux..... 48

1.2.6. Préjugés défavorables à l'intuition comme moyen de connaissance..... 51

1.2.7. Réajustements consécutifs à notre hypothèse de départ..... 53

1.3. Carole J. Wilson-Lambert..... 58

1.3.1. Parenthèse sur les Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck..... 59

1.3.2. Nature générale de l'approche..... 61

1.3.3. Divulgation des procédés d'interprétation préjudiciables..... 64

1.3.3.1 Critique théâtrale et interprétation littérale des textes aux contenus mystiques..... 65

1.3.3.2 Opinion religieuse préconçue et attribution à Maeterlinck d'une théologie éthérée et fataliste..... 75

1.3.3.3 La méprise de l'interprétation théâtrale..... 92

1.4. Bilan de l'analyse critique des études consacrées exclusivement au thème de la mort..... 106

CHAPITRE II: LA REFUTATION SOMMAIRE DES ETUDES S'ATTACHANT D'UNE FACON SECONDAIRE AU THEME DE LA MORT CHEZ MAURICE MAETERLINCK..... 112

1. Critique philosophique des études abordant le thème de la mort comme un thème parmi tant d'autres..... 112

1.1. Concentration de l'analyse critique..... 112

1.2. Bernardus Timmermans..... 116

1.2.1. Nature générale de l'approche..... 117

1.2.2. Divulgation des procédés préjudiciables..... 120

1.2.2.1 Ensemble de préjugés sur la personnalité et l'oeuvre littéraire du jeune Maeterlinck ressortant d'une critique à tendance moraliste et anticléricale..... 120

1.2.2.2 Thèmes de la mort et de la fatalité vues à travers les lentilles nihilistes du rationialisme..... 131

1.3. Maurice Lecat..... 139

1.3.1. Nature générale de l'approche et portrait scientifique et religieux du critique..... 141

1.3.2. Divulgation des procédés préjudiciables..... 143

1.3.2.1 Interprétation du thème de la mort à partir d'un parti-pris idéologique, moral et religieux entaché d'un psychologisme vicieux..... 144

CONCLUSION..... 156

BIBLIOGRAPHIE..... 164